



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

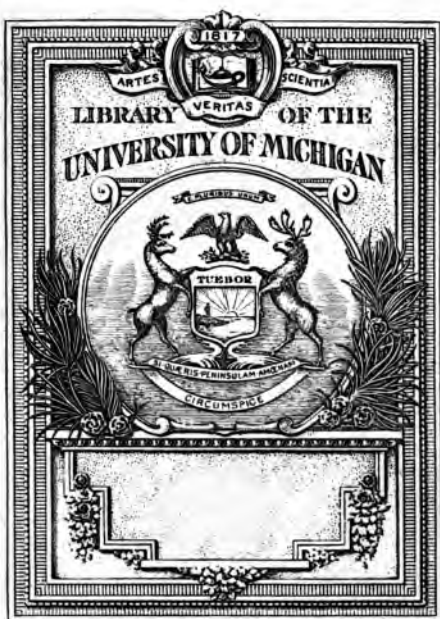
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







2.

3.

4.

5.

6.

7.

8.

9.

10.

11.

12.

13.

14.

15.

16.

17.

18.

19.

20.

21.

22.

23.

24.

25.

ESSAI
SUR L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES
TRIBUNAUX DES PEUPLES
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
OU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE

ET JUDICIAIRE,
*CONTENANT les Anecdotes piquantes & les
Jugemens fameux des Tribunaux de tous es temps
& de toutes les Nations.*

Par M. DES ESSARTS, Avocat, Membre de
plusieurs Académies.

Indoñli discant & ament meminisse periti.

TOME SIXIEME.



A PARIS,

Chez { L'AUTEUR, rue Dauphine à l'Hôtel de Mouy,
près le Pont-neuf.
DURAND neveu, Libraire, rue Galande.
NYON aîné, Libraire, rue du Jardinier, près celle
du Paon
MERIGOT jeune, Libraire, Quai des Augustins.

M. D C C. L X X X.

Avec Approbation & Privilège du Roi,

D
10
.D45

v.6

782838 - 190



ESSAI
SUR L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES
TRIBUNAUX DES PEUPLES
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
OU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
ET JUDICIAIRE.



R.

RHYNSAULT,

condamné à mort par Charles, duc de Bourgogne.

P A R M I les exemples d'une juste sévérité de Charles , duc de Bourgogne , que les historiens ont conservés, nous avons choisi le supplice auquel ce prince condamna Rhynsfault. « Charles (disent les historiens)

A ij

avoit nommé Claude Rhynfault , Allemand , gouverneur de la capitale de la Gueldre. Rhynfault fut à peine arrivé dans son gouvernement qu'il devint éperduement amoureux de Saphira, femme d'une rare beauté. Il mit tout en usage pour s'introduire chez cette femme ; mais instruite de ses vues , elle n'oublia rien pour éviter le piège qu'il lui tendoit. Le gouverneur voyant qu'il ne réussiroit jamais s'il n'employoit la violence , fit emprisonner le mari , qui étoit un riche marchand , sous prétexte qu'il entretenoit une correspondance criminelle avec les ennemis du prince , & ordonna qu'on lui fit son procès. Saphira courut aussi tôt pour implorer la clémence du gouverneur : cet homme barbare lui déclara qu'elle ne pouvoit sauver la vie de son mari qu'en consentant à ses desirs.

Saphira éperdue se transporte à la prison , & rend compte à son mari de la proposition que le gouverneur lui a faite. L'époux honteux de paroître craindre la mort , ne laissa entendre que d'une manière indirecte qu'il ne la croiroit point déshonorée par une action à laquelle sa volonté n'auroit aucune part ; mais sa réponse mon-

troit d'une maniere non équivoque le desir que l'époux avoit de conserver sa vie. Saphira le quitta donc , & courut à l'hôtel du gouverneur pour obtenir la grace de son mari. Rhynfault loua ses charmes , se flatta d'avoir avec elle un commerce libre par la suite , & lui dit avec une gaieté barbare , — allez à présent retirer votre mari de la prison ; — ne soyez pas cependant fâchée (ajouta ce monstre) si j'ai pris des mesures pour l'empêcher de mettre obstacle par la suite à nos rendez-vous. — Ces dernières paroles présagerent à Saphira le triste sort de son mari : elle le trouva en effet mort dans sa prison. Accablée de douleur elle s'échappa secrettement de la ville & courut se jetter aux pieds du duc de Bourgogne , à qui elle présenta un mémoire qui contenoit l'histoire de ses malheurs & de la barbarie de Rhynfault. Le prince manda sur le champ le gouverneur ; ce dernier étant arrivé fut confronté aussi-tôt avec Saphira. — Connoissez-vous cette femme , lui dit le duc ? — lorsque Rhynfault fut revenu de sa première surprise , il proposa au prince d'épouser Saphira , & le supplia de vouloir bien regarder cette démarche comme une répara-

6 R H Y N S A U L T.

tion de son crime. Le duc parut satisfait de cette proposition & fit d'abord célébrer le mariage. Il dit ensuite au nouvel époux : — Vous n'avez fait ce sacrifice que par la crainte de mon autorité, ainsi je ne croirai point que vous aimiez votre femme, à moins que vous ne lui fassiez une donation de tout votre bien pour en jouir après votre mort. — Rhynsfault, pour plaire au duc, fit aussitôt une donation universelle de ses biens à sa nouvelle épouse. L'acte qui contenoit cette donation ayant été remis à Saphira, le duc lui dit : — Il ne vous reste plus qu'à jouir du bien que votre époux vous a donné, & sur le champ il fit arrêter Rhynsfault & le condamna à perdre la tête ».

R O B E R T, roi de France,

(*Trait de clémence de*)

Robert, roi de France, fut averti, étant à Compiègne, que douze scélérats avoient formé le dessein de l'assassiner; on les arrêta sur le champ & leur procès fut instruit, Pendant que la justice étoit occupée à venger le monarque, ce prince fit donner la communion aux criminels, après les y avoir

fait préparer par la pénitence ; il leur accorda ensuite l'honneur de manger avec lui , leur pardonna , & envoya dire aux juges qui les avoient condamnés d'une voix unanime , « qu'il ne pouvoit se résoudre à se venger » de ceux que son maître avoit reçus à sa » table ».

RODOLPHE I^{er},

use d'adresse pour découvrir un vol.

Un riche marchand de Nuremberg vint un jour se plaindre à l'empereur Rodolphe , qu'ayant remis à son hôte sa bourse qui contenoit 100 florins , & que l'ayant voulu retirer l'hôte avoit nié le dépôt , dont il n'avoit pas de témoins. Cet hôte qui étoit riche & un des premiers de la ville , ne pouvoit être facilement convaincu. Les députés de Nuremberg s'étant présentés à l'audience de l'empereur , ce prince reconnut dans leur nombre l'hôte contre lequel on lui avoit fait des plaintes. Il s'approcha de lui , & examinant sa parure : « vous avez » lui dit-il , un assez beau chapeau, troquons ». L'hôte présente aussi-tôt avec joie son chapeau , & reçoit celui de l'empereur. Dans

8 R O D O L P H E I^{er}.

L'instant Rodolphe sort de la salle & ordonne à un bourgeois qu'il rencontre d'aller de la part de l'hôte demander à sa femme la bourse où étoit le dépôt que le marchand avoit désignée, & de lui montrer le chapeau pour preuve de sa mission. L'hôtesse à ce signe remit l'argent au bourgeois, qui le rapporta à l'empereur ; ce prince entra dans la salle avec le marchand qui avoit fait des plaintes contre l'hôte ; ce dernier affirma avec serment qu'il n'avoit point la bourse : Rodolphe indigné la lui présenta, la remit au marchand & condamna l'hôte à une amende considérable.

R O I *qui juge en pere.*

Philippe V, roi d'Espagne, voulant détruire une foule d'abus qui se commettoient à Madrid dans la perception des droits d'entrée, fit un édit par lequel il ordonna aux commis de faire des visites exactes. Le fils d'un des seigneurs les plus illustres de la cour de Madrid, méprisant la loi nouvelle, voulut faire passer quelques ballots sans permettre aux commis de les visiter. Un commis ayant eu recours à la force pour exécuter la loi, fut tué par le jeune homme.

qui fut aussitôt arrêté & conduit en prison. Le roi ayant été instruit de cet attentat , fit appeler le pere du coupable & lui conta ce qui venoit de se passer , sans nommer le criminel ; le duc dit aussi-tôt qu'une pareille action méritoit la mort & qu'il étoit nécessaire de faire un exemple. — Vous ne connoissez pas sans doute le coupable , répliqua le roi ; si c'étoit votre fils ? — quand ce seroit moi-même , reprit le pere , je n'ai rien dit que de juste & je ne change point de sentiment. — « Oh bien , dit Philippe , » vous avez jugé en roi , je vais juger en » pere ; je fais grace à votre fils à condition » qu'on dédommagera la famille du mort , » & que le coupable ira voyager pendant » quelques années , jusqu'à ce qu'il ait appris » à avoir plus de respect pour les loix ».

R O I d'Ecosse ,

*condamné à recoudre une patente qu'il avoit
déchirée.*

A l'avenement de Mahome au trône d'Ecosse , un seigneur lui présenta la patente de ses privileges & le supplia de la confirmer. Le roi à qui il s'adressoit dans un

mauvais moment, ne pouvant modérer l'impatience que lui caufoit cette importunité, prit la patente & la déchira.

Le seigneur offensé de cette marque de mépris porta sa plainte au parlement, qui ordonna que le roi assis sur son trône, en présence de toute la Cour, seroit tenu de recoudre le plus proprement que faire se pourroit la patente déchirée, ce qui fut (dit-on) réellement exécuté.

R O M E.

(Tribunaux de la république de)

Le sénat étoit le premier des tribunaux de la république.

Je me propose d'entrer dans quelques détails sur le pouvoir de ce corps illustre, sur les fonctions de ses membres, & sur les privilèges dont ils jouissoient; j'ai puisé ces détails dans les meilleures sources, & j'espère que mes lecteurs me sçauront gré d'avoir mis sous leurs yeux le tableau que je vais esquisser.

Le sénat avoit seul l'inspection & la surintendance de la religion; on ne pouvoit faire des dieux sans sa permission, ni même

consulter les lettres des Sybilles. Il n'appartenait qu'à ce corps de fixer le nombre & la condition des provinces étrangères qui tous les ans étoient assignées aux magistrats.

Le sénat avoit entre ses mains la distribution des deniers du trésor public. Il ordonnoit toutes les dépenses du gouvernement, & dans toutes les affaires militaires il avoit la plus grande autorité. Il avoit le droit d'accorder les honneurs du triomphe aux généraux victorieux. Il examinoit les délits publics commis tant à Rome que dans les autres parties de l'Italie ; mais dans les crimes capitaux, il ne paroît point qu'il fût le seul juge. Lorsque Claudius profana les mystères de la bonne déesse, les consuls demandèrent la jonction du peuple dans cette affaire. Il fut déterminé par un *senatus consulte* que Clodius ne pouvoit être jugé que par les tribus assemblées.

Le sénat avoit non-seulement le droit d'interpréter les loix, mais encore de les abroger & même de dispenser les citoyens de les suivre.

Dans les dissensions civiles, dans les troubles intérieurs qui pouvoient devenir

funestes à la république, il pouvoit accorder aux consuls un pouvoir illimité, par cette formule que César appelle la dernière ressource de l'état : *que les consuls aient soin qu'il n'arrive aucun dommage à la république.*

- Enfin le sénat pouvoit seul accorder le titre de roi aux princes qu'il vouloit favoriser, décerner les grâces & les éloges à ceux qui les avoient mérités, le pardon & la récompense aux ennemis & aux alliés, & déclarer un citoyen traître ou ennemi de la patrie.

Lorsque le sénat s'assembloit on observoit l'ordre qui suit dans les délibérations. Le dictateur & les consuls occupoient des sièges distingués des autres par une élévation de quelques degrés. Lorsqu'ils entroient, les sénateurs étoient dans l'usage de se lever de leurs sièges : le préteur Decius ayant manqué à ce devoir un jour que le consul Scaurus passoit près de lui, ce consul le punit d'avoir méprisé sa dignité, & ordonna qu'on ne plaideroit plus devant son tribunal.

Plusieurs auteurs pensent que les magistrats inférieurs étoient placés au-dessous

des sieges des consuls suivant leurs rangs, les préteurs, les censeurs, les édiles, les tribuns & les questeurs. Ce qu'il y a de certain, c'est que les sénateurs gardoient entr'eux un ordre de préséance.

Un des membres de ce corps auguste étoit toujours distingué des autres par le titre de *prince du sénat*. Cette distinction qui avoit pris son origine sous le gouvernement des rois eut lieu dans tous les temps de la république. On eut toujours attention de donner ce titre à un sénateur consulaire qui avoit été revêtu de la dignité de censeur. On choisissoit l'un de ceux que sa probité & sa sagesse rendoient recommandable, & ce titre étoit si respecté, que celui qui l'avoit porté étoit appelé de ce nom par préférence à celui de quelqu'autre dignité que ce fût. Il n'y avoit cependant aucun droit lucratif attaché à ce titre, il annonçoit seulement un mérite supérieur dans ceux qui en étoient honorés.

Le sénat étant assemblé, les consuls ou les magistrats qui en avoient fait la convocation, prenoient d'abord les auspices, & après avoir rempli ce devoir de religion, ils déclaroient le motif de la convo-

cation de l'assemblée. Lorsque le consul avoit soumis à l'examen quelque point on le discutoit : s'il étoit question de rendre un decret , il donnoit son avis d'abord , ensuite il demandoit l'opinion des autres sénateurs en les appelant par leurs noms , & suivant l'ordre dans lequel ils étoient placés ; il commençoit par les sénateurs consulaires , & continuoit par les prétoriens.

Quand une question avoit été décidée par le scrutin , on séparoit les partis opposés : l'avis qui étoit approuvé par le plus grand nombre des sénateurs s'appelloit *senatus consulto*.

Il est probable qu'il falloit un certain nombre de sénateurs pour rendre un acte légitime & donner une existence légale à un decret ; mais , excepté dans quelques cas particuliers , on ne trouve point que le nombre des sénateurs nécessaires pour la validité de cet acte ait été fixé.

Il est assez difficile de dire précisément quelle étoit la force des decrets du sénat ; il est certain que dans les commencemens de la république ils n'étoient pas regardés comme des loix ; ils avoient seulement une espece d'autorité provisionnelle jusqu'à ce

que le peuple eût fait une loi selon les formes ordinaires , car dans tous les siècles de la république on ne fit jamais aucune loi sans le consentement général du peuple.

Dans le feu des disputes qui s'élevèrent à Rome peu après l'expulsion des rois , les plébéïens demandèrent des loix immuables. Le sénat y consentit après beaucoup de résistance , & pour composer ces loix on nomma des décemvirs. On crut qu'on devoit leur accorder un grand pouvoir , parce qu'ils devoient remplir les fonctions augustes de législateurs. On suspendit la nomination de tous les magistrats , & dans les comices ils furent élus seuls administrateurs de la république. Dix hommes eurent seuls la puissance législative & la puissance exécutive : ainsi Rome se soumit à une tyrannie plus cruelle que celle de ses rois qu'elle avoit chassés.

La mort de Virginie , immolée par son pere à la pudeur & à la liberté , fit évanouir la puissance des décemvirs. Chacun se trouva libre (dit un auteur célèbre) parce que chacun fut offensé ; tout le monde devint citoyen parce que tout le monde se trouva pere. Avec la liberté on vit naître

les jalouſies, & tant qu'il reſta aux patri-
ciens quelques privileges, les plébéïens tra-
vaillèrent à les en dépouiller, & à ſ'attri-
buer tout ce qu'ils purent de la puiſſance
légiflative. Ils furent moins jaloux de la
puifſance exécutive, & la laiſſèrent preſ-
qu'entière au ſénat & aux conſuls, ne ſe
réſervant guère que le droit d'élire les ma-
giſtrats.

Les conſuls faiſoient la levée des troupes
qu'ils devoient mener à la guerre, ils com-
mandoient les armées de terre ou de mer,
ils diſpoſoient des alliés : ils avoient dans
les provinces toute la puiſſance de République,
ils donnoient la paix aux peuples
vaincus, leur impoſoient des conditions,
ou les renvoyoient au ſénat.

Avant la création des préteurs les conſuls
rendoient les jugemens civils. Ils ont encore
exercé cette juridiction depuis, mais dans
des cas très-rares & qu'on appella par cette
raiſon *extraordinaires*.....

Souvent les juges étoient choiſis : quel-
quefois on les tiroit au fort ; ces juges ne
décidoient que des queſtions de fait. Par
exemple, ſi une ſomme avoit été payée ou
non, ſi une action avoit été commiſe ou
non ;

non ; mais pour les questions de droit , comme elles demandoient une certaine capacité , elles étoient portées au tribunal des centumvirs , qui rendoient le jugement sous la direction d'un préteur.

Les rois s'étoient toujours réservé le jugement des affaires criminelles ; après leur expulsion les consuls leur succéderent dans cette fonction. Ce fut en vertu de cette autorité que le consul Brutus fit mourir ses enfans & tous ceux qui avoient conspiré en faveur des Tarquins. Ce pouvoir étoit exorbitant , puisque les consuls avoient déjà la puissance militaire. Ils en faisoient l'exercice jusques dans les affaires de la ville , & leurs décisions dépouillées des formes de la justice , étoient plutôt des actions violentes que des jugemens.

Ces abus firent promulguer la loi Valérienne , qui permit d'appeller au peuple de toutes les ordonnances des consuls qui mettroient en péril la vie d'un citoyen. Ainsi les consuls ne purent plus prononcer une peine capitale contre un citoyen Romain que par la volonté du peuple.

Les loix qu'on appella sacrées donnerent aux plébéïens des tribuns qui formerent un

corps qui eut d'abord des prétentions immenses. On ne sçait pas si les plébéïens eurent plus de hardiesse à demander , que le sénat de condescendance & de facilité à accorder. La loi Valérienne avoit permis les appels au peuple , c'est-à-dire au peuple composé de sénateurs , de patriciens & de plébéïens. Les plébéïens prétendirent que les appellations devoient être portées devant eux. Bientôt on mit en question si les plébéïens pourroient juger un patricien : l'affaire de Coriolan fit naître cette dispute , & elle finit avec cette affaire.

La loi des douze tables ordonna qu'on ne pourroit décider de la vie d'un citoyen que dans les *grands états* du peuple , ou dans les comices par centuries ; aussi Manlius Capitolinus fut-il jugé dans ces comices. Ainsi le corps des plébéïens , ou , ce qui revient au même , les comices par tribus , ne jugerent plus que les crimes qui n'étoient punis que par une amende pécuniaire. Il falloit une loi pour infliger une peine capitale ; pour condamner à une peine pécuniaire il ne falloit qu'un *plebiscite*.

Par la loi Valérienne les consuls se trouverent sans pouvoir pour la punition des

crimes publics; le peuple les jugea lui-même.

A l'égard des délits privés, il nomma pour chaque crime un questeur pour en faire la poursuite: c'étoit souvent un magistrat, & quelquefois un homme privé que le peuple choisissoit. Ce questeur nommoit ce qu'on appelloit le magistrat de la question qui tiroit au sort les juges, formoit le tribunal, & présidoit sous lui au jugement.

On divisa peu à peu toutes les matieres criminelles en différentes parties qu'on appella *des questions perpétuelles*; on créa divers préteurs, & on attribua à chacun d'eux quelques-unes de *ces questions*. On leur donna pour un an la puissance de juger les crimes qui en dépendoient, & ensuite ils alloient gouverner leurs provinces.

Les juges furent d'abord pris dans l'ordre des sénateurs: le tribun Tiberius Gracchus fit ordonner qu'on les prendroit à l'avenir dans celui des chevaliers. Il résulta de cet arrangement des maux infinis; parce que les chevaliers étant les traitans de la république, c'étoient des hommes avides qui sacrifioient tout à leur cupidité.

Les édiles exerçoient une partie de la

police , & sur la fin de la république ils s'attribuerent avec les tribuns une juridiction contentieuse, indépendante de celle du préteur.

L'autorité de celui-ci avoit déjà été diminuée en lui donnant un collègue pour connoître des causes des étrangers; on lui donna encore pour adjoint six autres préteurs pour les causes capitales.* Les préteurs provinciaux prenoient aussi séance avec eux pendant un an , avant que de partir pour leurs provinces , sous prétexte de les instruire des affaires publiques. On institua aussi deux préteurs pour la police des vivres , en particulier.

Enfin , sous le triumvirat , il y avoit soixante - quatre préteurs dans Rome qui avoient tous des tribunaux particuliers.

Un des premiers soins d'Auguste, lorsqu'il se vit paisible possesseur de l'empire , fut de réformer la *justice*. Il réduisit d'abord le nombre des préteurs de la ville à seize , & établit au-dessus d'eux le préfet de Rome , dont la juridiction fut étendue jusqu'à cinquante stades autour de la ville ; il connoissoit seul des affaires où les sénateurs étoient

parties , & des crimes commis dans toute l'étendue de leurs provinces.

Les édiles furent d'abord réduits à fix ; on leur ôta la police & la juridiction qu'ils avoient usurpée sur le préteur. Dans la suite Constantin les supprima entièrement ; on donna au préfet de la ville d'autres collègues au nombre de quatorze , qui furent nommés curateurs de la ville : c'étoient des magistrats du second ordre. La ville fut divisée en autant de quartiers qu'il y avoit de curateurs , & chacun d'eux fut chargé de faire la police dans son quartier. On leur donna à chacun des licteurs pour marcher devant eux & faire exécuter leurs ordres. L'empereur Sévere créa encore quatorze autres curateurs , & pour les faire jouir d'une plus grande considération , il ordonna qu'ils seroient choisis dans les familles consulaires.

Le préfet de la ville ne pouvant juger par lui-même tous les procès , on lui donna deux subdélégués , dont l'un avoit la police des vivres , & l'autre avoit une espèce de juridiction sur les voleurs , les filoux , les malfaiteurs , & les gens suspects qui commettoient quelque désordre pendant

la nuit ; il pouvoit les faire arrêter & constituer prisonniers , & même les faire punir sur le champ , s'il s'agissoit d'une faute légère ; mais si le délit étoit grave , ou que l'accusé fût une personne de quelque considération , il devoit en rendre compte au préfet de la ville.

Chaque province étoit gouvernée par un président ou proconsul , selon qu'elle étoit du département de l'empereur ou de celui du sénat. Ce magistrat étoit chargé de l'administration de la justice : les proconsuls avoient plusieurs subdélégués qu'ils envoyoit dans différens lieux de leurs gouvernemens. Ces subdélégués ayant été distribués dans les principales villes , devinrent sédentaires.

L'appel des juges des petites villes , des bourgs & des villages , étoit porté , 1°. au tribunal de la ville capitale de la province , 2°. de la capitale à la métropole , 3°. de la métropole à la primatie , d'où l'on pouvoit encore en certains cas appeller à l'empereur ; mais comme cela engageoit dans des dépenses excessives pour ceux qui demeuroient dans les provinces éloignées telles que les Gaules , Constantin y établit un préfet du prétoire pour y juger en dernier ressort.

Après avoir rendu compte des différens tribunaux & des diverses fonctions des magistrats de Rome, il me reste à parler de la forme des jugemens, & sur-tout de ceux qui étoient prononcés en matiere criminelle.

Celui qui vouloit se porter accusateur contre quelqu'un, le citoit en justice.

S'il se présentoit plusieurs accusateurs, il intervenoit un jugement qui décidoit lequel devoit faire la poursuite. Tout accusateur étoit obligé de prêter le serment de calomnie, c'est-à-dire d'affirmer que ce n'étoit point dans la vue de noircir l'accusé par une calomnie qu'il le dénonçoit. Si l'accusé ne répondoit point, ou s'il avouoit le crime, on estimoit le dommage, dans les procès en concussion ou de pécumat; & dans les autres, on demandoit que le coupable fût puni : mais s'il nioit le crime, on demandoit que son nom fût reçu parmi les accusés, c'est-à-dire qu'il fût inscrit sur les registres au nombre des accusés ; on laissoit la dénonciation entre les mains du préteur, sur un libelle signé de l'accusateur, qui contenoit toutes les circonstances de l'accusation. Alors le préteur fixoit un jour,

auquel l'accusateur & l'accusé devoient se présenter ; ce jour étoit quelquefois le dixieme , & quelquefois le trentieme. Souvent en matiere de concussion ce délai étoit plus long , parce qu'on ne pouvoit faire venir des provinces les preuves qu'après beaucoup de recherches. L'accusé, ses amis & ses parens prenoient alors des habits de deuil , & tâchoient de se procurer des partisans.

Au jour fixé on faisoit appeller par un huissier les accusateurs, l'accusé & ses défenseurs : l'accusé qui ne se présentoit pas , étoit condamné ; ou si l'accusateur étoit défaillant , le nom de l'accusé étoit rayé des registres. Si les deux parties comparoisoient , on tiroit au fort le nombre de juges que la loi prescrivoit ; ils étoient pris parmi ceux qui avoient été choisis pour rendre la justice.

Les parties pouvoient récuser ceux d'entre ces juges qu'ils ne croyoient pas leur être favorables , & le préteur ou le président de la commission en tiroit d'autres au fort pour les remplacer ; mais dans les procès de concussion , suivant la *loi Servilia* , l'accusateur des quatre cens cinquante

juges en présentoit cent , dont l'accusé n'en pouvoit récufer que cinquante. Les juges nommés , à moins qu'ils ne se récussassent eux-mêmes pour des causes légitimes, juroient qu'ils jugeroient suivant les loix. Alors on introduisoit le procès par voie d'accusation & de défense.

Après avoir produit ses preuves , l'accusateur prononçoit un discours pour démontrer le crime & son atrocité. Les avocats de l'accusé opposoient à l'accusateur une défense propre à exciter la commisération. Outre les avocats , l'accusé présentoit des personnes de considération qui demandoient à parler en sa faveur ; c'est ce qui arrivoit ordinairement lorsque quelqu'un étoit accusé de concussion : on lui accordoit presque toujours dix apologistes ; il faisoit encore paroître des personnes propres à inspirer la compassion , tels que sa femme & ses enfans.

Ces formalités étant remplies , on rendoit le jugement de la manière suivante. Le préteur distribuoit aux juges des tablettes ou bulletins , & leur ordonnoit de conférer entr'eux pour donner leur avis. Il y avoit trois sortes de tablettes , l'une d'absolution ,

sur laquelle étoit écrite la lettre *A*, l'autre de condamnation, sur laquelle étoit écrite la lettre *C*, & la troisième de plus ample information, sur laquelle étoient écrites les lettres *N* & *L*.

Les juges jettoient ces tablettes dans une urne, & lorsqu'on les en avoit retirées, le préteur à qui elles avoient fait connoître quel devoit être le jugement, le prononçoit.

Lorsque les voix étoient égales, l'accusé étoit renvoyé absous. Souvent la formule de condamnation renfermoit la punition; par exemple le préteur prononçoit : *il paroît avoir fait violence, & pour cela je lui interdis le feu & l'eau*. Mais quoique la punition ne fût pas exprimée, la loi ne laissoit pas d'exercer toute son autorité contre le coupable, comme aujourd'hui en Angleterre les juges particuliers, qu'on appelle *jurés*, prononcent que l'accusé est coupable ou innocent.

Si l'accusé étoit absous, il avoit deux actions à exercer contre l'accusateur : celle de calomnie, s'il étoit constant que par une imposture on lui eût imputé un crime faux. La punition consistoit à imprimer avec un fer sur le front du calomniateur la lettre *K*.

Outre le préteur , il y avoit encore pour présider à ces sortes de jugemens , un autre magistrat qu'on appelloit *judex questionis*. Sigonius , dont le célèbre Nood adopte le sentiment , pense que cette magistrature fut créée après l'édilité , & que le devoir de cette charge consistoit à faire les fonctions du préteur en son absence , à instruire l'action donnée , à tirer les juges au sort , à entendre les témoins , à examiner les registres , à faire appliquer à la torture , & à remplir les autres fonctions que le préteur ne pouvoit pas remplir lui même.

Quoiqu'il y eût des commissions perpétuelles établies , cependant certaines accusations se poursuivoient devant le peuple dans les assemblées , & l'accusation de rébellion se poursuivoit toujours dans les assemblées par centuries.

Voici quelle étoit la forme des jugemens du peuple. Le magistrat qui avoit envie d'accuser quelqu'un , convoquoit l'assemblée du peuple par un héraut public ; & de la tribune il assignoit un jour à l'accusé pour entendre son accusation. Lorsqu'il s'agissoit d'un crime qui emportoit la peine de mort , le magistrat lui demandoit une caution.

Le jour marqué étant arrivé , s'il n'y avoit point d'opposition de la part d'un magistrat égal ou supérieur , on faisoit appeller l'accusé de la tribune par un héraut ; s'il ne comparoiffoit pas , & qu'on n'alléguât point d'excuse en sa faveur , il étoit condamné à l'amende. S'il se présentoit , l'accusateur établiffoit son accusation par témoins & par raisonnemens , & la terminoit après trois jours d'intervalle. Dans toutes les accusations, l'accusateur concluoit à telle peine ou à telle amende qu'il jugeoit à propos. Ensuite l'accusateur publioit par trois jours de marché consécutifs son accusation rédigée par écrit , qui contenoit le crime imputé & la punition demandée ; le troisième jour de marché, il finissoit sa quatrième accusation , & l'on donnoit à l'accusé la liberté de se défendre. •

Alors le magistrat qui s'étoit porté accusateur , indiquoit un jour pour l'assemblée ; si c'étoit un tribun du peuple qui accusoit quelqu'un de rébellion , il demandoit jour pour l'assemblée à un magistrat supérieur ; dans ces circonstances , l'accusé en habit de deuil , avec ses amis , sollicitoit le peuple par des prières & des supplications

redoublées. Enfin on rendoit le jugement d'absolution ou de condamnation contre l'accusé.

R O M E M O D E R N E :

(Tribunaux des états du pape ou de)

Il y a plusieurs sortes de tribunaux à Rome ; les uns sont établis pour juger les affaires ordinaires civiles & criminelles , les autres pour faire la révision des procès en cas d'appel : enfin quelques-uns ont une attribution particulière de juridiction pour certaines matières.

On va trouver successivement l'histoire de chacun de ces tribunaux.

Tribunal de l'auditeur de la chambre apostolique :

Le tribunal de l'auditeur de la *chambre* appelée *apostolique*, a pour chef l'auditeur même : il exerce sa juridiction en matière civile & criminelle en première instance , & prononce sur l'appel des sentences rendues par les juges particuliers qu'on nomme *de partibus* , des cours de justice laïques & ecclésiastiques de l'état du pape , &

30 ROME MODERNE.

de toutes les cours ecclésiastiques des peuples soumis à la cour de Rome , tant entre laïques qu'entre ecclésiastiques , excepté cependant en matière bénéficiale , lorsqu'il s'agit du titre de quelque bénéfice.

Ce tribunal est composé de l'auditeur , & de deux prélats qui sont ses lieutenans ; chacun de ces lieutenans est juge ordinaire.

L'auditeur chef du tribunal juge avec un prélat auditeur , qu'on appelle *auditeur C. met.* Cet auditeur en second , comme les autres lieutenans de l'auditeur , exerce la juridiction civile , excepté pour la signature des jugemens & des sentences , qui appartient exclusivement à l'auditeur chef de la chambre. Lorsque quelqu'un croit avoir le droit de se plaindre d'un jugement rendu par l'auditeur en second , il peut avoir recours à l'auditeur chef du tribunal , & ce juge suprême peut empêcher l'exécution du jugement & faire examiner de nouveau le procès.

On porte devant l'autre juge auditeur de la chambre apostolique les causes qui concernent les cessions de biens , qui se font devant les juges de l'état ecclésiastique en

ROME MODERNE. 31

vertu des lettres de visite ou d'attache.

Il y a cinq notaires (1) attachés à ce tribunal, dont trois pour le civil seulement, sont substitués des auditeurs & des deux lieutenans. Chacun de ces trois substitués a un clerc & un régistrateur ; l'emploi de ces notaires consiste à tenir divers registres destinés à écrire les différentes procédures des parties.

Il y a en outre des couriers (2) qu'on nomme *cursores sanctissimi*, parce qu'ils servent le pape dans les consistoires.

Ces officiers se tiennent dans une chambre près de l'audience, & reçoivent tous les différens jugemens pour les signifier aux parties ; ils les rapportent ensuite au juge avec la signification qu'ils en ont faite.

Ces emplois sont à la nomination de la chambre : ce ne sont point des charges, mais de simples commissions ; chaque mois on en choisit un qu'on nomme *magister curforum* : cet officier pendant son mois est

(1) Ces notaires exercent à Rome les fonctions que les greffiers exercent en France.

(2) Ces officiers remplissent les fonctions d'huissier.

32 ROME MODERNE.

chargé de ferrer les commissions , de passer les édits , de porter les ordres pour *la tenue* des chapelles & des consistoires, & d'assister aux fonctions du palais apostolique , &c.

L'auditeur *C. met* & les deux lieutenans tiennent l'audience au palais de *monte citorio* , tous les jours de la semaine après dîné , excepté le jeudi & les jours de fête. L'auditeur est dispensé de se trouver à l'audience le lundi , parce que ce jour-là il doit être à la congrégation criminelle de la chambre apostolique.

La matinée de chaque jour d'audience est employée à l'examen des causes les plus importantes , dont chaque notaire est chargé.

Les juges de la chambre apostolique forment encore une congrégation qu'on nomme *la congrégation de la chambre apostolique*.

Cette chambre n'a pas de juridiction fixe & déterminée ; elle juge seulement les causes dont le pape lui attribue la connoissance par des commissions particulieres. C'est l'auditeur suprême de la chambre apostolique qui règle les jours d'audience , & c'est l'auditeur *C. met* qui est chargé de faire sçavoir ses ordres.

Le

ROME MODERNE. 39

Le tribunal pour le criminel est composé de l'auditeur chef, d'un lieutenant appelé *de cappa nera* de robe noire , & de trois substitués qu'on appelle *rapporteurs* , parce qu'ils rapportent les procès à la congrégation & aux juges qui en font l'examen, Cinq notaires sont attachés à ce tribunal.

L'auditeur de la chambre est le seul juge de la congrégation criminelle : cette congrégation est en outre composée d'un auditeur prélat de la chambre apostolique , d'un avocat fiscal , d'un avocat des pauvres , d'un procureur fiscal général , d'un lieutenant criminel & de ses substitués ; ce tribunal tient ses audiences le lundi après-dîné. Le pape Benoît XIV ajouta aux officiers de cette congrégation deux prélats avec la qualité de *ponenti* de la consulte , qui avec l'auditeur *C. mes* & le lieutenant criminel ont voix décisive.

Les cinq notaires ou greffiers de ce tribunal y remplissent les mêmes fonctions que ceux de la chambre apostolique , & ont comme eux des registres publics pour les écritures.

On appelle des jugemens de la chambre apostolique au tribunal de la signature ; mais

34 ROME MODERNE.

dans les affaires criminelles il n'est pas permis de recourir au tribunal entier de la signature ; on peut seulement s'adresser à l'auditeur & au cardinal préfet de ce tribunal , qui n'ont que le droit d'admettre l'appel dans le cas de *dévolu*.

Tribunal du capitol.

Le tribunal du capitol exerce sa juridiction en matière civile & criminelle entre ecclésiastiques , & en matière civile seulement entre laïques tant en première instance que par appel ; sa juridiction ne s'étend qu'à environ 40 milles de Rome.

Ce tribunal est composé du sénateur de Rome qui en est le chef & qui juge avec un auditeur. Outre ces deux juges il y a deux assistans qui sont des avocats ou des officiers de quelque cour , un juge des appels , & un avocat fiscal.

Les deux assistans tiennent les audiences dans une des salles du capitol tous les jours de la semaine. Ce sont eux qui font les informations dans leur maison particulière un jour de chaque semaine.

Chacun des assistans a quinze notaires qui demeurent dans des quartiers différens de

ROME MODERNE. 35

Rome, conformément à une ordonnance de Sixte V.

Ces notaires n'exercent leurs fonctions que par commission; ils ont chacun un substitut qui va lire les citations devant les deux assistans; leurs registres ont la même destination que ceux des notaires de la chambre apostolique.

L'auditeur du sénateur a aussi sa juridiction : il donne audience tous les jours de la semaine le matin dans la chambre du sénateur, & le lundi après dîner il fait l'information. Celui qui est à la tête du tribunal des appels tient également son audience, dans une salle du vestibule des conservateurs, trois jours de la semaine, le lundi, le mercredi & le vendredi, & en été il la tient ordinairement dans sa maison; ses fonctions consistent à admettre les appels des parties.

Ce juge a son notaire particulier qui dresse les actes des procès en première instance, & les procédures des causes qu'on instruit devant les juges d'appel.

Le tribunal du capitol n'est point sujet à la signature de justice; il a une congrégation qui prononce sur la compétence des affaires : cette congrégation tient ses au-

36 ROME MODERNE.

diences certains jeudis de l'année à la volonté du sénateur qui en est le chef. Ce juge a un auditeur, deux assistans & le chef du tribunal des appels. Si un des juges qui composent cette congrégation a déjà prononcé sur une affaire qu'on porte à ce tribunal, il ne peut alors donner sa voix, & il est remplacé par un avocat qu'on nomme adjoint, & qui est choisi par l'auditeur du sénateur.

Le tribunal du capitolé admet plusieurs règles qui lui sont particulières.

Par exemple, l'appellant a dans tous les autres tribunaux un délai de deux ans pour suivre son appel, & il n'a que six mois dans le tribunal du capitolé : tous les magistrats de Rome prononcent à leur volonté leurs jugemens dans les causes d'appel, excepté ceux du tribunal du capitolé ; ces derniers doivent prononcer dans le délai de deux mois ; après ce temps ils n'ont plus d'autorité sans une prolongation qu'on appelle *prolongation du temps fatal*, que le chef de l'appel a seul le droit d'accorder.

Tribunal du gouvernement.

Ce tribunal connoît également des procès

civils & criminels. En matiere civile il est composé du gouverneur de Rome , qui a un auditeur pour administrer la justice. Cette place d'auditeur est amovible & change avec le gouverneur. Il y a en outre un lieutenant qui exerce la juridiction ordinaire , & dont la charge est inamovible.

L'audience du gouverneur se tient dans son palais tous les jours le matin.

Le lieutenant tient son audience dans une des salles du même palais après le dîner.

Le gouverneur , comme chef du tribunal , a le droit de donner les commissions aux juges de son ressort , & d'admettre les recours tant contre ses propres jugemens que contre ceux du lieutenant & des juges délégués.

L'auditeur du tribunal du gouvernement a seul le droit de juger souverainement toutes les causes qui concernent les théâtres de Rome & les affaires de police. On ne peut appeller des jugemens de ce tribunal qu'à celui du pape ou de son auditeur.

Il y a deux notaires attachés à cette juridiction ; ils tiennent leurs études (ou greffes) dans les salles du rez-de-chaussée du palais du gouvernement.

38 ROME MODERNE.

Ce tribunal exerce sa juridiction sur Rome & sur son territoire entre laïques seulement ; mais par une ordonnance de Benoît XIV , il juge encore les causes entre les clercs & les prêtres même , lorsqu'il s'agit d'une somme qui n'excède pas vingt-cinq écus.

La juridiction criminelle du tribunal du gouvernement est plus étendue que celle de tous les tribunaux de Rome ; elle s'exerce également contre les laïques & les ecclésiastiques de la ville & des environs à dix milles à la ronde.

Cette juridiction est exercée par le gouverneur qui en est le président , par deux lieutenans de robe noire , par deux lieutenans substitués , & par des substitués fiscaux qui aident à l'arrangement des procédures. Il n'y a qu'un office criminel qu'on appelle *de la Charité* , parce qu'il appartient à la congrégation de S. Jérôme de la Charité ; cet office s'exerce par un notaire qui l'affirme. Ce notaire a beaucoup de substitués qui sont chargés à tour de rôle de vaquer chaque jour de la semaine à l'exercice de leur emploi , qui consiste à recevoir les plaintes , à dresser les actes , & à préparer

généralement tout ce qui sert à l'instruction des procès.

Ces mêmes juges réunis forment *la Congrégation du gouvernement*, à la tête de laquelle est le gouverneur avec deux prélats assesseurs, un avocat fiscal, un avocat des pauvres, & un procureur fiscal général.

Le gouverneur n'a voix que dans le cas d'égalité de suffrages, & sa voix est toujours pour le parti de la douceur. Avant 1759 les deux assesseurs & les deux lieutenans avoient voix décisive ; depuis ils ne l'ont que consultative.

Cette congrégation s'assemble deux fois la semaine, une pour rapporter & juger les procès, & l'autre pour lire la liste des prisonniers & examiner les accusations.

Les affaires se distribuent entre les lieutenans selon les semaines dans lesquelles elles ont été commencées : par exemple, si le procès est de sang (*di sangue*) c'est-à-dire du grand criminel, & que la plainte & le rapport en aient été faits dans la semaine où le premier lieutenant est chargé des affaires de cette nature, ce procès le regarde.

Lorsque le lieutenant a fait l'extrait du

procès, il fait son rapport à la congrégation, qui prononce ensuite son jugement.

Tribunal du cardinal vicaire.

La juridiction de ce tribunal est civile, criminelle & de police pour les mœurs, *ad morum correctionem*.

Le cardinal vicaire qui en est le chef a un auditeur de robe noire qui rend la justice. Il y a en outre un prélat nommé vice-gérant, qui a aussi un auditeur de robe noire, un prélat lieutenant civil, & un prélat lieutenant criminel.

Les clercs, les réguliers, les lieux pieux & les laïques, dans les causes qui ne passent pas vingt-cinq écus, sont sujets à ce tribunal : sa juridiction s'étend à dix milles à la ronde hors la ville de Rome.

Les audiences de l'auditeur du cardinal vicaire se tiennent le lundi, le mardi & le vendredi, excepté les jours de fête.

L'auditeur du prélat vice-gérant tient son audience tous les jours de la semaine le matin, excepté le jeudi : quelquefois il fait l'information à la place du prélat ; mais ordinairement elle se fait le vendredi après l'audience du vice-gérant.

ROME MODERNE. 41

Le prélat lieutenant civil tient son audience tous les jours de la semaine.

Il y a quatre notaires (greffiers) attachés à ce lieutenant, qui ont, comme ceux des autres tribunaux, des registres destinés à consigner les diverses écritures des parties dans les procès ; ces notaires tiennent leurs greffes au champ de Mars & à *Monte citorio*.

Ce tribunal a ses huissiers qui remplissent les mêmes fonctions que ceux des autres cours de justice.

Les causes criminelles se plaident à l'audience du cardinal vicaire & du vice-gérant, qui est tenue par un lieutenant de robe noire, qui a plusieurs substituts qui travaillent à l'instruction des procès. Ce tribunal a sa congrégation criminelle qui s'assemble dans l'appartement du cardinal vicaire.

Le chef de cette congrégation est le cardinal lui-même, qui a sous lui le vice-gérant, les lieutenans civil & criminel, & les substituts. Il y a en outre un officier criminel qui a son notaire particulier.

La juridiction de police *ad morum correctionem*, est exercée par le cardinal vicaire & par son vice-gérant.

42 ROME MODERNE.

Des tribunaux d'appel.

Le grand tribunal d'appel est celui de la rote ; il juge les causes importantes : celles qui ne le sont pas se décident par des juges nommés d'office par une commission signée du pape.

Tribunal de la Rote.

Ce tribunal fut établi par Benoît XII vers l'an 1340 , pour juger par appel toutes les causes civiles de l'état du pape , pourvu qu'il s'agisse d'un objet qui excède la somme de 500 écus , les matières bénéficiales de toutes les provinces qui n'ont point d'indult pour les porter devant leurs propres juges , & enfin les causes qui intéressent l'ordre de Malte.

Ducange prétend que la dénomination de rote vient de *rota porphyritica* , parce que le parreau de la salle où s'assembloit d'abord ce tribunal étoit de porphyre & fait en forme de roue , ou de ce que ses membres , quand ils jugent , sont rangés en cercle.

Ce tribunal est composé de douze prélats qu'on nomme *auditeurs de rote*. Le plus ancien des auditeurs s'appelle *doyen*. Ils sont tirés

des quatre nations , d'Italie , de France , d'Espagne & d'Allemagne. Il y en a trois Romains ; un de Bologne, un de Ferrare, un Toscan qu'on prend alternativement de la Toscane sujette à la domination du pape & du grand duché ; un Milanois, un Vénitien, deux Espagnols, dont l'un pour la Castille & l'autre pour l'Arragon, & d'un Allemand.

Les cinq premiers auditeurs sont nommés par le pape ; les autres sont choisis par les souverains , qui présentent au pape trois sujets, entre lesquels S. S. en choisit un.

Les auditeurs, avant d'exercer leurs fonctions de juges , sont obligés de soutenir publiquement & avec beaucoup de solennités des thèses en droit , en présence du cardinal chancelier de l'église Romaine, des autres auditeurs de rote , & de plusieurs cardinaux prélats.

Les auditeurs de rote sont chapelains du pape , & en cette qualité ils assistent aux *chapelles papales* où le souverain pontife officie , & sont obligés de remplir les fonctions relatives à cette qualité ; c'est par cette raison qu'ils ne peuvent être dans l'ordre épiscopal ; il arrive cependant quelquefois qu'un auditeur de rote , après avoir

24 . RÔME MODERNE.

été nommé évêque , retient son emploi pendant quelque temps ; mais alors , au lieu d'être appelé *rotæ auditor* , il a le titre de *locum tenens*.

Chaque auditeur a trois personnes pour travailler avec lui , le premier est appelé *agutante di studio* , & les autres sont nommés *secreti* : ce sont ordinairement des jeunes gens d'un mérite distingué ; on les nomme *secreti* , parce qu'ils prêtent serment ainsi que l'auditeur & son premier clerc , de ne jamais faire sçavoir leur avis avant le jugement du procès , ni après , quel a été le suffrage que l'auditeur de rote a donné.

Les auditeurs de rote se rassemblent dans le palais où le pape réside , tous les lundis & les vendredis.

Les vacances de ce tribunal commencent la première semaine de juillet & durent jusqu'au premier octobre , qui est le jour de la rentrée de ce tribunal , qu'on annonce par une cavalcade & par d'autres cérémonies publiques.

Les portes du tribunal sont fermées pendant que les auditeurs délibèrent & qu'ils jugent les procès.

Il est nécessaire d'obtenir une *commissio*

ROME MODERNE. 41

pour porter une affaire devant la rote. A cet effet on adresse une supplique au pape; cette supplique est renvoyée à un des prélats référendaires, ensuite au réviseur, & enfin au régent de la chancellerie, qui accorde la commission demandée.

L'auditeur qui est nommé commissaire est appelé *ponent*, c'est-à-dire rapporteur. L'instruction de toute la procédure se fait devant lui, mais il ne juge point le procès dont il est rapporteur. Les quatre auditeurs qui occupent les places à sa gauche sont les juges. Au jour fixé pour le jugement du procès, l'auditeur qui est à côté du rapporteur explique en peu de mots les motifs de son avis, & la pluralité des voix l'emporte; s'il y a égalité de suffrages, on remet la décision à un autre temps, & on ajoute deux autres juges aux premiers. Si ces nouveaux suffrages sont aussi partagés, la connaissance de l'affaire est portée à la *pleine rote*. Si tous les douze auditeurs y sont, le rapporteur ne donne point son suffrage; mais s'ils n'étoient qu'onze il juge aussi, afin qu'il ne puisse pas y avoir partage. + b

Lorsque l'affaire est décidée, les auditeurs qui ont jugé remettent au rapporteur

48 ROME MODERNE.

muniquent entr'elles : on appelle cette forme changer ou troquer les mémoires. Par exemple, si l'affaire doit être jugée le lundi, le vendredi précédent la communication des mémoires se fait le soir, & le dimanche au matin on distribue les réponses ; ainsi les avocats n'ont que vingt-quatre heures pour leur travail. Le samedi au soir les avocats & les procureurs des parties vont chez les juges, & ils ont une audience de chacun en particulier.

On suit les mêmes formes quand il s'agit de demander une nouvelle audience après une décision ; ainsi les procès sont expédiés par la rote assez promptement : il arrive en effet souvent que dans une année on a deux décisions pour la même affaire ; d'ailleurs au moyen de la communication des titres & des pièces justificatives, ou de la publication de la décision, les avocats sont en état de discuter l'affaire dans leurs mémoires, & de réfuter toutes les difficultés & les objections de la partie adverse, puisqu'elles sont insérées dans la décision.

Le tribunal de la rote a quatre notaires (ou greffiers) ; les affaires sont partagées entr'eux

entr'eux par ordre alphabétique des diocèses. Il a aussi des procureurs , mais le nombre n'en est pas fixé ; ils sont admis après un examen solennel qui se fait tous les cinq ou six ans devant le doyen des auditeurs de Rote.

Tribunaux d'attribution.

Le tribunal de la chambre est un des tribunaux dont la juridiction est limitée à de certaines matières ; il a sous lui plusieurs tribunaux.

Ce tribunal est composé du camerlingue du Saint Siège & de son auditeur prélat , d'un trésorier général & de son auditeur de robe noire , de douze prélats appelés clercs de la chambre , & en outre d'un président , d'un avocat fiscal , d'un commissaire de la chambre , & de trois substituts commissaires.

Les notaires (greffiers) sont au nombre de quatre.

Le camerlingue & le trésorier , qui sont les deux principaux membres de ce tribunal connoissent des affaires qui concernent les gabelles , & des autres procès qui sont attribués exclusivement à la chambre. Un

50 ROME MODERNE.

auditeur prélat remplace les juges. Cet office est attaché à la charge de camerlingue, & non à la personne du camerlingue : c'est le pape qui le donne.

Les audiences de ce tribunal se tiennent les mardis & vendredis matin , lorsque ce n'est pas un jour de fête.

Outre les quatre notaires (greffiers) attachés à ce tribunal , il y en a encore un particulier , qui est celui du tribunal des chemins.

Le trésorier connoît de toutes les affaires où il s'agit des intérêts de la chambre & de ses fermiers ; il a un auditeur de robe noire : il juge encore différentes matières , avec la congrégation de la chambre ou des comtes.

Les quatre notaires de la chambre servent pour ce tribunal , ainsi que les quatre substitués ; ces derniers servent encore au camerlingue.

L'auditeur du trésorier tient son audience tous les jours de la semaine , excepté le jeudi ; le lundi matin on fait l'instruction des procès. Le trésorier tient son audience les mardis & vendredis matin , & il tient quand il lui plaît la congrégation de la chambre.

ROME MODERNE. 51

Il y a de plus quelques clercs de la chambre qui ont des juridictions particulieres.

Le premier est le préfet (*prefetto*) des vivres. Il veille à tout ce qui a rapport au bled & aux farines.

Le second est le préfet des autres vivres.

Le troisieme est celui des chemins.

Le quatrieme celui des bords des rivières.

Ces quatre préfets connoissent de tout ce qui a rapport à l'objet de leur juridiction ; ils en jugent le contentieux par un auditeur de robe noire.

Le cinquieme préfet est celui des prisons ; on le choisit entre les quatre derniers clercs de la chambre : c'est lui qui prononce sur la validité des emprisonnemens pour dettes , qui accorde des alimens aux prisonniers , & qui les admet au bénéfice de la cession de biens.

Les prisonniers peuvent opposer à Rome deux moyens de nullité contre leurs emprisonnemens ; le premier , lorsqu'il a été fait un jour de fête ou pendant la nuit ; le second , lorsque le créancier demande plus qu'il ne lui est dû. Le président des prisons dans ces deux cas , ordonne l'élargissement. Si les prisonniers ont quelque'autre nullité à

52 ROME MODERNE.

proposer , le commissaire a droit alors de prononcer sur la réclamation du débiteur.

Un prisonnier Romain qui ne peut payer ses dettes , a le droit de demander à jouir du bénéfice de cession : dans ce cas il abandonne tous ses biens à son créancier , & s'oblige à lui payer le surplus de sa dette s'il devient un jour en état de l'acquitter.

Cette cession de biens se fait de deux manieres : l'une , qu'on appelle ordinaire , est déshonorante , & l'autre qu'on nomme extraordinaire , n'emporte aucune infamie.

La premiere se fait par le débiteur emprisonné , & s'il y est admis , il doit porter le bonnet verd , sous peine d'être conduit en prison.

L'autre cession , qui n'est pas infamante , se fait par le débiteur qui n'est pas en prison , & qui voyant ses affaires en mauvais état demande d'y être admis ; ce débiteur ne porte pas le bonnet verd.

L'autorité du préfet des prisons ne suffit pas pour admettre à la cession dans aucun cas , il faut une grace du prince , qui ne la refuse pas aux personnes qui ont essuyé des malheurs.

Si un prisonnier est pauvre & que sa

partie possède des immeubles, il fait constater sa pauvreté par le témoignage de deux personnes devant un notaire, & le juge ordonne qu'il lui soit donné un *Paul* (10 sols $\frac{1}{2}$) par jour pour sa nourriture, & sur le refus de la partie, il prononce son élargissement.

Outre les préfets ci-dessus, il y a un commissaire de la mer qui connoît de la police du château de Saint-Ange, des tours & des forteresses des ports de l'état du pape.

Un préfet des archives, qui a l'inspection sur les minutes des notaires de Rome & de tout l'état ecclésiastique.

Un président des monnoies.

Un commissaire des armes qui a la police de toutes les troupes de Rome, excepté des Corfes & de la garnison du château Saint-Ange, qui sont soumis au secrétaire de la consulte.

Les cinq premiers préfets tiennent leurs audiences à *Monte-Citorio* les lundis, mercredis & vendredis de chaque semaine.

Les quatre secrétaires (greffiers) de la chambre servent aux trois derniers préfets,

& les autres ont chacun un secrétaire particulier.

Le président des rivages a deux notaires particuliers , l'un pour *Ripa grande* , & l'autre pour *Ripetta*. Il y a en outre un officier fiscal & un auditeur criminel , qui sont attachés à ce tribunal.

Ripa-grande a un camerlingue particulier , qui est choisi chaque année par le cardinal camerlingue. Cet officier a l'inspection des marchandises qui abordent à ce port.

Il y a de plus des officiers qu'on nomme maîtres de justice , & qui sont chargés de veiller sur les marchandises qui viennent par eau & par terre.

Tous les officiers ci-dessus forment la *chambre pleine*. Cette chambre prononce sur l'appel des sentences rendues par les différens membres.

Tribunal du bon gouvernement.

Le tribunal du bon gouvernement est composé d'un cardinal qui en est préfet , & de plusieurs autres cardinaux , de douze prélats qu'on appelle *ponenti* , & d'un autre prélat qui a le titre de secrétaire du bon gouvernement.

Ces prélats partagent entr'eux les rapports des différens mémoires des provinces qui leur sont assignées : l'*assignation* d'une province est appelée *la porenza*. Ils ont dans la congrégation voix décisive , avec le préfet , le secrétaire & les autres cardinaux.

Ce tribunal connoît de toutes les affaires qui intéressent les communautés , tant en matiere de police qu'en matiere contentieuse.

Le secrétaire est chargé de recevoir tous les mémoires que l'on donne à la congrégation , & quand il les juge dignes de l'attention du tribunal , il en fait son rapport , & les officiers de la secrétairerie adressent les lettres signées du secrétaire & du cardinal préfet au gouverneur ou au supérieur de l'endroit d'où vient le mémoire.

La congrégation se rassemble dans les salles du palais quirinal deux fois par mois le samedi matin : alors elle se nomme congrégation générale , & elle examine les matieres qui sont de sa compétence.

On instruit les affaires de la même manière que dans les autres tribunaux , par requêtes , défenses , réponses & autres écritures.

56 ROME MODERNE.

Cette congrégation s'assemble encore pour les affaires purement de police le samedi ou le mercredi dans le palais du cardinal préfet, & alors elle se nomme congrégation particulière : elle est composée comme la congrégation générale, du cardinal préfet, du prélat secrétaire, des douze prélats, & du directeur des comptes de ce tribunal.

Les ordonnances & les rescrits de la congrégation s'adressent à la secrétairerie.

La même congrégation exerce la juridiction criminelle, mais rarement, & dans ce cas elle a un auditeur criminel : c'est ordinairement le lieutenant criminel de la chambre apostolique.

Les affaires contentieuses se décident par le secrétaire prélat, qui tient audience le mardi & le vendredi matin.

Ce tribunal a son notaire particulier, qui a un substitut pour le service des congrégations générales & particulières.

On peut se pourvoir par la voie du recours contre les ordonnances & les sentences du secrétaire prélat à la congrégation générale, avec la permission du cardinal préfet, qu'on demande par une requête qu'il admet ou rejette à sa volonté.

Tribunal de l'agriculture.

Ce tribunal est composé de quatre chevaliers romains qu'on nomme consuls des arts, & qui changent tous les semestres, d'un asseffeur qui est homme de loi, d'un officier fiscal, & d'un notaire (greffier).

Cette juridiction connoît des affaires relatives à l'agriculture ; elle tient ses audiences le mercredi & le samedi de chaque semaine chez le chevalier consul le plus ancien pendant l'été, & pendant l'hiver au capitolé.

Tribunal des eaux.

Ce tribunal ou cette congrégation a la police des fleuves, des rivières, des sources, des aqueducs, des fontaines, &c. il s'occupe plus de la police que du contentieux : il est composé d'un cardinal qui en est le préfet, de son secrétaire prélat, & de plusieurs cardinaux.

Tribunal de la consulte.

Ce tribunal juge tous les procès criminels qui naissent dans toute l'étendue de l'état ecclésiastique.

58 ROME MODERNE.

Le président de ce tribunal est toujours le cardinal secrétaire d'état en exercice. Il y a en outre plusieurs cardinaux , douze prélats , qui comme ceux du bon gouvernement partagent entr'eux les affaires , & un secrétaire.

Les audiences de cette cour se tiennent les mardis & vendredis de chaque semaine au quirinal ou au vatican.

Les causes criminelles s'instruisent & se jugent par les officiers ci-dessus & par deux lieutenans du gouvernement , qui sont également rapporteurs de la consulte , & par le fiscal.

Congrégation du concile.

Cette congrégation est composée de plusieurs cardinaux ; elle a été établie pour décider les questions qui s'élèvent sur l'interprétation du concile de Trente : c'est par cette raison que les membres de ce tribunal se nomment *les saints peres interprètes du concile de Trente*.

Il y a un secrétaire prélat dont les fonctions sont les mêmes dans cette congrégation qu'au tribunal du bon gouvernement ; ses audiences se tiennent deux fois par mois

le samedi matin , dans le palais où réside le pape.

Les affaires s'y instruisent & se décident à-peu-près de la même manière, c'est-à-dire qu'en matière de dispute pour l'interprétation du concile , si quelqu'un envoie un mémoire au secrétaire , ce dernier le renvoie à l'évêque du lieu *pro informatione* ; l'information renvoyée est portée par le secrétaire lui-même à la congrégation , qui juge avec lui. La décision est consignée dans un registre , & envoyée signée du cardinal président à l'évêque pour la faire exécuter.

Les décisions de cette congrégation sont imprimées & affichées , & l'on en fait des recueils.

Congrégation des évêques & des réguliers.

La manière de procéder de cette congrégation qui est composée de cardinaux & d'un secrétaire prélat est la même que celle du concile. Son établissement a pour objet de veiller à l'observation de la règle dans tous les couvens cloîtrés d'hommes & de femmes.

Cette congrégation a aussi une juridiction criminelle pour châtier les prêtres & les religieux qui commettent des délits , & elle

60 ROME MODERNE.

l'exerce par un auditeur criminel qu'on appelle rapporteur.

Congrégation des immunités.

Cette congrégation qui a été établie pour la défense & le maintien des immunités ecclésiastiques, décide toutes les questions qui y ont rapport.

Plusieurs cardinaux, avec des prélats & un secrétaire prélat composent cette congrégation.

Tribunal de l'inquisition.

Ce tribunal est chargé de veiller au maintien & à la conservation de la foi catholique. Il est composé de différens cardinaux. Clément XII en fixa le nombre à onze ; mais tous les cardinaux regardant comme un très-grand honneur d'être membres de cette cour, Benoît XIV en a augmenté le nombre.

Le pape est chef de ce tribunal. Le cardinal le plus ancien du saint college remplit les fonctions de président. Outre les cardinaux il y a des prélats consultants, un assesseur prélat, l'inquisiteur qui est un dominicain, un fiscal, & un avocat des accusés.

ROME MODERNE. 61

Les prélats consultants s'assemblent tous les lundis dans les salles du saint office, pour instruire & examiner les procès.

La congrégation des cardinaux s'assemble le mercredi matin au couvent des Dominicains, & le jeudi matin devant le pape.

Le saint office a des notaires (greffiers) qui ont leur greffe dans le palais de l'inquisition.

Tous les membres de ce tribunal sont obligés de garder le secret le plus rigoureux sur toutes les affaires qui s'y traitent.

Il y a une juridiction particulière qui est attachée au saint office. Elle connoît de toutes les affaires civiles & criminelles qui intéressent les officiers & les suppôts du saint office qu'on appelle *patentati*.

Congrégation de l'index.

Cette congrégation qui est composée de différens cardinaux & de religieux consultants, préside à l'examen des livres; elle a le pouvoir de prohiber ceux dont elle croit la lecture dangereuse; elle a en outre le pouvoir d'accorder la permission de lire les livres défendus à ceux à qui elle juge à propos.

Congrégation de la propagande.

Cette congrégation est destinée à veiller à la propagation de la foi catholique ; elle est composée de plusieurs cardinaux.

Tribunal de la fabrique royale de S. Pierre.

Plusieurs cardinaux dont l'archiprêtre de S. Pierre est le chef, qui est toujours un cardinal, composent ce tribunal, avec un économe qui a le titre de secrétaire, un juge particulier & un notaire.

Jules II & ses successeurs convaincus que l'église de Saint - Pierre ne pouvoit subsister qu'autant qu'elle auroit un revenu considérable, établirent ce tribunal pour veiller à son entretien, & ordonnerent qu'il auroit le pouvoir d'appliquer à son revenu tous les legs pieux des testamens qui n'auroient pas eu leur exécution.

Ainsi toutes les fois qu'un testament renferme quelque legs pieux, la fabrique de S. Pierre peut obliger l'exécuteur testamentaire à en prouver l'emploi, & lorsqu'il ne le fait pas, le legs est de droit dévolu à la fabrique.

ROME MODERNE. 63

Tribunal du grand-maître , appelé préfet du sacré palais apostolique.

Ce tribunal juge toutes les affaires tant civiles que criminelles des officiers domestiques du pape. Le *majordome* (grand-maître) du palais du pape en est le chef.

En matiere civile la justice se rend en son nom par un auditeur de robe noire , & en matiere criminelle par un auditeur criminel.

Tribunal du cardinal doyen.

Le cardinal doyen du sacré college est évêque & en même temps gouverneur d'Ostie (ville maritime à l'embouchure du Tibre) de *Velletri* , & des autres villes de son diocèse. Il a un tribunal à Velletri & un autre à Rome qui jugent toutes les causes civiles & criminelles de son diocèse.

La Daterie apostolique.

C'est un tribunal de grace : il préside à la collation des bénéfices des paroisses , des abbayes & des autres prébendes ecclésiastiques , & il les confere alternativement avec les ordinaires des lieux où ils sont situés.

54 ROME MODERNE.

C'est également ce tribunal qui accorde les coadjutoreries, les résignations des canonicats & des autres prébendes ecclésiastiques.

Autrefois le chef de ce tribunal étoit un simple prélat qu'on nommoit le *dataire*, mais à présent c'est un cardinal qu'on appelle *pro-dataire*.

Il y a en outre un sous-dataire : on le choisit entre les prélats officiers du sacré college ; cet officier de la daterie s'appelle préfet des cas de mort, (*præfectus rationum per obitum*) parce qu'il préside à la collation de tous les bénéfices qui vaquent par mort.

Il y a aussi un prélat destiné à présider dans les causes de mariage pour l'obtention des dispenses entre parens.

Le dataire & le sous-dataire forment la congrégation de la daterie, qui s'assemble tous les matins chez le dataire ; ce cardinal a seul le droit de juger : les autres n'ont que voix consultative.

Lorsque le dataire trouve la question importante & difficile, il la renvoie à la rote pour avoir son avis, & prononce ensuite d'après l'opinion de ce tribunal. Il y a un notaire de la daterie & un secrétaire de la chambre.

Le

ROME MODERNE. 64

Le tribunal de la daterie, représentant la personne du pape comme chef de l'église, il n'y a ni appel ni recours contre ses jugemens.

Toutes les places de ce tribunal sont de simples commissions que le pape révoque quand il juge à propos.

La secrétairerie des brefs.

Ce tribunal est établi pour l'expédition de tous les brefs des graces accordées par le pape. La préfecture est exercée par un prélat, & souvent même par un cardinal, qui a sous lui d'autres officiers.

Congrégation de Lorette.

Cette congrégation dont le sous-dataire est le chef, connoît de tout ce qui a rapport à la police de la ville de Lorette, de la *santa-casa*, de ses officiers, & de ceux qui y sont attachés.

Congrégation d'Avignon.

Cette congrégation qui est composée de cardinaux & de prélats, prend connoissance de tout ce qui a rapport à la police & au gouvernement du comtat d'Avignon.

68 ROME MODERNE.

Tribunal de la signature de grace.

Le pape qui est chef de ce tribunal , a sous lui différens prélats , qui n'ont que voix consultative , parce que la voix décisive n'appartient qu'au pape. Sa sainteté règle les jours d'audience de ce tribunal.

Les causes s'y rapportent par trois ou quatre prélats de la signature de justice , qui sont choisis par l'auditeur du pape.

C'est devant ce tribunal qu'on porte toutes les causes qui ne peuvent être décidées par la signature de justice.

Il juge encore toutes les causes qu'il plaît au pape d'évoquer.

Pour être admis à *recourir* à ce tribunal , il faut s'adresser à l'auditeur du pape , qui a seul le pouvoir d'en accorder la permission.

Tribunal de l'auditeur du pape.

L'audience de l'auditeur du pape se tient à sa volonté , mais ordinairement c'est le mardi matin dans une salle du palais du pape.

Pour citer quelqu'un à son tribunal , il faut d'abord qu'il ait admis une requête

ROME MODERNE. 69

qu'on lui présente , & qu'il l'ait répondue en ces termes : *poterit legi*, (elle pourra être lue.)

L'auditeur du pape a le droit de signer ses jugemens ; s'il ne veut pas exercer cette faculté , il peut les envoyer à la signature de grace.

Tribunaux provinciaux des états du pape.

Dans les états de S. S. il y a trois légations ; celles de Bologne , de Ferrare & de Ravenne. Chacune de ces provinces est gouvernée par un légat qui est toujours cardinal ; ce prélat administre la justice par un lieutenant , qu'on appelle auditeur général , par un auditeur particulier , & par d'autres officiers ; il y a aussi un prélat qui a la qualité de vice-légat. Ce prélat a part à l'administration de la justice , & il a un auditeur qui en exerce les fonctions.

Comme le cardinal légat représente le souverain , il a un tribunal de la *signature* , qui comme celui de Rome admet les appels , nomme les commissaires , & prononce sur les questions de compétence.

Il y a une rote à Bologne & à Ferrare.

Dans les villes capitales de ces provinces

70 ROME MODERNE.

il y a d'autres tribunaux inférieurs qui sont proposés à l'administration économique.

A Bologne il y a un sénat composé de quarante nobles qui s'appellent les *quarante*. Les charges des sénateurs sont héréditaires, & ce sont les personnes les plus distinguées qui en sont revêtues. Ce sénat forme comme dans une république un gouvernement aristocratique.

A Ferrare il y a également un sénat dont les membres s'appellent les *sages*.

Les affaires criminelles sont jugées souverainement par les officiers des légations, sans qu'on puisse avoir aucun recours aux tribunaux de Rome. Le légat exerçant le pouvoir du souverain peut ordonner l'exécution des peines auxquelles les criminels sont condamnés, leur faire grâce, changer ou diminuer les supplices.

Outre ces légations il y a une présidence établie à Urbin pour le gouvernement de ce duché. Le président est ordinairement un prélat; quelquefois cependant cette place est occupée par un cardinal. Ce président fait administrer la justice par ses lieutenants ou par des auditeurs, & par d'autres officiers; il a à-peu-près la même autorité que les cardinaux légats.

A l'égard des autres villes de l'état ecclésiastique , les plus considérables sont gouvernées par un prélat qui a ses lieutenans & ses officiers. Les villes du second ordre ont des gouverneurs de robe noire , qu'on appelle *de bref* , & qui dépendent du tribunal de la consulte. Les petites villes ont aussi des gouverneurs. Tous ces officiers doivent être docteurs en droit.

La ville de Macerata , capitale de la *Marca* , par un privilege accordé par Sixte V. a une rote particuliere.

Les évêques ont aussi leurs tribunaux qui connoissent des affaires civiles & criminelles entre ecclésiastiques , & même entre séculiers dans certains cas.

A Avignon la justice est administrée par un vice-légat , qui a un auditeur général & un auditeur particulier , & plusieurs autres officiers. Pour le criminel il y a un fiscal & un avocat général.

• Carpentras a un gouverneur avec le titre de recteur , & les autres villes du comtat ont leurs officiers subalternes qui relient du vice-légat.

A Rome & dans les états du pape on suit le droit canon & les loix de Justinien ;

72 ROME MODERNE.

on y observe aussi les constitutions des papes , & les statuts particuliers des villes.

Quoique les décisions de la rote qu'on recueille exactement , ne soient pas toujours des loix , elles en ont cependant presque l'autorité.

Supplices qu'on inflige à Rome & dans les états du pape.

Le dernier supplice à Rome est d'être décapité , pendu , ou *massolé*. Ce dernier supplice qui est particulier à Rome , est réservé pour punir les crimes atroces. Voici la manière dont on l'inflige. — Le criminel se met à genoux sur l'échafaud ; on lui bande les yeux & on lui lie les mains derrière le dos. Le bourreau lui donne alors un coup dans la tempe avec une massue qui est remplie de plomb : le patient tombe , & aussitôt le bourreau l'égorge ; quelque temps après on lui coupe la tête , les jambes & les bras. Quoique ce supplice ne fasse pas beaucoup souffrir le criminel , il fait cependant la plus grande impression sur le peuple. Les apprêts en sont en effet si effrayans , qu'ils doivent inspirer la plus grande horreur.

ROME MODERNE: 75

Les autres punitions sont le fouet, l'exil ; les galeres , la corde ou l'estrapade.

On donne l'estrapade de la maniere suivante : le criminel a les mains liées derriere le dos ; on l'éleve de terre jusqu'à une certaine hauteur , & on lâche ensuite tout d'un coup la corde : on ne donne que deux ou trois secousses au plus , & cette peine n'est infligée qu'après qu'un médecin & un chirurgien ont reconnu que le criminel n'a aucune maladie ni incommodité qui puissent mettre sa vie en danger.

Lorsqu'un criminel a été jugé & condamné à mort , on le fait sortir de la prison par un escalier particulier , & on lui prononce alors son jugement. Aussi-tôt plusieurs personnes de la confrérie de S. Jean *décotté* , qui est composée d'ecclésiastiques , de seigneurs & de gentilshommes , entourent le criminel & le conduisent dans une chapelle , où il reste environ douze heures ; pendant ce temps on lui donne tout ce qu'il demande. Quand il a été administré , il part pour le supplice , monté sur une charrette , & suivi par le bourreau , qui tient la corde avec laquelle ses mains sont liées. Lorsqu'il est arrivé au lieu de l'exécution , on le conduit

74 ROME MODERNE.

encore dans une chapelle où il reste quelque temps ; ensuite on le traîne à l'échafaud ou à la potence pour y recevoir la mort.

Le vol simple est puni par cinq ans de galeres.

Le vol accompagné de sacrilege est puni de mort.

L'homicide emporte la peine de mort , à moins qu'il ne soit la suite d'une rixe ; dans ce cas on condamne seulement le coupable aux galeres à perpétuité.

L'affassinat est toujours puni par la massole.

Le port d'armes est défendu à Rome , on ne peut pas même y porter des couteaux pointus , ou qui excèdent une certaine mesure. La peine ordinaire des coupables est d'être condamnés aux galeres ou à l'estrapade.

Les filoux sont punis par l'estrapade.

Il est rare à Rome que les criminels soient punis suivant toute la rigueur des loix. Les juges se déterminent toujours pour le parti le plus doux. D'ailleurs les accusés ont un défenseur qu'on nomme *Avocat des pauvres* ; c'est ordinairement un

ROME MODERNE. 71

homme d'un mérite supérieur qui remplit cette place.

Il feroit à defirer que cette partie de la jurisprudence criminelle de Rome moderne fût adoptée par tous les gouvernemens de l'Europe. Puisque presque toutes les nations ont un accusateur public , pourquoi n'ont-elles pas un défenseur public des accusés ; l'une & l'autre de ces fonctions sont également précieuses. La premiere veille à la conservation des droits de la société & poursuit la punition des crimes. L'autre protégeroit l'innocence , & feroit valoir les droits sacrés de l'humanité ; un pareil concours de fonctions épargneroit souvent à la justice ces méprises fatales dont l'historie des tribunaux de tous les peuples ne fournit malheureusement que trop d'exemples , & il résulteroit de cette réforme si désirée par les ames sensibles, les plus grands avantages.

Non-seulement il y a à Rome un défenseur public en matiere criminelle , il y a encore en matiere civile des défenseurs des pauvres qui font valoir leurs droits , & qui n'ont d'autre récompense de leurs travaux que la gloire d'avoir soutenu les inté-

76 ROME MODERNE.

rêts des infortunés. Ces établissemens font autant d'honneur au gouvernement qui les autorise , qu'aux hommes généreux qui emploient leurs talens pour défendre le malheur & l'innocence.

R O S S O peintre. (*Mort de*)

Rosso , peintre célèbre du 17^e siècle , nommé ordinairement maître Roux , étoit né à Florence. Les offres magnifiques de François I^{er} l'avoient attiré en France où il a beaucoup travaillé. Le roi lui avoit donné un canonicat de Notre-Dame de Paris , & le combloit tous les jours de bienfaits ; en sorte qu'outre sa pension , il jouissoit d'environ 3000 livres de rente. Un jour on lui vola une somme d'argent considérable ; ne sçachant à qui attribuer cette perte , Rosso soupçonna un nommé François Pellegrin , son compatriote , qui venoit souvent chez lui. Sur ce simple soupçon Pellegrin fut emprisonné & mis à la question , où il soutint si constamment son innocence , qu'on fut obligé de l'élargir. Il fut à peine en liberté , qu'il poursuivit en justice Rosso , qui à son tour fut mis en prison. Touché de l'injustice qu'il avoit faite

à Pellegrin , craignant d'ailleurs les suites de cette affaire , Rosso avala un poison violent qui termina sa vie & ses craintes , l'an 1541.

RUGGERI.

(*Supplice de l'athée*)

Ruggeri , Florentin qui avoit été admis en qualité d'astrologue à la cour de Catherine de Médicis , ayant été accusé d'avoir eu part à une conspiration ; cette princesse le livra à la justice qui lui fit son procès. Il fut prouvé (& c'étoit le principal crime dont on l'accusoit) qu'il avoit percé au cœur une image de ciré qui représentoit Charles IX ; on le condamna à être appliqué à la question , qu'il soutint avec intrépidité. Les preuves ne paroissant pas assez fortes , les juges ne le condamnerent qu'aux galeres ; mais bientôt après la reine mere rappella à la cour son astrologue , qui y obtint un crédit si considérable , qu'il fut ensuite nommé sous le regne suivant historiographe de France ; mais au lieu d'écrire l'histoire de son siècle , il composa des almanachs.

Ruggeri passe pour avoir été un des

athées les plus effrénés. Cet Italien étant tombé malade , les ministres de la religion tentèrent en vain de le convertir. Toutes les réponses qu'ils reçurent de lui furent autant de blasphèmes & d'impiétés. Ruggeri étant mort dans ces sentimens , on fit le procès à son cadavre , & on le condamna à être traîné sur la claie , & à être brûlé.

R U S S I E .

(*Principaux tribunaux de l'empire de*)

Les deux premiers tribunaux sont , le *saint-synode* & le *sénat dirigeant*. Le saint synode est chargé de l'administration ecclésiastique , & le sénat des affaires civiles. L'un & l'autre sont établis à Petersbourg : le sénat a en outre un comptoir à Moscou , qui est composé de quelques sénateurs.

Sous l'impératrice Catherine I. le conseil privé donnoit des ordres au sénat ; & sous l'impératrice Anne ce fut le cabinet : l'impératrice Elisabeth abolit le cabinet & rendit au sénat , par un manifeste du 12 décembre 1741 , la même autorité qu'il avoit sous Pierre le Grand. Catherine II rétablit

de nouveau en 1762 le ministère du cabinet.

Les départemens particuliers du sénat sont : le comptoir des hérauts, d'armes & la chancellerie du maître général des requêtes. Du sénat dépendent encore les chancelleries & les colleges suivans , parmi lesquels les trois premiers ont des prérogatives considérables.

1°. Le college de guerre , qui est chargé de toutes les parties qui concernent l'armée, à l'exception des gardes , qui dépendent immédiatement de l'impératrice, de la perception des impôts assignés pour son entretien , & de la nomination des officiers jusqu'aux lieutenans criminels inclusivement.

Ce college , qui siege à Petersbourg , a sous ses ordres : 1°. le commissariat général de la guerre ; 2°. la chancellerie d'artillerie ; 3°. le commissariat de la guerre ; 4°. la caisse militaire ; 5°. la chancellerie pour l'équipement des troupes ; 6°. la chancellerie pour l'approvisionnement ; 7°. la chancellerie des comptes.

2°. Le college d'amirauté , qui regle sans aucune exception toutes les affaires qui concernent la marine , & a en même

temps l'inspection sur les forêts qui se trouvent situées au bord des grands fleuves : il est établi à Petersbourg.

De ce college dépendent : 1°. le commissariat général de la guerre , en tant qu'il est chargé de la caisse du paiement des dépenses qui concernent la marine , & des fournitures des approvisionnemens. 2°. le comptoir des équipages : ce comptoir a l'inspection sur les magasins & sur ce qui appartient à l'équipement des vaisseaux ; il a en même temps l'inspection sur les forêts ; & 3°. le comptoir d'artillerie.

L'amirauté a en outre des comptoirs particuliers à Cronstadt , à Archangel , à Casan , à Astracan & à Tawrow sur le Don.

3°. Le college des affaires étrangères , qui est établi à Petersbourg , a la direction de tout ce qui a rapport aux commissions , aux appointemens & aux pensions des ministres Russes qui résident dans les cours étrangères ; ce college expédie aussi les passeports ; il est composé du chancelier de l'empire & du vice-chancelier ; & lorsqu'il s'agit de décider des questions importantes , on appelle des conseillers de conférence.

4°. Le

4°. Le college de justice de Moscou qui a dans sa dépendance la *sudnoy-pricas* , & auquel on porte l'appel des jugemens de toutes les chancelleries des palatins. Quelques membres de ce college forment à Petersbourg un comptoir de justice de nation Russe. Il y a en outre dans cette ville un college de justice Allemand dont tous les membres sont des sçavans d'Allemagne : il prononce sur l'appel des jugemens rendus par les tribunaux inférieurs des provinces nouvellement conquises ; il exerce en même temps la *jurisdiction consistoriale* sur les protestans & sur les catholiques qui sont établis à Petersbourg. Dans les jugemens que ce college rend dans ces deux derniers cas , il appelle toujours un prêtre de la communion du défendeur.

L'appel des jugemens rendus par ce college se porte directement au sénat , qui est son tribunal supérieur.

Le college de *Wostchinoy* , ou la chancellerie féodale , connoît de toutes les affaires qui concernent les biens fonds des particuliers , & de tout ce qui a rapport aux limites de ces mêmes terres : il y a un comptoir de ce college à Petersbourg.

Le college de la chambre est chargé de la perception des impôts , excepté de la capitation & des revenus qui proviennent des salines. Il y a un comptoir de ce college à Petersbourg : il y a aussi un comptoir Allemand de la chambre qui dépend immédiatement du sénat , & qui regle toutes les affaires de finances qui intéressent les provinces conquises.

Le comptoir d'état établi à Petersbourg est chargé de l'administration des deniers publics : c'est ce comptoir qui donne les assignations pour les différens bureaux de recette ; ceux de Petersbourg & de Moscou en dépendent.

Le college de révision reçoit & examine les comptes de tous les autres colleges : il a son siege à Moscou & un comptoir à Petersbourg.

Outre les colleges dont on a déjà parlé , il y a encore ceux de commerce , des mines & des manufactures. Le premier est chargé de tout ce qui a rapport au commerce & aux péages maritimes ; il juge les différends qui s'élevent entre marchands.

La chancellerie de confiscation est chargée de faire vendre les biens & les effets

confifqués , & de percevoir les amendes prononcées par les autres colleges. Elle a fon fiége à Moscou, & elle n'a qu'un comptoir à Petersbourg.

Le grand comptoir du fel adminiftré les revenus qui proviennent des falines , qui entrent dans la cassette du fouverain. Ce comptoir est établi à Moscou , & il a un comptoir à Petersbourg.

Outre ces tribunaux il y en a encore plusieurs autres, tels que la chancellerie de la monnoie, la chancellerie d'architecture, la chancellerie de la cour, la chancellerie de l'académie, le college de médecine. (Ce dernier college a sous sa direction les hôpitaux, les apothicaireries, les médecins & les chirurgiens.) Enfin le college du grand magistrat, dont tous les juges de l'empire dépendent.

Les Russes ont un livre des loix qu'ils appellent *sobornoe vlofschenie*, c'est-à-dire droit unanime & universel; il fut publié en 1649 par Alexis Michaelowitz: il a été augmenté par les czars ses successeurs. Pierre I^{er} donna des ordres en 1700, pour composer un nouveau corps de droit, & prescrivit plusieurs manieres de procéder à

l'exécution de ce dessein. Ses successeurs ont fait des nouveaux efforts pour perfectionner le droit civil ; mais il étoit réservé à l'impératrice Catherine II d'exécuter ce vaste projet : elle établit en effet en 1767 une commission avec de grandes solennités pour composer un nouveau corps de droit.

La procédure en Russie est très-sommaire. La punition des crimes y est sévère : cependant la rigueur des supplices a été diminuée par l'impératrice régnante.

Le knout & l'exil en Sibérie sont les supplices les plus ordinaires de Russie. Les deux relations suivantes feront connoître la manière dont on inflige ces deux peines & leurs effets terribles. Dans l'une de ces relations c'est un voyageur qui raconte l'histoire du supplice d'une femme Russe de la première distinction , & dans la seconde c'est un infortuné qui a été relégué en Sibérie , qui rend compte des malheurs qu'il y a éprouvés.

« Une des premières femmes de l'empire de Russie (dit le voyageur) dont la beauté jettoit un grand éclat à la cour de l'impératrice Elisabeth , fut accusée d'avoir favorisé une conspiration tramée par un ambas-

fauteur étranger. Convaincue de son crime , elle fut condamnée à recevoir *le knout*. Jeune , aimable , adorée , elle passa tout-à-coup du sein des délices & des faveurs de la cour dans les bras des bourreaux. Au milieu d'une populace assemblée dans la place des exécutions , on lui arracha un voile qui lui couvroit le sein ; on la dépouilla de ses habits jusqu'au milieu du corps. Un des bourreaux la prit par le bras , l'enleva sur son dos , & l'exposa ainsi aux coups d'un autre bourreau qui étoit armé d'un knout : (c'est un fouet fait d'une longue & large courroie de cuir.) Ce barbare lui enleva à chaque coup un morceau de chair depuis le cou jusqu'à la ceinture. Toute sa peau ne fut bientôt plus qu'une découpure de lambeaux sanglans. Dans cet état on lui arracha la langue , & elle fut envoyée en Sibérie ».

Le grand knout qui est réservé pour punir les crimes qui attaquent la société , a des apprêts plus terribles encore : on enlève le criminel en l'air par le moyen d'une poulie fixée à une potence. Ses deux poignets sont attachés à la corde qui le suspend. Ses deux pieds sont également liés ensemble ,

& l'on passe entre les jambes du patient une poutre qui sert à lui disloquer tous les membres.

Un gentilhomme Anglois qui étoit maître d'un comptoir à Petersbourg , ayant été convaincu d'entretenir avec les Suédois quelques intelligences contraires aux intérêts des Russes , fut condamné à être conduit pour le reste de ses jours en Sibirie. Ses facteurs étant ses complices partagerent son supplice. Voici la relation qu'il fit de ses malheurs lorsqu'ils eurent cessé.

» Notre voyage (dit l'Anglois) ne fut point assez pénible pour le mettre au rang de nos souffrances. Après quelques jours de marche dans une région glacée , où l'épaisseur de la neige ne nous permettoit pas de distinguer la couleur de la terre ; nous arrivâmes au bord d'un grand lac que nos gardes nommerent *Lingekir* , & nous y trouvâmes quelques traîneaux qui devoient servir à notre route. Ils étoient chargés de provisions , & le premier soin de nos gardes fut de nous faire remarquer qu'on vouloit nous traiter avec humanité. En effet , si l'on excepte la rigueur du froid , dont le feu même que nous tenions continuellement

Allumé ne pouvoit nous défendre , nous eûmes peu à souffrir pendant plus de trois semaines que nous fûmes traînés fort légèrement sur la neige ou sur la glace.

» Dans une si longue route il ne se présenta rien à nos yeux qui pût varier la scène & diminuer notre ennui. Le lac n'ayant point assez de largeur pour nous dérober la vue des deux bords , nous n'aperçûmes des deux côtés que des campagnes couvertes de neige , sans la moindre apparence d'habitation. Ce ne fut que le 23^e jour que les cris de joie de nos gardes nous avertirent de quelque changement , & le spectacle que nous découvrîmes aussi-tôt leur épargna la peine de nous l'expliquer. Le lac s'étant retréci insensiblement , nous aperçûmes au pied d'une colline , qui nous paroissoit borner depuis longtemps l'horison , quelques tours d'une prodigieuse hauteur , mais dont la vue n'annonçoit rien que de funeste , puisque leur sommet étoit couvert de croix , & qu'on y voyoit pendus quelques misérables , qui avoient mérité apparemment cette punition. Nos gardes nous expliquèrent ce qui frappoit nos yeux. La ville dont nous approchions étant le séjour

d'un grand nombre des exilés , on vouloit qu'ils fussent avertis par cette vue qu'ils avoient mérité le même supplice , & que la vie qu'on leur laissoit étoit une faveur dont ils n'étoient pas dignes ; on nous déclara que cet avertissement nous regardoit aussi , en nous exhortant à profiter d'un si terrible exemple.

» Nous ne fûmes pas longtemps à gagner le rivage , & nous achevâmes à pied environ deux lieues qui nous restoit à faire jusqu'à la ville ; les approches de ce lieu funeste répondoient à l'idée que nous en avions conçue sur la route : la nature sembloit l'avoir oubliée dans la distribution de ses bienfaits : on y voyoit le soleil , mais sans y ressentir sa chaleur , & sans recevoir presque aucun secours de sa lumière : ses rayons tombant toujours obliquement , les habitans n'y devoient guères le jour qu'à la blancheur de la neige. En entrant dans la ville , nous prîmes moins les bâtimens pour des maisons que pour des retraites de bêtes farouches. Les rues étoient désertes , & aussi glacées que la campagne ; il s'élevait seulement des toits une fumée épaisse , qui étoit la seule marque qui pût nous faire espérer d'y trouver des hommes.

» Nos gardes qui connoissoient déjà ce triste lieu , nous menerent directement chez le gouverneur. Il nous reçut humainement ; mais voulant être informé de nos crimes & de notre sentence , pour régler sur cette connoissance la maniere dont il devoit nous traiter , il nous fit mener dans une maison fort éloignée de la sienne , où nous attendîmes assez longtemps ses ordres ; on nous les appotta : ils nous condamnoient à être conduits dans les forêts voisines pour passer le reste de notre vie à la chasse des bêtes sauvages dont elles sont remplies.

» J'avoue que ma constance qui s'étoit soutenue jusqu'alors avec assez de fermeté , m'abandonna tout d'un coup pour faire place au plus horrible désespoir. Je ne pus retenir mes larmes : un sort si affreux me parut plus redoutable que la mort. Je résolus de mourir si je ne pouvois faire adoucir ma sentence , & je conjurai mes gardes de m'accorder un moment de liberté pour me présenter au gouverneur ; cette faveur ne me fut pas refusée : je parus devant l'arbitre de mon sort : il fut sensible à l'exposition que je lui fis de mes infirmités , & ne voyant point qu'il y eût beaucoup de

service à tirer de moi dans les forêts ; il consentit à me laisser vivre à Ciangut, c'est le nom de la ville , ou plutôt de la misérable bourgade où il fait lui-même sa demeure. En vain lui demandai-je la même faveur pour mes compagnons ; ils partirent, & j'eus le mortel regret de nous voir séparer.

» Mon supplice reçut ainsi quelque adoucissement , mais je n'en fus pas moins regardé des habitans de Ciangut comme un criminel & un malheureux proscrit. On me déclara bientôt , de la part du gouverneur , qu'il falloit me disposer à expier mes crimes par d'autres châtimens. Ils étoient moins rigoureux , mais ils me parurent si humilians , que l'orgueil agissant encore plus vivement sur moi que mes premières craintes , je sentis renaître la pensée que j'avois eu de me donner la mort. Il étoit question , suivant l'usage des Moscovites , d'entrer dans la condition la plus opposée à celle où j'étois né & où j'avois toujours vécu. Je l'avois exercée trente ans avec distinction : libre , indépendant , servi d'un grand nombre de commis & de domestiques ; enfin dans la possession de tout ce qui peut

rendre la vie douce & heureuse. On m'annonça que j'allois être employé dans le même état en qualité de crocheteur , obligé par conséquent aux emplois les plus vils pour gagner du pain , & soumis à l'autorité de quelques misérables qui avoient un empire absolu sur ceux qui étoient condamnés au même sort. Cependant pour me consoler de cette affreuse disgrâce , on me proposa l'exemple d'une infinité de gens qui valoient beaucoup mieux que moi. Cette considération eut la force de m'inspirer de la patience ; en effet , je ne fus pas long , temps à Ciangut sans y connoître cent personnes de distinction qui étoient beaucoup plus à plaindre que moi , par la distance de leur condition présente , à celle dont ils étoient déchus. J'y vis les généraux d'armées réduits au métier de soldat , des juges du premier tribunal de Russie forcés d'être toute leur vie exécuteurs de la justice ; des seigneurs du plus haut rang devenus valets d'un bourgeois ou d'un fermier ; enfin le renversement le plus insupportable de l'ordre établi dans la société. Il est vrai qu'on prétendoit faire rentrer tous ces changemens dans l'ordre en qualité de punition ; mais

je n'exagere point , si j'assure que mon imagination en fut beaucoup plus blessée qu'elle ne le seroit d'une race d'hommes qui auroient la tête où nous avons les pieds.

» Cependant ma propre expérience diminua mon étonnement , & je me familiarisai plutôt que je n'aurois cru avec ma misère , & avec celle d'autrui. Je liai connoissance avec quelques - uns de ces illustres coupables , & je ne leur trouvai point toute la tristesse que leur condition devoit leur causer. Ils reçurent avec joie mes offres d'amitié ; ils me raconterent l'histoire de leurs malheurs , & soit habitude ou force d'esprit , ils me témoignèrent presque tous une résignation extraordinaire à leur mauvaise fortune. Peut - être faut-il attribuer cette constance aux sentimens aveugles de respect & de soumission que tous les Moscovites ont pour leurs souverains , c'est-à-dire aux mêmes motifs qui portent les Turcs à tendre le cou , sans murmurer , au sabre ou au cordon des muets du grand seigneur. Ils paroissent en effet persuadés , comme ceux-ci , qu'une sentence de mort prononcée par leur czar , est un passe-port assuré pour le ciel.

Le négociant Anglois après avoir resté quelques années à Ciangut , & y avoir exercé l'état avilissant de crocheteur , eut le bonheur d'être délivré de l'affreuse captivité dans laquelle il avoit languï. Etant de retour dans sa patrie il fit la relation que je viens de transcrire.

Avant de finir cet article , je crois qu'on lira avec plaisir les deux traits suivans de la juste sévérité du czar Basilowitt.

On vint un jour l'avertir qu'un magistrat étant sur le point de juger une affaire de conséquence , avoit reçu en présent d'une des deux parties une oie remplie de pieces d'or. Le czar feignit d'ignorer cette prévarication , & ne témoigna au juge corrompu aucun mécontentement ; mais passant un jour dans la place publique , il ordonna au bourreau de lui donner le kuout , sans lui en dire la raison , & de lui demander seulement à chaque coup comment il avoit trouvé la chair de l'oie.

Lorsque ce prince apprenoit qu'un homme en place opprimoit le peuple , il le faisoit porter par quatre bourreaux dans toutes les rues ; un cinquieme précédait le coupable , tenant à la main un grand fouet dont il

faisoit retentir l'air. On conduisoit ainsi jusqu'au palais le magistrat prévaricateur, & lorsqu'il étoit devant le czar, ce prince lui disoit : « ce fouet dont le bruit a retenti » si vivement à vos oreilles, vous annonce » le châtiment que vous subirez désormais, si » vous ne remplissez pas mieux les fonctions » de votre charge ».

S.

S A A D D E D I N.

Punition de l'assassinat du visir

SAADDEDIN, visir du sultan Tagasch, qui étoit ennemi déclaré des Ismaéliens, porta son maître à employer toute sa puissance pour les exterminer ; informés de la mauvaise volonté du visir, les Ismaéliens, gens déterminés, chercherent l'occasion de se défaire de lui ; ils envoyèrent l'un d'entr'eux se loger auprès du palais du visir, pour y attendre quelque conjoncture favorable à son dessein.

Dans un moment où Saaddedin faisoit faire l'exécution de deux criminels qu'il venoit de condamner, l'assassin caché qui étoit depuis

S A A D D E D I N. 95

longtemps cette occasion, se jetta sur lui & le perça de plusieurs coups de poignard. Il ne mourut pas sur le champ ; le meurtrier dont on s'étoit saisi fut condamné au supplice le plus horrible. On arrêta sur le champ une foule de ses complices qu'on fit mourir, & dont on le força de boire le sang, jusqu'au moment où il fut entièrement suffoqué.

S A B I N U S.

(Condamnation du chevalier Romain)

Sabinus (Titius) illustre chevalier Romain, qui étoit resté seul des cliens attachés à Germanicus , avoit continué de voir Agrippine & ses enfans en particulier , & de les accompagner en public , ce qui lui attira la haine de la cour. Tacite dit que « Latinius , Porcius Caton , M. Opius , &c. furent ses accusateurs. Sortant de la préture ils ambitionnoient le consulat ; on n'y pouvoit parvenir que par Sejan , & on ne méritoit la faveur de Sejan que par des crimes. Ils convinrent entr'eux qu'un des amis de Sabinus tendroit le piège , que les autres seroient témoins , & ensuite accusateurs. Cet homme commença d'abord

avec Sabinus par des discours généraux. Il vanta ensuite son courage de n'avoir pas abandonné dans la disgrâce , comme tant d'autres , ceux qu'il avoit cultivés dans la faveur : il fit l'éloge de Germanicus , & déplora le sort d'Agrippine. Sabinus cherchant comme tous les malheureux à épancher son cœur , versa des larmes & laissa échapper quelques plaintes : alors son perfide ami attaqua plus ouvertement Sejan , sa cruauté , son orgueil , il n'épargna même pas Tibère ; ces entretiens souvent répétés les unirent d'une amitié très-étroite en apparence ; bientôt Sabinus ne pouvant se passer de la société de son ami , alla fréquemment chez lui , & lui confia tous ses chagrins.

« Les trois autres accusateurs dont nous avons parlé délibérèrent sur les moyens d'entendre les discours de Sabinus , car il falloit qu'en les tenant il se crût seul avec son ami , & ils craignoient en restant à la porte d'être vus ou entendus , ou découverts par quelque soupçon. Ils se cachent donc par une fraude aussi détestable que honteuse , entre le toit & les lambris , approchant l'oreille des trous & des fentes. Sabinus ayant rencontré l'homme qu'il croyoit son
ami ,

ami , alla chez lui pour lui faire part de quelques nouvelles qui l'intéressoient. Là il lui montra dans un grand détail le présent , le passé , & un avenir encore plus affreux. Sabinus par la difficulté de retenir des plaintes une fois échappées , tint les mêmes discours & encore plus longtemps. Les accusateurs se hâterent alors d'écrire à Tibere , & raconterent tous les détails du complot & leur propre déshonneur. Jamais Rome ne montra plus d'inquiétude & de crainte ; parens , amis , connus , inconnus , tous (dit Tacite) évitoient de se parler , de se voir , de se rencontrer. On se défiloit même des lieux inanimés , des toits & des murailles.

» L'empereur ayant écrit au sénat , après les complimens ordinaires , parla de Sabinus & l'accusa d'avoir corrompu quelques-uns de ses affranchis & d'en vouloir à sa vie ; en conséquence il demanda vengeance. Sabinus fut à l'instant condamné & traîné la corde au col & la tête enveloppée dans sa robe. Le chevalier cria qu'il étoit affreux d'immoler à Sejan de telles victimes. Partout où tomboient ses yeux , & où s'adrescoient ses paroles , on fuyoit , tout restoit

désert , les rues & les places ; quelques-uns revenoient & se montroient de nouveau , effrayés même d'avoir eu peur. On se demandoit quels jours seroient exempts de supplices , si au milieu des sacrifices & des prières , dans un temps où l'on devoit même s'abstenir de paroles profanes , on ne voyoit que des cordes & des chaînes : on disoit que Tibere n'avoit pas fait sans dessein cette action odieuse , que par-là il se préparoit à ne rien respecter , & à faire ouvrir dans un même jour les temples & les prisons : ni l'émotion , ni la crainte du peuple ne purent sauver la vie de Sabinus , qui fut condamné à mort sur les accusations de ces infâmes délateurs. Tibere remercia par lettres les sénateurs d'avoir puni l'ennemi de l'état.

» Le délateur & ses infâmes complices eurent une fin digne de leur crime du vivant même de Tibere , qui ne laissoit point à la vérité écraser par d'autres , les ministres de ses crimes , mais qui souvent rassasié d'eux usqu'à la haine , & trouvant sans peine des scélérats nouveaux se défaisoit des anciens.

S A L I S B U R Y.

(Supplice de la comtesse de)

Henri VIII étendoit la haine violente qu'il avoit pour le cardinal Pole jusqu'aux amis & aux parens de ce prélat. Sa mere la comtesse de Salisbury lui devint odieuse par ce seul titre ; elle fut accusée d'avoir employé son autorité sur ses vassaux pour les empêcher de lire la nouvelle traduction de la bible , d'avoir procuré des bulles de Rome qui avoient été trouvées dans sa maison de campagne , & d'avoir entretenu une correspondance suivie avec son fils le cardinal. Henri voyant que ces fautes ou n'étoient pas prouvées , ou n'étoient pas susceptibles d'un châtiment aussi sévère qu'il le desiroit , résolut de procéder contre elle d'une façon plus prompte & plus tyrannique. Il envoya Cromwel , l'instrument docile de ses volontés , demander aux juges si le parlement pouvoit proscrire une personne sans lui faire son procès & sans la citer à comparoitre devant lui quand elle avoit déjà comparu devant d'autres tribunaux. Les juges répondirent que ce seroit une dé-

marche dangereuse , que la cour suprême du parlement devoit aux cours inférieures l'exemple de procéder selon les formes de la justice , que nulle cour inférieure ne pouvoit agir de cette maniere despotique , & qu'ils croyoient que le parlement ne voudroit jamais en tracer la route. Comme on les pressa de donner une réponse plus positive , ils dirent que si une personne étoit condamnée de cette maniere le *bill d'attainder* ou de proscription seroit en effet sans appel & absolument valide. Henri apprenant par cette décision que cette forme de procéder , quoique directement contraire à tous les principes d'équité , étoit cependant praticable , n'en demanda pas davantage. Par son ordre , Cromwell produisit à la chambre haute une bannière sur laquelle étoient brodées les cinq plaies de Jesus-Christ , symbole que les rebelles occidentaux avoient choisi , & affirma que cette bannière avoit été trouvée dans la maison de la comtesse : il ne paroît pas qu'on ait apporté aucune autre preuve pour constater son crime.

Quelques révoltes qui éclaterent , & les intrigues du cardinal Pole , déterminèrent

Henri à braver toute justice en faisant expier à la comtesse le crime de son fils. Il ordonna qu'elle fût conduite à la place des exécutions. Cette femme respectable soutint jusqu'à son dernier moment l'héroïque fierté de cette longue suite de monarques dont elle descendoit. Elle refusa de poser son col sur le billot , & de se soumettre en aucune maniere à une sentence rendue sans aucune formalité. Elle dit à l'exécuteur que s'il vouloit avoir sa tête il n'avoit qu'à la saisir comme il pourroit , & la secouant alors d'un air imposant , elle se mit à courir autour de l'échafaud. L'exécuteur la poursuivit la hache levée , en lui portant plusieurs coups perdus avant de pouvoir la frapper du coup fatal ; ainsi périt le dernier rejetton de la branche des Plantagenet , qui avoit gouverné l'Angleterre pendant 300 ans.

S A M B L A N Ç A I ,

*surintendant des finances , condamné à mort
& exécuté à Montfaucon.*

Jacques de Beaune , baron de Samblançai ,
surintendant des finances sous François I^{er} ,
fut accusé de péculat. Voici les principales

circonstances de son procès que j'ai recueillies dans différentes histoires.

M. de Lautrec , chargé des affaires d'Italie , ayant écrit au roi qu'il ne recevoit point les sommes qu'on avoit promis de lui faire passer pour l'expédition du Milanèz ; le roi manda aussitôt Samblançai , & au lieu de l'appeller son pere suivant sa coutume , lui demanda avec dureté pourquoi il n'avoit pas fait tenir à Lautrec les trois cens mille écus qu'il lui avoit si solennellement promis. Samblançai qui ne connoissoit pas encore le danger où il étoit , répondit avec toute l'ingénuité qui lui étoit naturelle , que le même jour que les assignations pour le Milanèz avoient été dressées , la mere de sa majesté étoit venue à l'épargne & avoit demandé à être payée de tout ce qui lui étoit dû jusqu'à ce moment tant en pensions & gratifications , que pour les duchés de Valois , de Touraine & d'Anjou , dont elle étoit donataire ; qu'il lui avoit représenté qu'en lui payant sur le champ une somme aussi forte , le trésor royal seroit épuisé & les fonds destinés pour le duché de Milan divertis , contre la volonté du roi ; qu'elle avoit cependant persisté dans sa demande ,

en menaçant même de le perdre , si dans le moment il ne lui donnoit pas tout ce qu'elle desiroit ; qu'il avoit remontré qu'*il y alloit de sa tête* si Lautrec ne trouvoit point d'argent à son arrivée dans Milan , mais qu'elle avoit réparti qu'elle avoit assez de crédit pour le mettre à couvert de toutes poursuites ; qu'il n'avoit qu'à dire , lorsqu'on lui demanderoit compte du divertissement des deniers d'Italie , qu'il n'avoit rien fait que par ses ordres.

Le roi manda aussi-tôt sa mere ; Samblançai ayant répété devant elle tout ce qu'il venoit de dire , cette princesse entra dans une si grande colere qu'elle donna un démenti à Samblançai, & qu'elle demanda à son fils justice contre ce téméraire qui vouloit la rendre criminelle de lèse-majesté. Quelques écrivains assurent qu'elle n'avoit tiré de lui les sommes qu'elle lui demandoit , qu'après lui en avoir donné des quittances écrites & signées de sa propre main , mais que son premier commis qui aimoit une des demoiselles de la mere du roi , se laissa persuader de supprimer les quittances de cette princesse. Les mêmes historiens ajoutent que la mere du roi ayant repris ses

quittances , avoit résolu de perdre Samblançai ; elle nia donc absolument d'avoir reçu de lui aucun argent , & poursuivit sa détention avec tant d'ardeur , en protestant néanmoins que ce n'étoit que pour se justifier du crime qu'il lui imputoit , que le roi fut obligé de le faire arrêter dans son antichambre. Samblançai ne fut pas plutôt prisonnier qu'on lui nomma des commissaires ; le pécumat fut le seul crime sur lequel on instruisit son procès ; soit que les juges redoutassent la colere de la mere du roi , soit qu'ils fussent prévenus que Samblançai n'avoit pas eû dans les mains les deniers du roi sans malversation , ils condamnerent Samblançai à être pendu. Ce jugement fut exécuté le 14 août 1523 ; ce malheureux vieillard , âgé de 62 ans , fut conduit à Montfaucon à une heure après midi. Il entendit la lecture de son arrêt , & se prépara à la mort avec cette tranquillité qui n'abandonne jamais l'innocence.

Sa mémoire fut justifiée quelque temps après par la mere même du roi ; cette princesse étant sur le point d'expirer , révéla à son fils l'intrigue qu'elle avoit employée pour perdre Samblançai , & demanda au

S A M B L A N Ç A I. 105
roi de rétablir la mémoire de l'innocent
qu'elle avoit sacrifié.

S A R D A I G N E.

*(Tribunaux de ce royaume & du duché de
Savoie.)*

Toutes les affaires politiques sont administrées par quatre ministres d'état & par le secrétariat des affaires étrangères, par celui des affaires intérieures & par celui de la guerre.

Les principaux tribunaux sont le conseil royal souverain de Sardaigne, qui est établi à Turin ; il est composé d'un président, de deux régens, d'un conseiller, d'un procureur fiscal & d'un greffier.

L'audience royale de Cagliari est composée d'un régent & de plusieurs juges.

La chancellerie royale apostolique connoît de tous les procès qui s'élèvent au sujet des conflits entre la juridiction ecclésiastique & la juridiction royale.

La grande chancellerie est composée du premier conseiller d'état & référendaire, de quelques autres conseillers d'état & référendaires, & d'un greffier.

Le conseil royal de Savoie qui tient ses séances à Chambéry , est divisé en deux classes , dont chacune a son président , ses conseillers & ses autres officiers.

Le conseil royal de Turin est également partagé en deux classes , sçavoir une pour le civil , l'autre pour le criminel. Chacune de ces classes est composée d'un président & de plusieurs conseillers.

Outre ces tribunaux il y a la chambre royale des finances , le conseil royal de Nice , l'office du vicariat ou le tribunal de la police de Turin , & l'intendance générale.

La jurisprudence criminelle est très-sévère dans les états du roi de Sardaigne ; cependant elle l'est beaucoup moins que celle de plusieurs autres nations de l'Europe.

Voici les peines qu'on inflige à ceux qui se rendent coupables des crimes suivans.

Les blasphémateurs sont punis de la prison si le blasphème est léger ; des galères , si le blasphème est atroce , & même de mort suivant les circonstances.

Les faux monnoyeurs sont condamnés à être pendus ; ceux qui les dénoncent ont une récompense du gouvernement.

L'infanticide est puni de mort. Toute femme convaincue d'avoir caché sa grossesse & son accouchement est réputée coupable d'infanticide , si l'enfant est mort sans avoir reçu le baptême par les mains du curé , & s'il y a quelque indice de mort violente.

Les meres qui exposent leurs enfans , & leurs complices sont condamnées au fouet si elles sont roturieres , & à un an de prison si elles sont nobles.

Le duel est puni de mort.

Les vols faits avec violence ou sur les grands chemins sont punis de mort , & lorsqu'ils ont été accompagnés d'homicides ou de blessures qui ont mis en danger la vie des personnes volées , les voleurs sont alors condamnés à la roue , ou à être traînés au gibet à la queue d'un cheval.

L'homicide est puni de mort.

L'empoisonnement est toujours puni de mort , & le supplice est plus ou moins rigoureux suivant les circonstances.

« Si quelqu'un (porte un article des loix
» de Sardaigne) étant sain d'esprit & d'en-
» tendement , étoit assez cruel pour devenir
» homicide de soi-même , on procédera
» criminellement contre sa mémoire , &c

» l'on ordonnera que son corps soit pendu
 » au gibet , & si l'on ne peut avoir le ca-
 » davre on fera l'exécution en effigie ».

Le premier vol simple qui n'excède pas la somme de 15 livres est puni des galeres à temps ; s'il excède cette somme le voleur est condamné au fouet. Le second vol est puni par la marque & les galeres au moins pendant cinq ans. Le troisieme vol est puni par vingt ans de galeres ; & le quatrieme vol par les galeres perpétuelles , lorsque les quatre vols n'excèdent pas ensemble 200 livres , car dans ce cas on prononce la peine de mort. Le cinquieme vol est toujours puni de mort.

Le vol domestique commis par un majeur de vingt ans , s'il excède la somme de 200 livres , est puni de mort : si le coupable est mineur , on le condamne seulement aux galeres perpétuelles. Lorsque le vol domestique n'excède pas la somme de 200 liv. il est puni pour la premiere fois des galeres perpétuelles , & pour la seconde fois il est puni de mort.

Le vol simple des choses sacrées est puni de mort. Les voleurs des choses sacrées avec profanation sont condamnés à avoir le

poing coupé, & à une mort plus ou moins rigoureuse, suivant l'atrocité des circonstances qui ont accompagné le forfait.

Le pécumat qui n'excède pas la somme de 15 livres est puni du fouet; lorsqu'il excède cette somme & jusqu'à 200 livres, le coupable est condamné à dix ans de galères, & au-dessus de 200 livres aux galères à perpétuité.

Les faussaires sont punis de mort.

Les faux témoins en matière civile sont condamnés à être conduits mitrés sur un âne par les rues, avec une rame sur l'épaule, & en outre aux galères pour dix ans, & à faire amende honorable. Les femmes sont condamnées au fouet.

Les faux témoins en matière criminelle sont condamnés aux galères perpétuelles. Les femmes sont punies du fouet & du bannissement perpétuel hors des états du roi.

Les auteurs des libelles diffamatoires sont punis suivant les circonstances; on peut même les condamner à mort.

Les fainéans & les vagabonds sont punis: sçavoir, les hommes des galères pendant cinq ans, & les femmes du fouet & d'un an de prison.

premier article ; le public se porta de lui-même à mettre une juste différence entre les crimes volontaires & ceux qu'une fureur aveugle produit quelquefois dans la chaleur du vin. Le récit même que le jeune poète publia des circonstances de son action , & les regrets qu'il montra firent prendre une idée extrêmement avantageuse de son caractère. Sa piece fit verser des larmes à ses plus cruels ennemis , & les parens même de celui qui étoit mort de sa main avoient consenti à le voir & à se réconcilier avec lui , depuis l'opinion qu'elle leur avoit fait prendre de ses sentimens.

» La naissance étoit un article d'autant plus difficile à traiter , que M. Savage craignant de déplaire aux deux personnes qui lui avoient donné le jour , n'osoit tirer de leur qualité & de leur mérite , ce qui pouvoit servir de réponse à la bassesse qu'on lui reprochoit : son ennemi avoit représenté son origine avec les plus affreuses couleurs dans un poëme intitulé *le bâtard* ; il avoit bien soupçonné jusqu'alors qu'il étoit fils de mylord Rivers & d'une dame de la plus haute distinction ; mais le silence du pere étoit un sujet d'embarras dont la malignité
se

se prévaloit cruellement. Enfin ce seigneur, forcé par l'estime à reconnoître un fils si digne de lui, prit le parti de déclarer publiquement qu'il lui appartenoit. Quoique cette demarche , qui fit autant d'honneur à l'un qu'à l'autre dans l'esprit des honnêtes gens , ne suffit pas pour imposer absolument silence à l'envie , elle servit du moins à rendre le combat plus égal , en donnant droit au jeune poëte de se défendre sur un autre ton ; sans s'écarter des bornes de la modestie , il fit sentir à ses adverfaires que leur haine & leurs attaques n'étoient honteuses que pour eux.

S C A N N A V A I N.

(*Condamnation de*)

Un aventurier nommé Scannavain , natif de Buag , avoit été condamné en Corfe au dernier supplice pour plusieurs crimes. Il dut sa grace à un officier Suisse dont il excita la pitié , & qui croyant pouvoir compter sur un homme qui lui devoit la vie , le conduisit à Laufanne , où il fut obligé de le chasser pour se défaire d'un voleur dangereux. Scannavain se rendit à Berne , où il

parvint à se procurer une modique subsistance , en enseignant la langue italienne. Peu de temps après il y fit connoissance avec une fille de boutique dont il tira ce qu'elle avoit d'argent , sous la promesse de l'épouser. Ayant des fonds , il s'en servit pour diverses excursions qui grossirent ses moyens ; il se mit alors à vendre des billets de loterie , ce qui est défendu à Bernes , & sous prétexte de sçavoir deviner la chance de chaque numero , il en paya plusieurs d'avance ; il lui étoit aisé de deviner , puisqu'il n'entre aucune liste de loterie étrangere dans ce canton : cette facilité à payer lui attira des partisans, il s'y prit si bien qu'il se fit payer d'avance à son tour ; ce qui auroit dû le perdre servit à l'élever ; il parut en habits superbes , il se donna un équipage , des domestiques , il acheta même une terre qu'il paya ; il vouloit aussi payer une maison , mais on le pria d'en garder l'argent qui prospéreroit mieux entre ses mains. Un négociant lui confia 30000 livres , un autre 20000 , quelques-uns plus , d'autres moins , toujours pour tripler ou quadrupler les sommes aux dépens de telle ou telle loterie ; la chance cependant commençant à n'être

SCANNAVAIN. 119

plus si favorable , les créanciers commencèrent à craindre. Scannavain pour les confondre, ce fut son expression , les somma tous de se rendre chez lui un jour qu'il leur indiqua ; ils y vinrent en effet & n'y trouverent que les quatre murailles ; le filou après avoir mis son argent en sûreté avoit pris la route de Venise , il y fut arrêté avec des filles qu'il entretenoit sous le nom d'un prince & il fut reconduit en Suisse , où il trouva le châtimement qu'il avoit évité en Corse.

SCAURUS accusé.

Sa justification.

Scaurus (M. Em.) que sa vertu & son courage intrépide ont rendu digne d'être comparé à Caton , fut accusé par un certain Varius , homme obscur & étranger , d'avoir reçu de l'argent de Mithridate pour trahir les Romains ; obligé de comparoître devant le peuple : « Romains , dit-il , il n'est pas » juste que je rende ici compte de mes » actions à ceux qui n'en ont pas été les » témoins ; je vous ferai une question : » Varius Severus né en Espagne , accuse » Emilius Scaurus d'avoir pris de l'argent

» de Mitridate pour trahir sa patrie; Emilius Scaurus nie cette lâche trahison; je demande auquel des deux vous devez croire ».

Cette noble confiance toucha tellement le peuple, qu'il ne voulut point souffrir que Varius insistât davantage sur cette accusation; il lui imposa silence, & reconduisit avec acclamation Emilius Scaurus jusques dans sa maison.

S C H A H - A B A S

trompé par des calomniateurs, fait arrêter son grand-maître, & le justifie ensuite d'une manière éclatante.

Schah-Abas I^{er}, roi de Perse, étant à la chasse, trouva un jeune garçon qui jouoit de la flûte auprès d'un troupeau de chèvres; ce prince lui ayant fait quelques questions, fut si charmé de la vivacité de son esprit, qu'il l'emmena avec lui & le mit entre les mains du gouverneur de Schiras, avec ordre de le faire instruire. Ce jeune homme par ses talens sçut tellement s'insinuer dans la faveur de son maître, qu'il fut nommé grand-maître de sa maison, Mahomet-Ahi-

Beg , c'étoit son nom , chargé par son maître de quelques négociations importantes , s'en acquitta avec tant d'adresse , de promptitude & d'intégrité , qu'il s'attacha pour toujours l'estime & l'amitié de Schah-Abas. Sa fortune & son crédit ne pouvoient manquer de lui attirer des envieux ; mais il sçut toujours les confondre par sa prudence & par l'intégrité de sa conduite.

Après la mort de Schah-Abas les ennemis de Mahomet-Ali-Beg tâchèrent de le perdre dans l'esprit de Schah-Léfi. Ils dirent à ce jeune prince que le grand-maître faisoit bâtir des caravanseras & des maisons magnifiques , que son luxe & ses dépenses égaloient celles des rois ; qu'un simple particulier ne pouvoit sans doute faire tout ce qu'il entreprenoit sans y employer une partie des deniers publics dont il auroit été bon de lui demander compte. Le sçphi voulant s'éclaircir de la vérité , fit arrêter le grand-maître , en lui donnant cependant quinze jours pour régler ses comptes. Il refusa ce délai , & pria le prince de se rendre dès le lendemain au trésor royal. Le plus scrupuleux examen ne put rien trouver qui ne fût en ordre ; du trésor il

alla à la maison du grand-maître , qu'il fut surpris de trouver très-peu ornée.

Déjà il étoit justifié dans l'esprit du sophi, lorsqu'un des eunuques fit remarquer au prince une petite porte fermée à trois cadénats , qui avoit échappé à leurs recherches ; les courtisans qui accompagnoient le prince le presserent d'ordonner à Mahomet d'ouvrir cette chambre , dans laquelle , disoient-ils , il conservoit les trésors qu'il avoit amassés. Le grand-maître à cet ordre parut embarrassé & s'en défendit longtemps ; mais la curiosité du sophi s'irritant par sa résistance , il fallut ouvrir cette chambre , où le prince fort étonné ne trouva qu'un habit de berger, un outre & une flute suspendus aux murailles :—voilà prince , dit le grand-maître , mon plus cher trésor , je demande qu'il ne me soit point enlevé , content d'aller reprendre mon premier état , puisque mon zèle & mon intégrité irritent vos courtisans & que mes services ne vous sont plus agréables.—Touché d'une si rare vertu , le sophi se fit à l'instant ôter ses habits , & en fit revêtir le grand - maître , ce qui est le plus grand honneur qu'un roi de Perse

S C H A H - A B A S. 119
puisse faire à son sujet. L'exil ou la disgrâce du prince furent la seule peine que le vertueux ministre consentit à faire éprouver à ceux qui l'avoient exposé à perdre la vie par leurs calomnies.

S C H A H. (*cruautés de*)

On ne peut lire l'histoire de ce prince sans frémir d'horreur ; il semble que la nature l'avoit formé pour la destruction du genre humain : voici quelques-uns des traits de férocité les plus remarquables de ce monstre altéré du sang des hommes.

C'est l'usage en Perse que tous les kams sont obligés de monter la garde en personne auprès du roi , lorsque ce prince est en campagne avec son armée. Ugurlu-kam étant un jour de garde auprès de Schah , qui étoit alors roi de Perse , eut le malheur d'être invité à souper chez Talub-Khan , chancelier du royaume , qui avoit aussi invité le dawatter , c'est-à-dire le secrétaire du cabinet , & un poète. Vers la fin du repas , le kichiji-bachi , c'est-à-dire le capitaine des gardes , vint avertir Ugurlu que l'heure l'appelloit à la tente du roi. Le chancelier qui ne voulut pas congédier sitôt ses

hôtes, renvoya le kichiji-bachi, & lui dit que la personne d'Ugurlu n'étoit pas fort nécessaire auprès du roi, qui, n'étant qu'un enfant, ne s'apercevroit point de l'absence de ce seigneur. Le capitaine continua ses instances, & pressa le grand-maître de venir faire sa charge, en disant qu'il seroit obligé de s'en plaindre au roi. Le chancelier piqué de ce discours, commanda à ses gens de mettre le capitaine des gardes hors de la tente par les épaules, ce qu'ils firent, mais avec tant de violence qu'ils le blessèrent au visage. Il alla couvert de sang se présenter au roi, & lui raconta ce qui venoit de se passer chez le chancelier. Le prince lui commanda de ne rien dire ; le lendemain le chancelier se trouvant à dîner chez le roi, & étant assis à sa place ordinaire, le roi le fit approcher & lui dit : « quelle punition » mérite celui qui mange le pain de son » maître, & qui vivant de sa seule grace & » liberté, perd le respect qu'il lui doit & le » méprise ? — Le chancelier répondit : — il » mérite la mort. — Le roi lui dit aussi-tôt : » tu as toi-même prononcé ta sentence : » c'est toi qui, vivant de mes bienfaits, & » qui mangeant à ma table, as eu l'audace

« de me traiter d'enfant dans le discours que
» tu tins hier à mon capitaine des gardes ».
Le chancelier voulut se justifier ; le roi ne
lui en donna pas le temps , & lui coupa la
tête d'un coup de cimeterre. Le roi com-
manda ensuite à ses rika , qui sont des gardes
armés de haches , & qui font le métier de
bourreaux , de hacher la tête du chancelier
en petits morceaux. Un des pages du prince
ayant horreur de cette cruauté , détourna
la vue ; le roi qui le remarqua , lui dit :
« Puisque tu as la vue si tendre elle t'est
» inutile » , & sur le champ il lui fit crever
les yeux.

L'exécution du chancelier fut bientôt
suivie de celle d'Ugurlu. Le roi chargea
Ali-Kouli-Khan , divanbeg ou président du
conseil , de lui apporter la tête de ce kam.
Ugurlu sortoit du bain & alloit reprendre
ses habits , lorsqu'il vit entrer Ali-Kouli-
Khan suivi de deux valets. Surpris de sa
visite , quoiqu'ils fussent amis , il lui dit :
— « hélas ! cher ami , sans doute que tu ne
» m'apporte pas de bonnes nouvelles ».
— Ali-Kouli-Khan répondit : « tu as raison ,
» mon frere , le roi m'a commandé de lui
» apporter la tête , c'est à quoi il faut te

» résoudre ». — En prononçant ces paroles ; il se saisit de lui , lui coupa la tête , fit un trou à la joue , y passa le doigt , & la porta ainsi au roi. Ce prince la voyant , la toucha d'une baguette & dit : — « il faut avouer » que tu étois un vaillant homme ; je suis » fâché de te voir en cet état ; mais tu l'as » voulu : c'est dommage , à cause de ta belle » barbe ». Ugurlu avoit en effet les moustaches si longues , qu'après avoir fait le tour de son cou , elles pouvoient encore venir se joindre sur sa bouche , ce qui est un grand ornement en Perse.

Le capitaine des gardes eut la charge d'Ugurlu-Khan : Hassan-Bég , qui avoit aussi été du festin du chancelier , reçut le même traitement. Le poète fut le plus malheureux de tous ; pour avoir mis cette cruelle exécution en vers , & pour avoir chanté ses vers *au méidan* , il fut conduit dans ce même lieu , & là on lui coupa le nez , les oreilles , la langue , les pieds & les mains.

Quelque temps après le roi fit venir les fils de ces seigneurs , & leur dit : « — J'ai » fait tuer vos peres , qu'en dites - vous ? » — Le fils d'Ugurlu-Khan répondit : « quel » pere ? je n'ai point d'autre pere que le

« roi ». — Cette réponse dénaturée le rétablit dans la possession de ses biens , qui avoient été confisqués au profit du roi. Le fils du chancelier fut réduit à la dernière misère , pour avoir pleuré la mort de son pere.

Schah avoit la passion du vin & s'enivroit souvent : revenant un jour yvre au palais , il commanda que l'on fit venir la sultane reine ; sçachant son état elle différa & le roi s'endormit ; s'étant réveillé quelques instans après , il la redemanda de nouveau ; on alla l'avertir & elle vint : en entrant dans la chambre elle vit qu'il s'étoit encore endormi ; elle se plaça derriere un rideau , dans une espece d'armoire où l'on ferroit des coussins. Le roi s'étant alors réveillé , demanda en colere , pourquoi la reine ne se rendoit pas à ses ordres ? sa mere qui haïssoit cette princesse , lui montra sur le champ l'endroit où elle s'étoit retirée ; furieux , il y courut , & , sans lui laisser le temps de sortir , il lui porta cinq ou six coups de poignards dont elle mourut sur le champ , & ce monstre se rendormit ensuite avec la plus grande tranquillité.

124 S C H A M S E D D I N .

S C H A M S E D D I N .

(*Cruauté de*)

Sous le regne de Schamseddin , dixieme prince de la dynastie des Sarbedariens , aucun homme n'osoit prononcer seulement le nom *de vin*. Il fit jeter dans des puits cinquens femmes publiques. Sa sévérité étoit si grande , que tous ceux qui se présentoient devant lui avoient soin de faire leur testament.

S C I P I O N (P .)

accusé devant le peuple Romain.

Marcus Névius , tribun du peuple , fit ajourner P. Scipion à comparoître devant le peuple , qui accourut en foule pour être témoin de ce jugement. « C'est à pareil » jour , dit cet illustre Romain , en s'adressant au peuple , que j'ai vaincu Carthage : » marchons au capitolé remercier Jupiter » de ma victoire ». A ces mots il prend le chemin du temple de Jupiter : sénateurs , chevaliers , plébéïens , s'empressement de suivre ses pas , & l'accusateur couvert de honte

n'eut d'autre parti à prendre que celui de se joindre au cortège glorieux qui s'empressoit sur les pas de cet illustre accusé.

S C I P I O N (L .)

accusé devant le peuple.

On trouve fréquemment dans l'histoire Romaine des exemples d'accusations inconsiderées ou injustes , repoussées avec cette noble confiance qui sied si bien à la vertu. L. Scipion avoit été cité devant le peuple pour se justifier d'une accusation intentée contre lui au sujet de l'emploi d'une somme d'argent prise sur le roi Antiochus ; déjà on feuilletoit les livres de recette & de dépense , lorsque , sans s'arrêter aux cris répétés des accusateurs , qui prétendoient qu'une partie de cette somme avoit été divertie , ou mal employée , Pub. Scipion , frere de l'accusé , déchira ces livres en présence du sénat.

Alors L. Scipion s'adressant à l'assemblée : — « vous recherchez pour une somme » si modique celui qui a fait entrer tant de » millions dans votre épargne : je n'ai rien tenu de la conquête de l'Afrique dûe à

» ma valeur que le surnom d'Africain ; qui
 » de vous ignore le nombre de nos en-
 » vieux & la modicité de nos richesses » ?

Cette généreuse défense fit rougir les
 accusateurs, & Scipion fut renvoyé absous.

S C I P I O N (L.)

*défendu par un tribun contre les poursuites
 d'un autre tribun.*

Scipion (L') avoit été condamné à une
 amende & on le pressoit de donner caution.
 Son frere appella de ce jugement devant
 les tribuns ; un tribun rendit le decret sui-
 vant contre Scipion.

« Publius Scipion l'Africain représente
 » pour Scipion l'Asiatique son frere , que le
 » tribun du peuple contre les loix , contre
 » la coutume de Rome , ayant ramassé par
 » force des gens du peuple , vient de pro-
 » noncer une sentence injuste contre Sci-
 » pion , qu'il l'a condamné à une amende
 » dont il n'y a point d'exemple , qu'il l'o-
 » blige à donner caution , & qu'en cas de
 » refus il ordonne qu'il soit conduit en pri-
 » son. D'un autre côté notre collegue nous
 » demande de ne point nous opposer à l'e-

» xercice de son autorité. Tel est sur cette
 » affaire le decret que nous prononçons d'un
 » commun avis. — Lucius Cornelius Sci-
 » pion l'Asiatique donnera caution à l'arbi-
 » trage de notre collegue , & nous nous op-
 » posons à ce qu'on le conduise en prison ; si
 » Scipion refuse cependant de donner cau-
 » tion , nous ne nous opposons point à ce
 » que notre collegue use de son autorité ».

En conséquence de ce jugement le tribun ordonna qu'on privât Scipion de la liberté ; puisqu'il refusoit de donner caution.

Tout-à-coup Tib. Sempronius Gracchus , tribun du peuple , se présenta & jura devant l'assemblée qu'il étoit l'ennemi de Scipion , qu'il ne s'étoit point reconcilié avec l'accusé , que la haine qu'ils se portoient & dont les éclats avoient rempli toute la ville étoit toujours la même ; mais qu'il ne pouvoit s'empêcher de s'opposer à l'exécution du decret de son collegue , & aussi-tôt il prononça à haute voix le decret suivant.

« Scipion ayant triomphé de l'Asie , &
 » ayant fait jetter dans les prisons les chefs
 » des ennemis , il me paroît indigne de la
 » majesté de la république de faire con-
 » duire le vainqueur & le libérateur du

» peuple Romain dans les lieux où furent
 » envoyés les vaincus ; ainsi je défends L.
 » Cor. Scipion contre les poursuites de
 » mon collègue ». Ce dernier decret l'em-
 porta sur le premier.

S É B A S T I E N , roi de Portugal.

(*faux dom*)

Plusieurs personnes crurent longtemps que dom Sébastien , roi de Portugal , fameux par son courage , n'étoit point péri dans les plaines d'Afrique. A la faveur de cette prévention plusieurs imposteurs osèrent se donner pour ce prince : le premier fut un jeune homme d'Alcazoba , qui étoit fils d'un tisserand ; il avoit habité Lisbonne dans sa première jeunesse , & après avoir été chassé deux fois de l'ordre de Notre-Dame du Carmel dont il avoit été frere lai , il s'étoit retiré sur la frontière de ce royaume. Ayant trouvé près d'Abbuquerque un hermitage abandonné , il s'y établit , l'aggrandit & l'orna avec les aumônes qu'on lui donnoit & qui étoient abondantes , parce qu'un grand nombre de personnes venoient le visiter , & sur-tout par le moyen d'une dévote , veuve d'un homme de qualité , tué

à la bataille d'Alcazar avec le roi dom Sébastien : ce jeune hermite d'ailleurs pinçoit la guitarre & chantoit d'une manière fort agréable : quelques jeunes gens s'étant joints à lui, ils donnoient des concerts à Pénamacor pendant la nuit. Cette conduite ne plut point aux magistrats, qui résolurent d'arrêter le nouvel hermite ; mais la charitable dévote en étant instruite l'avertit à temps & lui fournit le moyen de s'échapper & de se retirer dans sa patrie. Il y resta quelque temps, ensuite il revint à son hermitage, se cachant avec soin dans la crainte d'être reconnu, quoiqu'il ne portât plus l'habit d'hermite. Plusieurs personnes intriguées de sa conduite mystérieuse, & voulant sçavoir qui il étoit, se livrèrent à toutes sortes de conjectures. Elles répandirent le bruit que c'étoit le roi dom Sébastien qui n'étoit point mort, mais qui s'étoit retiré du monde pour faire pénitence. On lui demanda ce qu'il en étoit, & quoiqu'il répondît qu'il n'avoit pas même connu ce prince, on s'obstina à croire qu'il déguisoit la vérité. Deux intrigans frappés de ce bruit, furent le trouver, & lui persuadèrent de se donner pour dom

Sébastien , & se donnant aux-mêmes , l'un pour Christophe de Tavora , qui avoit été l'écuyer de ce prince , & l'autre pour l'évêque de la Guardja , ils commencerent à promettre mille faveurs à ceux qui venoient les voir , lorsque le roi auroit repris le soin de ses affaires.

Le bruit de cette fourberie s'étant répandu à Lisbonne , le docteur Leytan , juge de Penamacor , eut ordre d'en arrêter les auteurs. Il s'y prit si habilement , qu'aucun des trois imposteurs ne put lui échapper : le prétendu roi dom Sébastien fut mis les mains liées derrière le dos sur un cheval très-haut , qu'on conduisit à petit pas jusqu'à la prison , afin que le peuple pût en le voyant être défabulé de son erreur. Lorsqu'ils furent en prison on commença leur procès ; le faux roi & ses deux confidens furent condamnés à être pendus. Cependant les deux derniers furent seuls conduits au supplice. On jugea à propos de commuer la peine de l'autre & de le mettre aux galères , afin que les incrédules pussent se convaincre de son imposture par leurs propres yeux.

S É B A S T I E N, roi de Portugal.

(Autre faux dom)

Lorsque Philippe II , roi d'Espagne , soumit à sa domination le royaume de Portugal , dom Antoine y avoit un grand nombre de partisans , tant séculiers qu'ecclésiastiques & religieux. Dans le nombre de ces derniers il y avoit un moine de l'ordre de S. Augustin nommé Michel de Los Santos , son confesseur , & jadis prédicateur du roi dom Sébastien. Ses talens & son esprit le rendant dangereux , le roi pour lui ôter tout moyen de fomenter des troubles en Portugal , le fit venir en Castille & le nomma confesseur du couvent de Madrigal , où dona Anne d'Autriche , sa nièce , étoit religieuse professe.

Ce religieux intrigant fut à peine dans cette place , qu'il s'occupa des moyens de se venger de Philippe , qu'il détestoit à cause de l'union du Portugal à la Castille , & de faire passer ce royaume à dom Antoine qu'il aimoit. Dans le cours de plusieurs années qu'il s'occupa de ce projet , un nommé Gabriel de Spinoza vint s'établir à Madrigal.

172 S É B A S T I E N.

Cet homme étoit né à Toledé , on l'avoit trouvé exposé à la porte d'une église , d'où il avoit été porté dans les lieux destinés à l'éducation de ces sortes d'enfans. Parvenu à l'âge d'apprendre un métier , il avoit choisi celui de fabricant de velours ; ensuite lors de l'expédition de Portugal , il étoit entré dans le service en qualité de soldat , & il avoit passé dans ce royaume où le pere Michel l'avoit connu.

Après y avoir appris le métier de pâtissier , il étoit devenu amoureux d'une jeune Portugaise qu'il avoit enlevée & avec laquelle il s'étoit établi à Madrigal ; où il retrouva le moine Michel. Ce religieux ayant étudié le caractère de Gabriel Spinosa , & lui trouvant de la hardiesse & de l'esprit , résolut d'en faire un nouveau dom Sébastien , se flattant de conduire si habilement la trame , que Philippe seroit obligé de lui remettre le royaume de Portugal.

Après avoir longtemps médité son projet , le pere Michel fit venir dans sa chambre Gabriel de Spinosa : enfermé seul avec lui , il lui dit qu'il avoit une affaire de grande importance à lui communiquer , & que s'il étoit homme à garder un secret in-

violable & tel qu'il y alloit de l'honneur & de la vie , il le lui confieroit ; que s'il ne se sentoît point assez de force pour cela , il pouvoit s'en retourner , & sur tout qu'il ne devoit parler à personne de leur entrevue.

Spinosa curieux de voir où tendoient toutes ces mystérieuses préparations , lui protesta qu'il étoit incapable d'abuser de son secret , & lui fit mille sermens de n'ouvrir jamais la bouche sur ce qu'il alloit lui confier.

Le moine rassuré par les sermens de Spinosa , lui dit alors qu'il ne pouvoit ignorer les liaisons qu'il avoit eues autrefois avec le roi dom Sébastien , dont il avoit été prédicateur , que les uns assuroient que ce prince étoit mort dans les plaines d'Afrique, & que d'autres disoient qu'il en étoit sorti en vie ; mais que honteux de sa défaite , il n'avoit point voulu remonter sur le trône, & qu'il avoit préféré de vivre inconnu dans le monde. Après ce début , il persuada à Spinosa qu'il avoit avec dom Sébastien beaucoup de ressemblance , ajoutant que s'il vouloit suivre ses conseils & se donner pour lui , il parviendroit à une fortune à laquelle il n'oseroit aspirer.

Gabriel de Spinosa demanda du temps pour se déterminer. Ils eurent ensemble plusieurs conférences , où le moine artificieux sut si bien l'éblouir qu'il consentit enfin à tout ce qu'on voulut.

Le pere Michel s'étant ainsi assuré de Spinosa , travailla à tromper dona Anne d'Autriche , fille de dom Jean d'Autriche , & nièce du roi , religieuse dans le couvent dont il étoit confesseur. Il parvint facilement à lui faire croire que le roi dom Sébastien , son cousin , étoit depuis longtemps *incognito* dans la ville de Madrigat , & cette bonne religieuse , qui croyoit devoir s'intéresser d'une maniere particuliere pour ce prince , en considération de l'étroite amitié qu'il y avoit eue entre son pere & la mere de dom Sébastien , demanda au pere Michel à le voir. Gabriel de Spinosa se rendit donc auprès d'elle avec toutes les précautions nécessaires. Dona Anne se plaignit de ce qu'il ne s'étoit point fait reconnoître plutôt , & lui promit de l'aider autant qu'elle pourroit à remonter sur son trône. Le fourbe marqua sa reconnoissance dans les termes les plus forts , & joua son personnage si bien , que dona Anne ne douta au-

qu'il ne fût son cousin. Elle lui fit
présens considérables , & se faisant ap-
percevoir par une nourrice une petite fille
Spinosa , elle lui donnoit chaque jour
habits riches & lui faisoit mille présens.
Les choses étant en cet état , le moine
partit en Portugal à quelques-uns de ses
amis , que le roi dom Sébastien étoit
allé & caché à Madrigal , où ils pou-
voient , s'ils vouloient , venir le recon-
noître. Sur cette nouvelle quatre personnes
allèrent la nuit à Madrigal & allèrent
Spinosa , se prosternerent à ses pieds ,
après avoir eu un léger entretien avec
lui , s'en retournèrent la nuit en Portugal
& répandirent cette nouvelle. Vers le
mois de septembre le pere Michel crut qu'il
seroit bon d'avoir en Portugal ou en France
un homme de tête propre à le seconder.
Comme ils avoient besoin de quelqu'argent,
le moine n'en avoit pas plus que
Spinosa , dona Anne fit présent à ce dernier
d'une partie considérable de bijoux pour
qu'il vendre à Valladolid. Spinosa partit
peu de temps après pour cette ville , où il arriva dans
le temps de la foire de S. Michel. Dès qu'il
fut entré , il prit des gens à son service ,

afin de paroître un homme de considération; mais ils ne pouvoient jamais sçavoir où il alloit, & presque tous les jours il changeoit de logement.

Spinosa lia cependant connoissance dans cette ville avec une femme de basse extraction, qui, étonnée de lui voir tant de diamans, le soupçonna de les avoir volés, & craignant que son silence ne la fit regarder comme sa complice, elle alla rendre compte de tout à dom Rodrigue de Santillane, prévôt de l'hôtel de la chancellerie de cette ville, à qui elle dépeignit parfaitement l'homme & les bijoux. En conséquence de cet avis, dom Rodrigue de Santillane faisant sa ronde sur les dix heures du soir à l'endroit où on lui avoit indiqué que Spinosa avoit couché la nuit précédente, ne l'ayant point trouvé, il visita toutes les hôtelleries de la ville, & sur les deux heures du matin il arriva enfin où il étoit. Spinosa surpris de se voir découvert, ne perdit pas cependant contenance; il dit qu'il étoit établi pâtissier à Madrigal, que les habits qu'on lui voyoit au-dessus de sa condition venoient de la libéralité de la princesse dona Anne d'Autriche, que les bijoux lui

appartenoient , qu'elle lui avoit ordonné de venir les vendre , que du reste il ignoroit ses motifs. Après cet interrogatoire le prévôt le condnîsit en prison & l'y fit garder étroitement , jusqu'à ce qu'on eût vérifié si ses réponses étoient vraies.

Don Rodrigue de Santillane dépêcha la même nuit un exprès à la princesse Anne d'Autriche , pour s'informer si son prisonnier avoit dit la vérité ; mais dans l'intervalle il arriva un paquet de lettres pour Spinosa , qui fut remis entre les mains du prévôt. Cet officier l'ayant ouvert , trouva que ces lettres étoient de dona Anne & du pere Michel , & qu'on y donnoit à Spinosa le titre de majesté. Le prévôt envoya sur le champ les lettres à Philippe II , qui lui donna ordre de resserrer avec le plus grand soin Spinosa , d'aller ensuite à Madrigal s'assurer du pere Michel & de ses papiers , & de faire garder dona Anne d'Autriche dans sa cellule.

Le prévôt exécuta les ordres du roi : on s'assura du pere Michel de la princesse dona Anne d'Autriche , & de leurs papiers ; on prit des informations sur routes leurs intrigues , & Spinosa fut transféré à la *Mala*

de *Madina del campo* , lieu situé proche de Madrigal , afin que cette proximité rendit plus facile la confrontation de ses dépositions avec celles des autres personnes impliquées dans cette affaire. On nomma en même temps des commissaires pour instruire leur procès : le pere Michel de los Santos fut interrogé le premier ; il soutint d'abord que le roi Sébastien , dont il avoit été prédicateur , & qu'il devoit connoître , étoit réellement vivant , & que celui qu'on croyoit être Gabriel de Spinosa , étoit le véritable roi de Portugal , que jamais il ne diroit autre chose , ne voulant point trahir la vérité.

Dona Anne d'Autriche convint qu'elle avoit regardé Spinosa comme dom Sébastien , sur les assurances du pere Michel , religieux distingué par sa piété & par ses talens , qu'elle avoit traité Spinosa comme un parent , & qu'elle n'en avoit point donné avis au roi son oncle , dans la crainte de lui paroître trop crédule pour Gabriel de Spinosa.

Ce dernier fut interrogé la nuit par le prévôt sans que personne fût présent. Il confessa qu'il étoit un homme pauvre & de

basse naissance , qu'il ne connoissoit ni son pere ni sa mere ; qu'autrefois fabricant de velours & soldat , il s'étoit depuis fait pâtissier , & que s'il avoit feint d'être le roi dom Sébastien , ç'avoit été pour tromper le pere Michel de los Santos & dona Anne , espérant tirer de cette fourberie de quoi vivre dans l'opulence. Le prévôt voulut lui faire signer cette déclaration devant neuf témoins ; mais Spinosa rapportant ensuite d'autres circonstances qui sembloient démentir les premières , il fut conduit les fers aux mains & aux pieds à Madrigal , pour y être confronté avec le pere Michel & dona Anne.

Chaque jour faisant appercevoir les suites funestes que cette fourberie pouvoit avoir , le roi donna ordre d'appliquer à la question le pere Michel & Spinosa : on commença par le pere Michel ; il soutint d'abord qu'il n'avoit rien à déclarer de nouveau que ce qu'il avoit déjà dit. Mais lorsqu'on l'appliqua au chevalet , & qu'on lui eût fait endurer les premiers tours de corde , sa fermeté l'abandonna , il promit de tout avouer , pourvu qu'on desserrât ses liens , & il avoua en effet tout ce qu'on a lu ci-

devant. Spinosa souffrit ensuite la torture ; & lorsqu'il sut que le pere Michel avoit tout avoué, il ne tarda pas à confirmer ses aveux par les siens.

Dona Anne d'Autriche fut condamnée, en considération de son rang , à être transférée dans un autre monastere , privée de toute voix active & passive, & recluse pour toujours , sans pouvoir sortir qu'accompagnée de deux des plus anciennes religieuses. On condamna aux mêmes peines deux femmes qui la servoient & qui avoient partagé son erreur. Gabriel de Spinosa fut condamné à être traîné sur la claie , pendu & écartelé, & sa tête fut mise au bout d'une pique dans l'endroit le plus éminent de la ville.

Pour le pere Michel de Los Santos , il fut conduit à Madrid , où l'archevêque d'Oristan le dégrada publiquement ; ensuite il fut livré à la justice séculière pour être pendu publiquement ; ce qui fut exécuté.

S E J A N.

(*Condamnation de la fille de*)

On sçait à quel point de grandeur étoit parvenu Sejan sous l'empire de Tibere. Son

S E J A N. 141

ambition peu satisfaite du second rang, l'engagea dans quelques complots contre l'empereur, qui redoutoit depuis longtemps ce favori impérial, & n'avoit pas cependant le courage de s'en délivrer. Le péril réveilla enfin Tibère de cet assoupissement, & Sejan reçut la punition due à ses crimes & à son insolence. La plus grande partie de ses créatures fut enveloppée dans sa disgrâce; sa fille même, quoiqu'innocente des crimes de son père, ne put échapper à ses ennemis: elle fut condamnée à perdre la vie. Comme on ne pouvoit exécuter ce jugement parce qu'elle étoit vierge, on la fit violer par le bourreau avant que de l'étrangler.

S E N A T E U R

dégradé de sa dignité.

L. Flaminius, sénateur distingué pendant son séjour dans les Gaules, ayant condamné à mort un homme convaincu d'un crime atroce, différa de quelques jours son supplice, pour satisfaire la curiosité barbare d'une femme qu'il aimoit & qui vouloit assister à cet horrible spectacle. Caton étoit alors censeur. Cette conduite lui parut

odieuse & indigne d'un consul ; ni le crédit de Flaminius , ni celui de Titius son frere , qui étoit consul , ne purent empêcher le sévère censeur de donner un decret qui privoit Flaminius de son rang de sénateur , pour avoir préféré de satisfaire la curiosité d'une femme débauchée à la célérité nécessaire dans le châtimement d'un crime avoué & reconnu.

S É N É Q U E.

(Mort de)

Tout le monde connoît les forfaits dont Néron a souillé son regne. Après le meurtre de sa mere , ce monstre commettoit chaque jour de nouveaux crimes. Burrhus (dit Tacite) avoit terminé ses jours non sans de violens soupçons de poison. Senéque restoit seul : sa vertu & ses conseils importunoient ; on résolut de s'en défaire. De viles courtisans , habiles à démêler les desirs de l'empereur , chargerent bientôt Senéque de différens crimes. Ils l'accusèrent « d'aug-
 » menter sans cesse des richesses déjà énor-
 » mes pour un particulier , de travailler à
 » se faire un parti , de surpasser l'empereur
 » même en magnificence & en recherches

« dans ses maisons de campagne & dans ses
» jardins ; ils ajoutoient qu'il étoit jaloux
» de passer seul pour éloquent , qu'il faisoit
» plus souvent des vers depuis que Néron
» commençoit à s'en occuper ; qu'ennemi
» public des plaisirs du prince il rabaissoit
» son adresse à conduire des chevaux , & se
» moquoit de sa voix quand il chantoit ,
» comme s'il ne devoit y avoir rien de
» louable que ce qui venoit de lui ».

Senéque ayant été instruit de ces accusations , & s'apercevant que l'empereur le traitoit froidement , demanda une audience au prince ; l'ayant obtenu , il lui parla en ces termes :

« Seigneur , il y a quatorze ans que je
» suis attaché à votre personne , il y en a
» huit que vous réglez : dans ce court es-
» pace de temps vous m'avez comblé de
» tant d'honneurs & de biens , qu'il ne
» manque à mon bonheur que d'y voir des
» bonnes. Je vous rappellerai de grands
» exemples applicables non à mon état ,
» mais au vôtre. Votre aïeul , Auguste ,
» permit à Agrippa de se retirer de sa cour ,
» & à Mécène de vivre seul comme étranger
» par dans Rome. Le premier avoit partagé

» ses victoires , l'autre ses soins pénibles
 » dans le gouvernement , & tous deux
 » avoient reçu des récompenses considé-
 » rables sans doute , mais bien méritées.
 » En me comblant de vos dons vous
 » n'avez pu avoir d'autre objet que d'en-
 » courager des talens obscurs exercés pour
 » ainsi dire dans l'ombre : je leur dois
 » l'honneur de paroître avoir eu quelque
 » part à votre éducation , récompense au-
 » dessus de mes desirs ; vous y avez ajouté
 » la faveur la plus flatteuse , & des richesses
 » immenses , qui me font dire souvent à
 » moi-même : homme nouveau comme je
 » le suis , sorti de l'ordre des chevaliers &
 » du fond d'une province , suis-je fait pour
 » me voir à côté des citoyens les plus il-
 » lustres par une noblesse ancienne ? où est
 » cette philosophie qui se contente de peu ?
 » est-ce elle qui construit de si beaux jar-
 » dins , qui habite de si agréables maisons ,
 » qui possède de si grandes terres , qui fait
 » un si grand commerce ?

» Un seul motif peut m'excuser , je n'ai
 » pas dû refuser vos dons ; mais nous avons
 » l'un & l'autre comblé la mesure ; vous , de
 » ce qu'un prince peut donner à son ami ;
 » moi ,

« moi, de ce qu'un ami peut recevoir d'un
 » prince. L'excès augmenteroit l'envie &
 » elle ne peut sans doute, comme tout le
 » reste des choses humaines, atteindre jus-
 » qu'à vous, mais elle me menace & m'a-
 » vertit de songer à moi. Comme un soldat,
 » ou un voyageur fatigué demande du sou-
 » lagement, ainsi dans ce voyage de la vie,
 » incapable par mon âge des moindres
 » soins, ne pouvant soutenir mes richesses,
 » j'implore votre secours. Faites gouverner
 » mon bien par vos intendans & regardez-le
 » comme le vôtre, sans me réduire à l'indi-
 » gence. J'abandonnerai ce superflu qui
 » blesse, & mon esprit profitera du temps
 » qu'on donne à des jardins & à des mai-
 » sons. Vos talens & l'expérience d'un
 » long regne vous suffiront pour gouverner;
 » souffrez que vos amis se reposent dans
 » leur vieillesse, ce sera pour vous un nou-
 » veau sujet de gloire d'avoir élevé des
 » hommes qui sçauront soutenir la médio-
 » crité ».

Néron répondit ainsi au discours de Sénèque :

« Si je réplique sur le champ à ce dis-
 cours médité, c'est à vous que j'en suis

» redevable. Vous m'avez appris à parler
» également après y avoir pensé & sans
» préparation. Agrippa & Mécène après de
» longs travaux , obtinrent d'Auguste leur
» retraite ; mais ce prince étoit alors dans
» un âge propre à justifier tout ce qu'il
» pouvoit faire à leur égard ; cependant il
» ne dépouilla ni l'un ni l'autre de ce qu'il
» leur avoit donné : ils avoient couru avec
» Auguste les dangers de la guerre dans sa jeu-
» nesse , votre bras m'auroit servi de même
» si j'avois eu les armes à la main ; mais
» vous m'avez donné tout ce que les cir-
» constances demandoient de vous , en éclai-
» rant mon enfance & ma jeunesse de vos
» avis & de vos lumières. Tant que je
» vivrai je jouirai de vos bienfaits ; ce que
» vous tenez de moi , vos jardins , vos
» biens , vos maisons , tout est sujet aux
» coups du fort , & quelque riche que vous
» paroissiez , combien d'hommes l'ont été
» davantage , dont le mérite n'approchoit
» pas du vôtre ? j'ai honte de citer des affran-
» chis qui vous surpassent en opulence , &
» je rougis de ce qu'étant le premier des
» citoyens dans ma faveur , vous n'êtes pas
» aussi le premier par votre fortune.

» Mais vous êtes encore dans la force
 » de l'âge , capable de services , digne de
 » récompense , & je ne fais que commen-
 » cer à régner , à moins que vous ne vous
 » trouviez plus élevé par moi que Vitellius ,
 » trois fois consul , ne l'a été par Claude ;
 » ma libéralité même ne pourroit accumuler
 » sur vous ce que Volusius a sçu amasser par
 » une longue épargne. D'ailleurs si la légè-
 » reté de l'âge nous égare , vous nous ra-
 » mettez dans la route , & vous ajoutez
 » généreusement vos conseils à des connois-
 » sances que nous tenons de vous. On ne
 » parlera ni de votre modération si vous
 » renoncez à vos biens , ni de votre res-
 » traite si vous m'abandonnez , mais de ma
 » cruauté & de mon avarice ; & quand on
 » loueroit votre philosophie , il n'est pas
 » digne d'un sage de chercher sa gloire dans
 » le déshonneur qu'il prépare à son ami ».

A ce discours Néron ajouta les embras-
 semens les plus tendres pour mieux déguiser
 ses projets & la fausseté de son caractère ,
 qui étoit exercé par une longue habitude
 à cacher sa haine sous des caresses perfides.
 Sénèque le remercia. Ce fut le dernier en-
 tretien du philosophe avec le prince : renon-

çant à la faveur il congédia tous ses cliens ; évita d'avoir un cortège , & ne se montra que rarement dans la ville.

Malgré cette modération , les délateurs excités par le prince continuèrent de répandre contre le philosophe les bruits les plus défavantageux, Natalis fit contre lui la déposition suivante : il dit « que Pison » l'avoit envoyé vers Senéque qui étoit » malade , pour se plaindre de ce qu'il lui » refusoit l'entrée de sa maison , & pour » l'engager à entretenir leur ancienne amitié » par un commerce plus intime , à quoi » Senéque avoit répondu que des entre- » tiens fréquens & secrets étoient dange- » reux pour l'un & pour l'autre , qu'au reste » sa propre conservation dépendoit de celle » de Pison ».

Granius Silvanus , tribun d'une cohorte , fut aussi-tôt chargé d'aller demander au philosophe s'il convenoit du discours de Natalis & de sa réponse. Senéque , soit à dessein , soit par hasard , étoit parti ce jour-là de Campanie , & s'étoit arrêté dans une de ses maisons à quatre milles de Rome. Il y étoit à table sur le soir avec Pauline son épouse & deux amis , lorsque le tribun y

arriva ; & fit entourer sa maison par des soldats avant de lui faire part des ordres de Neron.

Senéque répondit : « que Pison lui avoit » envoyé Natalis pour se plaindre de ce » qu'il refusoit de le voir ; qu'il s'en étoit » excusé sur sa santé & son amour pour le » repos ; qu'il n'avoit jamais eu de sujet de » préférer à sa propre conservation celle » d'un simple particulier ; que son caractère » ne le portoit point à la flatterie , que per- » sonne ne le sçavoit mieux que Neron , à » qui il avoit plus souvent parlé en homme » libre qu'en esclave ».

Le tribun ayant rapporté ce discours à l'empereur devant Popée & Ligellinus , son conseil ordinaire de cruauté , on fut embarrassé quelque tems. Il n'étoit pas prudent d'intenter une accusation dans les regles , & de permettre une juste défense à un homme aussi éloquent que Senéque. L'empereur demandant s'il songeoit à se donner la mort , le tribun répondit qu'il n'avoit observé ni dans ses paroles ni sur son visage aucune signe de crainte & de tristesse. On lui ordonna de repartir sur le champ & d'aller annoncer la mort à Senéque.

Fabius Rusticus rapporte qu'il ne retourna pas par le même chemin , mais qu'il alla trouver le préfet Fennius , lui fit part des ordres de l'empereur , lui demanda s'il obéiroit & que celui-ci le lui conseilla, tant, dit-il, une lâcheté fatale glaçoit tous les cœurs , car Silvanus étoit lui-même un des conjurés, & contribuoit à grossir les crimes qu'il avoit voulu punir. Cependant il s'épargna la vue de Senéque , & lui fit annoncer par un centurion qu'il falloit mourir.

Senéque sans se troubler demanda à finir son testament ; le centurion l'ayant refusé , il se tourna vers ses amis & leur dit : « que » puisqu'on l'empêchoit de leur témoigner » sa reconnoissance, il leur laissoit au moins » le seul bien, mais le plus précieux qui lui » restât , l'image de sa vie ; que le souvenir » qu'ils en conserveroient honoreroit leurs » sentimens & rendroit leur amitié respectable aux siècles à venir ». Tous fondonent en larmes. Senéque tantôt les consolait, tantôt leur reprochoit cette foiblesse, en leur demandant avec fermeté « ce qu'étoient devenus les préceptes de la sagesse & les réflexions qui depuis tant d'années avoient dû les armer contre le malheur ? si la cruauté

» de Neron leur étoit nouvelle ; si après
 » avoir tué sa mere & son frere , il ne lui
 » restoit pas encore à y joindre le meurtre
 » de son gouverneur & de son maire ».

Après leur avoir tenu en commun ce discours il embrassa son épouse , & son courage faisant place à la tendresse , il la conjura de modérer sa douleur , d'y mettre des bornes , de chercher dans le souvenir de la vie & des vertus de son époux un soulagement honorable au malheur de le perdre : — Pauline répondit qu'elle vouloit aussi mourir & demanda l'exécuteur. Alors Senéque ne cherchant point à lui ravir cette gloire & craignant d'ailleurs de laisser ce qu'il aimoit en proie aux méchans , lui dit : — « je vous montre ce qui peut
 » vous adoucir la vie ; vous préférez l'honneur & l'exemple de mourir , je ne vous
 » l'envierai point. Périſſons l'un & l'autre
 » avec un égal courage , mais vous avec
 » encore plus de gloire ». Aussi-tôt ils se firent en même temps ouvrir les veines. Senéque dont le corps usé par la vieillesse & par un régime austere , ne perdoit son sang qu'avec lenteur , se fit aussi couper les veines des jarrêts & des jambes. Souffrant

alors des douleurs cruelles , & craignant d'accabler son épouse par le spectacle de ses maux , ou d'être accablé lui-même par la vue de son épouse mourante ; il lui persuada de passer dans une autre chambre , & dans ses derniers momens son éloquence subsistant encore , il fit appeller des secrétaires , à qui il dicta plusieurs morceaux trop connus pour les rapporter.

Néron qui n'avoit contre Pauline aucun sujet de haine , voulut empêcher une mort qui auroit rendu sa cruauté trop odieuse. Des soldats préférèrent les esclaves & les affranchis de bander ses plaies & d'arrêter son sang. On ne sçait si elle s'en aperçut , mais comme on croit aisément le mal , on prétend que tant qu'elle avoit cru Néron implacable , elle avoit cherché l'honneur de mourir avec son mari , mais que des espérances plus favorables lui étant offertes , elle s'étoit laissé aller à la douceur de vivre. Elle vécut encore quelques années , conservant avec honneur la mémoire de son époux , & montrant par la pâleur de ses membres & de son visage combien elle avoit perdu de vie par ses blessures.

Cependant les douleurs de Senèque ame-

nant lentement la mort , il pria Stalius Annæus , habile médecin & son ancien ami , de lui faire apporter un poison qu'il gardoit depuis longtemps , & avec lequel on faisoit mourir les criminels à Athènes. Il le but , mais en vain ; ses membres déjà froids étoient devenus insensibles à la violence du poison. Enfin il entra dans un bain chaud , & jetant de l'eau sur les esclaves les plus proches de lui , il dit qu'il *faisoit des libations à Jupiter libérateur*. Il fut ensuite porté dans une étuve dont la vapeur l'étouffa. On le brûla sans aucune pompe comme il l'avoit demandé par un codicile qu'il avoit fait dans le temps même où jouissant de toute la faveur du prince , son crédit & son opulence étoient sans bornes.

S E R I N , (le comte de)

& deux de ses complices condamnés à mort.

Le comte de Serin , célèbre par sa naissance & par ses talens militaires , piqué de ce que l'empereur Léopold lui avoit refusé le gouvernement de Carlestad , qu'il croyoit dû à ses services importans , entra dans une conjuration contre son souverain , for-

mée par le palatin de Hongrie Wesselin , qui avoit un caractère factieux & entreprenant. Les principaux ressorts de cette fameuse entreprise étoient prêts lorsque la mort inopinée du palatin vint déranger leurs projets ; mais le comte François Nadaſti , lié d'intérêts avec le comte de Serin , fit supplier l'empereur de lui accorder le palatinat de Hongrie , dans le dessein de se servir du pouvoir que lui donneroit sa nouvelle dignité pour exécuter son entreprise. L'empereur qui soupçonnoit sa fidélité , ne voulut point élever au poste le plus éminent du royaume un homme déjà président du conseil souverain , & qui en cette qualité n'avoit que trop de crédit sur l'esprit des peuples. Nadaſti fut donc refusé. Outré d'avoir si mal réussi dans une affaire si essentielle au succès de ses projets , il gagna un charpentier , qui travailloit à un nouveau bâtiment que l'empereur faisoit faire dans son palais , & il engagea cet homme à y mettre le feu , afin que dans le trouble & la confusion que devoit causer l'embrasement , des gens apostés pussent se saisir de l'empereur & lui ôter la vie. Le palais fut effectivement incendié , mais les conjurés

ne purent exécuter le reste de leur dessein.

Nadasti eut alors recours au poison ; il invita deux ans après ce prince , l'impératrice , & une partie de la cour , à venir prendre chez lui le divertissement de la pêche. Cette auguste compagnie lui ayant fait l'honneur de le visiter , il résolut d'empoisonner l'empereur avec une tourte de pigeonaux qu'il lui fit servir. Léopold étoit sans défiance , & ç'en étoit fait de sa vie si la comtesse de Nadasti , qui avoit tenté tous les moyens de faire renoncer son époux à son horrible dessein , n'eût obligé le cuisinier chargé de servir la vengeance du comte , à substituer une autre tourte à celle qu'on avoit empoisonnée.

Il continuoit cependant ses liaisons avec le comte de Serin , qui attira dans le parti son beau-frere Frangipani & le comte de Tattenbach. Tout paroissoit leur répondre du succès d'une entreprise si importante , lorsque l'original d'une lettre du comte de Serin à son beau-frere , trouvée entre les mains d'un soldat qui alloit s'en servir pour boucher sa poire à poudre , vint donner les premiers indices de leur plan , & détruire toutes leurs espérances. Bientôt après on

eut des preuves sûres par la trahison d'un officier , qui remit à l'empereur une lettre dans laquelle le marquis de Frangipani exhaloit toute sa haine contre Léopold en particulier , & toute la nation Allemande en général.

Le comte de Tattenbach, trahi également par un de ses domestiques , fut arrêté le premier , & bientôt après le comte de Keri livra à l'empereur le comte de Serin & le marquis son beau-frere. Ne prévoyant que trop le malheur qui le menaçoit le premier , se hâta d'écrire à l'empereur une lettre dans laquelle il fit l'aveu d'une partie de ses fautes & implora sa clémence. La comtesse sa femme , premiere cause de sa révolte , écrivit aussi ; mais ces deux lettres furent inutiles , parce que son beau-frere , son gendre même le prince Ragotski, ayant remis entre les mains de Léopold les lettres qu'ils avoient reçues du comte de Serin , lui firent voir que ses aveux n'avoient point été sinceres. Sur ces entrefaites Nagiferents , secretaire de la ligue , fut arrêté. Confident du feu palatin de Hongrie Wese lini , premier auteur des troubles , il avoit dévoilé le secret de la conjuration. On

trouva dans sa chambre cinq cassettes pleines de lettres , de traités & d'instructions. Tout fut remis entre les mains des commissaires nommés pour instruire le procès des prisonniers.

Ce fut par ces mêmes lettres qu'on découvrit la part que le comte de Nadaſti avoit à ce projet ; ayant été averti trop tard il fut arrêté dans son lit, & conduit à Vienne , où l'empereur le fit garder dans la maison commune de la noblesse de la province d'Autriche.

Le comte de Serin & le marquis de Frangipani furent envoyés à Neuſtaldt dans des prisons séparées , avec une garde de cent hommes.

Le pape Clément X écrivit à Léopold en faveur de Nadaſti , qui de son côté fit remettre plusieurs lettres où il demandoit sa grace après un avèu sincere de son crime ; mais ni l'intercession de la cour de Rome , ni les supplications de Nadaſti ne purent faire changer les desseins de la commission impériale. Après avoir revu exactement la procédure , elle condamna le 27 avril 1671 les trois comtes Hongrois à être dégradés de noblesse , à avoir la main

droite & la tête coupées , & tous leurs biens confisqués.

Le 19 du même mois Nadafti fit une confession générale , & reçut la communion avec des sentimens de piété & de repentir qui touchèrent tous les spectateurs , & par ordre de l'empereur , suivant la coutume d'Allemagne , on lui servit un repas magnifique : il mangea fort peu , dit l'historien des troubles de Hongrie , « songeant bien » moins à nourrir son corps qu'aux affaires » de son ame ».

Le 30 après avoir fait ses adieux à toute sa famille , il fut conduit au supplice. Arrivé au pied de l'échafaud le grossier lui lut sa sentence , après quoi le lieutenant criminel lui apprit que sa majesté impériale lui remettoit une partie de la peine , & qu'il n'auroit pas le poing coupé. Le malheureux comte parut sensible à cette grace. Après avoir fait sa prière , il ordonna à son page de lui lier les cheveux & de lui attacher le bandeau ; en cet état il se mit sur la sellette & l'exécuteur sépara sa tête de son corps d'un seul coup. Son corps fut exposé pendant sept heures à la vue du peuple , ensuite porté au couvent des Au-

gustins pour y être inhumé ; il étoit âgé de 64 ans.

Le même jour & à la même heure l'exécution du comte de Serin & de Frangipani se fit publiquement dans l'arsenal de Neuf-tadt : on fit dès le matin fermer toutes les portes de la ville , & les bourgeois furent mis sous les armes. Un peu avant de marcher au supplice , le comte de Serin remit aux commissaires la lettre suivante pour la comtesse sa femme.

« Anne Catherine , ce que j'ai de plus cher.

» Soyez sans tristesse à la lecture de cette
» lettre, demain sur les dix heures on me
» coupera la tête ainsi qu'à votre frere.
» Nous nous sommes embrassés & dit adieu
» aujourd'hui ; je prends de même pour tous
» jours congé de toi dans ce monde : pardonne-le moi, & je remercie encore le Seigneur , je me sens le courage qu'il faut
» pour soutenir la mort & j'y suis préparé.
» Aucune crainte , aucune horreur ne me
» troublent, & c'est à la confiance que j'ai en
» Dieu que je dois ma tranquillité.
» Je n'ai rien à t'écrire ici sur notre fils ,
» ni sur la manière de disposer de nos biens.

» Je me suis en tout résigné à la volonté
 » divine : je te le répète , ma chere épouse ,
 » ne t'abandonne point à la tristesse , c'est
 » le sort qui a décidé de tout ce qui arrive ».

A Neustads le 29 avril , veille de ma
 mort , à sept heures du soir : que Dieu
 vous bénissent toi & ma fille.

PIERRE , comte de Serin. .

L'adresse de cette lettre étoit à ma très-
 chere femme , à présent veuve , Anne-Ca-
 therine , comtesse de Serin.

Le jour du supplice arrivé , le comte mar-
 cha à l'échafaud sans rien perdre de sa fer-
 meté ; il remercia l'empereur de la grace
 qu'il lui accorderoit , ainsi qu'à son beau-frere ,
 en lui remettant la partie de la sentence qui
 le condamnoit à avoir le poing coupé. Il
 posa la tête sur le billot & reçut le coup
 mortel.

L'exécution de Frangipani suivit-aussi-tôt.
 Il envisagea sa dernière heure avec une fer-
 meté au-dessus de son âge. Son corps &
 celui de son beau-frere furent mis dans un
 cercueil , & inhumés avec les cérémonies
 accoutumées.

La punition de ces seigneurs s'étendit
 jusques sur leur famille , dont on changea
 les

les armes & le nom. Le comte de Nadaſſi avoit onze enfans dont le plus jeune avoit quatre ans. On rapporte qu'une dame ayant préſenté un morceau de ſucre à cet enfant, en lui diſant : *prenez cela , comte* , cet enfant avec une préſence d'eſprit au-deſſus de ſon âge , répondit « qu'il n'étoit plus comte , » mais un pauvre malheureux garçon ».

S E R F S

du chapitre de Paris , affranchis & vengés de la perſécution qu'on avoit exercée envers eux.

Pendant la ſeconde régence de Blanche , mere de S. Louis , le chapitre de Paris fit emprisonner tous les habitans de Chatenay & de quelques autres lieux pour certaines actions qu'on leur imputoit & que la loi interdisoit aux ſerfs. C'étoit ſon droit ſans doute , mais ce droit ne détruiſoit pas ceux de l'humanité ; cependant ces malheureux enfermés dans des cachots affreux, manquant des choſes les plus néceſſaires à la vie , ſe voyoient en danger de mourir de faim. La reine inſtruite de leur état , envoya prier les chanoines de vouloir bien en ſa faveur , & ſous caution néanmoins , relâcher ces

infortunés , promettant qu'on les représenteroit après l'information , & qu'il leur seroit libre d'en faire justice. Les chanoines répondirent qu'ils ne devoient compte à personne de leur conduite vis-à-vis de leurs sujets , puisqu'ils avoient sur eux droit de vie & de mort. En même temps , sans aucun égard à la protection de la reine , ils firent arrêter les femmes & les enfans de ces malheureux , qu'ils avoient d'abord épargnés , & les firent traiter avec la dernière cruauté. Indignée d'une pareille conduite, Blanché ne crut point devoir respecter des prérogatives qui produisoient des abus aussi contraires à l'humanité. Elle se transporta à la prison , commanda de l'enfoncer , & frappa elle-même le premier coup , pour rassurer ceux que la crainte de l'excommunication pouvoit arrêter. Dans l'instant les portes furent forcées , & l'on en vit sortir une multitude de femmes , d'enfans , d'hommes pâles & défaits : tous se jetterent aux pieds de la reine en implorant sa justice ; elle la leur promit , & leur tint parole , car elle força les chanoines d'affranchir ces malheureux pour une certaine somme payable tous les ans.

S E R M E N T

*usité sous la premiere race des rois de France
en matiere criminelle.*

Sous la premiere race de nos rois l'accusé n'étoit reçu à se purger par serment qu'en faisant jurer avec lui plusieurs de ses parens. Les témoins devoient être irréprochables, connus de l'accusateur, & domiciliés dans le lieu où ils déposoient, s'ils étoient laïques. Quelquefois le juge les nommoit d'office, d'autres fois on les tiroit au fort; c'étoit ordinairement l'accusé qui les présentoit & rarement l'accusateur. Le nombre dépendoit des circonstances, il en falloit plus ou moins selon l'importance du sujet ou la qualité des personnes. Le juge pour les avertir de prendre garde au témoignage qu'ils alloient rendre leur tiroit l'oreille ou leur donnoit un léger soufflet. Le serment ne se prêtoit que certains jours, le matin à jeun dans une église, sur l'autel, sur la croix, sur le livre des évangiles, sur le canon de la messe, sur le tombeau des saints, sur les châsses ou sur les reliquaires.

L'accusé avoit les mains étendues sur celles des témoins lorsqu'ils faisoient leurs dépositions , protestant à haute voix qu'il étoit innocent des crimes qu'on lui imputoit. Cette cérémonie , source féconde de parjures , déchargeoit l'accusé de l'accusation intentée contre lui.

S E R V A N T E

*faussement accusée de vol par son maître ,
& condamnée à être pendue.*

L'anecdote que nous allons transcrire a été insérée depuis peu dans un papier public très-répandu , elle y a été lue avec beaucoup d'intérêt ; c'est en effet une anecdote judiciaire très-touchante.

» Une jeune payfanne avoit quitté son village pour venir dans une ville de province se vouer aux travaux de la domesticité ; étrange aveuglement des habitans de la campagne , qui ont le malheur de préférer une sorte de servitude humiliante aux fonctions honorables de l'agriculture , & à la noble indépendance qui les accompagne. Catherine , quoiqu'entourée de périls que

l'on connoît peu dans les hameaux , conser-
 voit l'innocence & la candeur de ses
 mœurs. Cette simplicité si touchante prê-
 toit un nouvel éclat à ses agrémens , &
 ils étoient faits pour être remarqués. Le
 maître de Catherine ne se borna point à
 la trouver jolie ; il devint éperdûment
 amoureux. Cet homme avoit tous les vices
 qu'entraîne la corruption des villes : il lui
 parut très-juste & très-facile de se satisfaire :
 la sagesse de sa servante l'étonna , ses desirs
 s'en irritèrent ; tous les artifices de la séduc-
 tion furent déployés ; propos flatteurs ,
 promesse d'une fortune convenable , présens
 même , rien ne fut épargné & rien ne fut
 accepté. L'honnête créature n'en concevoit
 pas plus d'orgueil ; elle pensoit qu'il n'y
 avoit rien de si naturel que de regarder
 l'honneur comme un trésor au-dessus de
 toute chose ; elle n'eut donc pas de peine à
 persister dans sa résistance , un amour cri-
 minel est toujours près de la fureur : le scé-
 lérat , qui se voit trompé dans son attente ,
 ne pouvant posséder Catherine , a résolu de
 la perdre par la plus noire & la plus abomi-
 nable des vengeances. Il donne le congé à
 la malheureuse servante ; elle faisoit em-

porter une petite cassette qui renfermoit ses hardes. Il crie qu'il est volé ; la justice arrête aussitôt la cassette , en fait l'ouverture & y saisit des effets , que le monstre qui avoit seu les y introduire furtivement , reconnoît & réclame ; on s'attend bien à la fuite de cette infâme machination ; l'infortunée Catherine est plongée dans un cachot , réputée coupable de vol ; c'est en vain qu'elle pleure , qu'elle gémit , qu'elle s'écrie continuellement qu'elle est innocente , qu'elle n'a jamais rien dérobé : la loi s'est élevée contre elle ; les juges , malgré la pitié qui les sollicite en sa faveur , ont été forcés de prononcer ; la vertu même subit enfin la punition du crime. Un chirurgien , fameux anatomiste , court retirer à prix d'argent le cadavre des mains de l'exécuteur ; il se hâte de le transporter chez lui ; le hasard veut que son frere se trouve à la maison ; c'étoit un religieux respectable , dont l'âge & les cheveux blancs ajoutoient à la vénération qu'il sembloit inspirer. Son premier mouvement , à la vue de ce corps , est d'être ému de compassion. Si jeune dans le vice , dit-il , & s'exposer à une fin si prématurée & si déplorable !

pendant le chirurgien apprêtoit ses instrumens, il approchoit le scalpel ; il croit s'être aperçu que cette fille respiroit encore. Catherine en effet n'étoit point morte, elle a repris les sens, elle ouvre les yeux, les tourne sur le religieux, & frappée de cet air imposant, croyant voir Dieu même, elle se lève, va tomber à ses pieds, les embrasse avec transport, & s'écrie : *Ah, Pere Eternel, vous savez mon innocence !* Ce cri est pour le religieux & pour son frere celui de la vérité ; ils donnent tous leurs soins à cette fille, la rappellent entièrement à la vie, & se hâtent d'instruire les magistrats de cet événement ; le procès est soumis à une révision, l'innocence éclate dans tout son jour ; le calomniateur est condamné au dernier supplice. Toute la ville disputa le plaisir, cette satisfaction si pure, si douce, de rendre hommage à la vertu, & de lui faire oublier, s'il est possible, de si cruelles épreuves. Catherine est comblée de présens, de marques de distinction ; elle avoit recouvré la vie & l'honneur ; mais on ne put parvenir à lui rendre la raison. Son châtiment si peu mérité avoit dérangé ses organes ; on est obligé de la renfermer ; on la trouvoit nuit

& jour à genoux , les mains jointes , versant des larmes , & répétant sans cesse ce qu'elle avoit dit à ses juges , *messieurs , messieurs , je vous assure que je ne suis point une voleuse.*

S E Y M O U R , (Edouard)

condamné à mort , & exécuté à Londres.

L'échafaud étoit encore teint du sang de l'infortunée Anne de Boulen , lorsque Henri VIII épousa Jeanne Seymour. Cette nouvelle union procura un fils au roi ; mais sa mere en lui donnant le jour perdit la vie. Neuf ans après Henri étant mort , Edouard Seymour , oncle maternel du jeune prince (Edouard VI.) fut nommé protecteur , & gouverna l'Angleterre en cette qualité pendant la minorité de son neveu.

Seymour qui professoit la religion luthérienne , mit tout en usage pour l'établir dans le royaume. Il commença par la faire adopter par son neveu : ayant réussi , il crut qu'il étoit nécessaire de la faire adopter également par les seigneurs qui composoient la cour. Pour obtenir le succès qu'il desiroit , le protecteur éleva aux premières dignités

& aux charges les plus importantes les personnes qui partageoient sa croyance. Thomas Seymour, son frere, fut fait baron de Sudley & grand amiral d Angleterre ; Jean Dudley fut aussi fait comte de Warwick.

Le proteſteur ayant remporté une victoire ſur les Ecoſſois, ſon pouvoir ſ'accrut, & le luthéranisme ſit de nouveaux progrès. Cependant le peuple ſe plaignit des innovations faites à la religion Anglicane ; il parut très ſenſible à l'abolition de la meſſe, au mariage des miniſtres de la religion, à l'enlèvement des images, aux prieres publiques faites en langue vulgaire ; autant de points de la réforme de Luther, auxquels Henri VIII, en aboliffant la catholicité dans ſes états, n'avoit olé toucher ; mais les murmures furent inutiles : il fallut ou ſe conformer aux volontés du proteſteur, ou diſſimuler. L'amiral, frere du régent, voulut profiter du mécontentement pour balancer la puiſſance de ſon aîné, ou pour obtenir ſa place. Il chargea même les miniſtres d'exciter le peuple à la révolte ; mais cette trame n'eut d'autre ſuite, que le ſupplice de l'amiral, qui fut condamné à perdre la tête ſur un échafaud.

Le protecteur trouva un ennemi plus redoutable dans le comte de Warwick , depuis duc de Northumberland , qui étoit sa créature. » C'étoit (dit un historien) un homme dont la naissance mettoit bien des gens au-dessus de lui , mais dont l'ambition n'y pouvoit souffrir personne. Depuis longtemps le protecteur étoit l'objet de sa jalousie ; il ne pouvoit pardonner à la fortune de l'avoir fait plus grand que lui , & il se reprochoit à lui-même d'être complice par sa tolérance de ce qu'il regardoit comme une injustice. Il avoit travaillé sourdement , avec assez de succès , à diminuer l'autorité de celui qu'il vouloit détruire , & il n'attendoit qu'une occasion favorable pour l'accabler par un coup d'éclat. Il crut que les mouvemens domestiques arrivés sous son ministère , & les dommages que l'état en avoit soufferts chez les étrangers , lui fournissoient des moyens de décrier son gouvernement & de rendre sa personne odieuse. Il anima tellement ceux qui composoient le conseil du roi , que le protecteur fut arrêté & conduit à la tour,

» Ce premier orage n'eut pas de suite. Le roi qui étoit attaché à son oncle , lui fit

rendre la liberté peu de jours après , & comme Dudley s'étoit déclaré contre le protecteur , pour prévenir les effets de leur haine , on détermina Seymour à donner sa fille au fils de son ennemi. Cette alliance qui devoit unir à jamais ces deux seigneurs , ne fit que masquer leurs ressentimens. Dudley s'imposa un silence absolu tant qu'il crut que le crédit du comte auprès du roi étoit diminué ; mais s'étant aperçu que les anciennes impressions s'effaçoient , & que les choses étoient au même état qu'avant ses intrigues , sa haine & sa jalousie se réveillèrent avec plus de fureur , & elles lui firent prendre la résolution de le perdre sans retour. Pour réussir , quoiqu'il professât la religion de son rival , il se lia avec les catholiques , & les mit dans son parti , en les faisant combler de faveurs. Poulet fut fait comte de Wiltshire & marquis de Winchester ; Guillaume Hebert , comte de Pembrock ; milord Russel , comte de Bedford ; milord Grey , duc de Suffolk. Ce fut dans le même temps que Dudley lui-même fut créé duc de Northumberland.

» Cette élévation de Dudley , à laquelle Seymour n'avoit eu aucune part , lui parut

royaume, autrement craignez ses jugemens ;
& qu'il ne venge sévèrement le mépris de
sa parole.

Dans le moment où Seymour prononçoit
ces derniers mots , il fut interrompu par
des cris tumultueux qui firent imaginer au
peuple que le roi lui avoit accordé sa grace.
Tout retentit des acclamations , *grace , grace ,*
Dieu conserve le roi. Seymour reconnut par-
là jusqu'à quel point il étoit chéri du peuple ;
mais ne voulant point abuser des sentimens
qu'on lui montrait , il fit signe qu'on l'écou-
tât , & continua son discours.

» Vous vous êtes flattés de quelqu'espé-
rance , & vous avez cru qu'on m'apportoit
ma grace , parce que vous le désirez : c'est
un témoignage de votre amitié qui m'est bien
cher ; mais je ne crains point la mort , elle
s'est trop souvent présentée à moi dans les
batailles , pour me faire peur aujourd'hui sur
l'échafaud. Je connois la vanité du monde ,
& j'ai honte d'avoir quelquefois estimé la
vie plus que je ne devois. J'en suis revenu ,
& je me trouve dans un tel état, que je n'ap-
préhende pas de mourir , ni ne souhaite pas
de vivre : ne déplorez donc pas ma condi-
tion , puisque je meurs content ; joignez

vous plutôt avec moi , pour demander à Dieu la conservation du roi , dont je respecte tellement la puissance , que je crois qu'on ne peut être fidele à Dieu si on ne l'est à son prince ; je l'ai servi avec application , & j'ai travaillé avec le même zèle au bien public.

» Je souhaite , continua-t-il , à sa majesté une santé ferme , un long regne & un bonheur continuel. Je souhaite à ses conseillers toutes les graces de Dieu dont ils ont besoin , pour s'acquitter dignement d'un aussi important emploi que le leur , & je vous exhorte à leur obéir. Au reste , comme la part que j'ai eu dans l'administration des affaires , m'a commis avec plusieurs personnes , il se peut faire que , contre ma volonté , j'en aie offensé quelques-uns ; je n'ai pourtant encouru la haine des seigneurs que pour avoir pris la défense du peuple , & si j'ai causé du chagrin à mes inférieurs , il faut que j'y aie été contraint : mais je ne suis point sans défaut ; j'ai pu faire tort , soit aux uns , soit aux autres , & je leur en demande pardon : je le demande sur-tout à Dieu , que j'ai infiniment offensé dans tout le cours de ma vie ; & je pardonne de bon cœur à mes ennemis ».

Seymour pria ensuite les assistans de ne point faire de bruit pendant le dernier moment de sa vie , qu'il alloit consacrer à la dévotion , & de contribuer par leur tranquillité à la sienne.

Après avoir fini son discours , il se mit à genoux pour prier ; ensuite il dit adieu à tous ses amis , & se dépouilla de ses habits. L'approche de l'instant fatal n'ébranla point son courage : il fit signe à l'exécuteur de faire son devoir , & aussi-tôt sa tête fut séparée de son corps.

Ainsi périt Seymour, victime de la haine & de l'ambition de ses ennemis : son innocence n'étoit pas douteuse , mais on avoit résolu sa perte. Tous les crimes dont on l'avoit chargé n'étoient que des prétextes pour déterminer la justice à l'immoler ; & on peut remarquer ici , à la honte des tribunaux Anglois , que ce n'est pas le seul innocent qu'ils aient sacrifié aux passions , au crédit ou à la faveur. Il n'est point en effet de nation dont les annales soient souillées par un plus grand nombre de jugemens injustes que celles de l'Angleterre. Notre ouvrage renferme une foule de preuves de cette vérité affligeante pour l'humanité.

S I A M.

(Tribunaux du royaume de)

Les différentes cours de judicature répandues dans le royaume de Siam ressortissent toutes au tribunal souverain qui est établi dans la capitale.

Chaque juridiction a un président , qui est en même temps chef de la justice & général des troupes de son ressort ; tous les officiers tant militaires que de justice lui sont subordonnés.

Il y a dans le royaume des principautés indépendantes, telle que celle de Patane, qui est gouvernée par une femme qui porte le titre de reine , & que le peuple élit dans une certaine famille. On la choisit veuve & avancée en âge , pour qu'elle ne prenne point de mari ; ces seigneurs indépendans sont de petits tyrans, qui écrasent leurs sujets par des impôts considérables.

Le code des Siamois est fort simple. Les prérogatives & les fonctions de toutes les charges , les titres & les honneurs , sont l'objet de la première partie. La seconde est un recueil des plus anciennes constitutions.

La troisième renferme quelques ordonnances modernes, qui ont été publiées au commencement du dernier siècle.

On ne plaide point dans les tribunaux de Siam. On y instruit les procès par écrit, avant d'être admis à citer quelqu'un en justice, il faut donner caution. Suivant le code des Siamois les procès ne devraient durer qu'une semaine, mais l'avarice des juges a prolongé les délais & augmenté les frais. Les procès criminels s'instruisent dans le même tribunal, mais il n'appartient qu'au roi de prononcer un arrêt de mort, à moins qu'il n'attribue son pouvoir à quelque magistrat.

Les supplices ordinaires consistent à brûler les criminels à petit feu, à les plonger peu à peu dans l'huile bouillante, à attacher auprès d'eux un tigre affamé, de manière qu'il ne puisse les dévorer que lentement, ou à leur faire avaler des métaux fondus, ou bien enfin à les nourrir de leur propre chair.

On ne répand point le sang des princes, mais on les étouffe, on les laisse mourir de faim, on les assomme avec des massues de bois odoriférans; on les rend imbécilles avec certains breuvages, ou on les aveugle

pour les rendre incapables de regner.

La bastonnade se donne avec des roseaux gros comme le doigt ; elle laisse une telle impression de foiblesse qu'on s'en ressent toute la vie.

Le supplice de *la cangue*, qui est une espee d'échelle d'une toise, qui n'a que deux échelons au milieu, entre lesquels on passe le cou du criminel, est aussi usité à Siam : on la met en différentes positions ; une des plus insupportables est de poser *la cangue* horizontalement sur deux piliers plus élevés que le cou du patient, ou bien sur une fosse dans laquelle le criminel est plongé, la tête immobile, exposé aux insultes & aux coups de la canaille : quelquefois on lui attache au cou la tête de quelque scélérat,

Les Siamois n'ont qu'un seul style pour tous les procès. Ils ne connoissent point la division des affaires civiles & criminelles, soit parce qu'il y a toujours un châtimement pour celui qui perd un procès purement civil, soit parce qu'en effet les différends d'autre nature y sont rares.

Dans les accusations graves on a recours aux épreuves ; elles sont fort rigoureuses à Siam & l'on y employe plusieurs méthodes ;

pour celle du feu , qui est la plus ordinaire ; on élève un bucher dans une fosse , de manière que la surface du bûcher soit de niveau avec les bords de la fosse ; sa longueur doit être de cinq brasses sur une de largeur. Les deux parties y passent nuds pieds d'un bout à l'autre , & celui dont la plante des pieds résiste à l'ardeur du feu gagne son procès. La Loubère observe que les Siamois étant dans l'usage d'aller nuds pieds, ils ont la plante si dure , qu'il n'est pas rare que le feu ne leur fasse aucune impression. Deux hommes accompagnent ordinairement l'accusé , & s'appuyent fortement sur ses épaules pour l'empêcher de se dérober trop vite à cette épreuve.

Quelquefois les deux parties plongent leur main dans l'huile ou dans quelqu'autre matiere bouillante. Un François qui se plaignoit d'avoir été volé sans pouvoir en donner de preuves , se laissa persuader de plonger sa main dans du plomb fondu , il la retira presque consumée ; le Siamois n'eut pas la peau seulement effleurée & fut renvoyé absous. Le voleur fut convaincu à la vérité par un autre événement ; mais les aventures qui arrivent souvent ne dégoûtent point les Siamois de leurs usages.

L'épreuve de l'eau consiste à se jeter dans la rivière en se tenant à une perche, le long de laquelle on descend ; celui qui reste le plus longtemps sous l'eau est regardé comme innocent.

Ils se servent encore de certaines pillules purgatives composées par leurs talapoins. On les fait avaler aux deux parties, celle qui les garde le plus longtemps dans son estomac sans les rendre gagne son procès.

Toutes ces épreuves se font non-seulement devant les juges, mais encore devant le peuple, & si les deux parties sortent de l'une avec égalité, on les oblige d'en subir une autre. Le roi même employé ces méthodes dans ses jugemens ; il y ajoute quelquefois celle de livrer les deux adversaires aux tigres, & celui que ces animaux furieux épargnent pendant quelques momens passe pour justifié ; s'ils sont dévorés tous deux, on les croit tous deux coupables.

La peine ordinaire du vol est la condamnation au double, quelquefois au triple par portions égales entre le juge & la partie. Mais ce qui doit paroître singulier, c'est que les Siamois étendent la peine du vol à toute possession injuste en matière

réelle ; aussi quiconque perd un héritage en justice , non-seulement le rend à sa partie , mais encore paye le prix de ce qu'il rend , sçavoir moitié à sa partie & moitié aux juges.

S I A V E C H, *prince de Perse ,*

accusé faussement par une des femmes de son pere d'avoir voulu la violer.

Siavech , fils de Caikaus , roi de Perse , étoit un jeune prince accompli. Sandabah , une des femmes de son pere , ne put le voir sans concevoir pour lui la passion la plus violente. Elle trouva bientôt moyen de l'en instruire ; mais loin d'y répondre , le jeune prince rejeta ses avances avec dédain. Outrée de ses mépris , & faisant céder l'amour à la vengeance , elle courut toute en pleurs accuser Siavech auprès de son pere de lui avoir fait violence.

Caikaus furieux fit arrêter son fils : ce prince ne pouvant justifier son innocence , alloit être victime de la passion injuste & cruelle de Sandabah , lorsqu'un des courtisans proposa de faire allumer un grand feu où l'un & l'autre passeroient pour donner une preuve certaine de la vérité du fait.

On prétend que Siavech se jetta d'abord au milieu du brasier , dont il sortit aussi peu endommagé que le vent qui passe au milieu de la flamme ; mais que Sandabah effrayée par sa propre conscience n'osa risquer l'épreuve , & avoua par son refus son crime & l'innocence du prince , qui se jetta aux pieds de son pere pour obtenir la grace de son accusatrice ; mais Caikaus irrité contre Sandabah , la condamna sur le champ à perdre la vie.

S I B L I S (Molly.)

(*Procès de*)

Siblis (Molly) une des plus belles femmes de l'Angleterre , s'étant reconnue coupable de plusieurs vols , fut condamnée à mort. Comme cette femme avoit fait cette déclaration par étourderie , plusieurs personnes de distinction employèrent leur crédit pour obtenir sa grace ; mais son aveu volontaire , réuni aux preuves de la procédure , rendoit cette grace très-difficile. Le jugement qui la condamnoit à être pendue fut en effet confirmé par la cour , & tout le monde attendoit avec impatience le jour de l'exécution ,

pour jouir d'un spectacle extraordinaire.

Siblis ne perdant pas espérance , fit demander au chef de la justice une audience particuliere. Loin de rétracter sa confession , elle la répéta avec des nouvelles circonstances ; mais après avoir reconnu qu'elle méritoit la mort , elle ajouta que le vol pour lequel on la condamnoit au supplice étoit le moindre de ses crimes , que depuis dix ans qu'elle s'étoit livrée au libertinage , elle avoit causé mille désordres qu'il importoit au public de sçavoir , & dont elle vouloit décharger sa conscience en mourant ; que la patrie & la personne même du roi y étoient intéressées ; enfin , que ne pensant plus à demander grace , & croyant son supplice certain , elle étoit persuadée qu'on ne lui refuseroit pas le délai nécessaire pour entendre ses déclarations.

On prit d'abord cette sincérité apparente pour un artifice. Cependant la cour ayant été informée de ses offres , ordonna que son supplice fût retardé , & nomma des commissaires pour recevoir ses déclarations. Elle s'expliqua avec une présence d'esprit étonnante. Les conférences durèrent huit jours , pendant lesquels Siblis raconta l'his-

toire de ses crimes : voici les principales circonstances de sa narration.

« J'étois née de fort honnêtes gens (dit
» Sibilis) mais l'amour & le plaisir me firent
» mépriser ma naissance , parce que mes
» parens n'étoient point assez riches pour
» satisfaire ces deux penchans. Je ne me
» plains pas que les hommes aient séduit
» mon innocence , mon parti étoit pris avant
» que j'eusse le moindre commerce avec
» eux. J'étois résolue de me livrer à celui
» qui me proposeroit le premier de me
» mener à Londres , pourvu qu'il se présen-
» tât la bourse à la main , & qu'il me permit
» libéralement d'y puiser ; j'étois belle , &
» je ne l'ignorois pas : je passai ainsi cinq
» ou six mois à chercher l'occasion que je
» desirois. Je ne voyois point arriver une
» chaise , un carrosse , que je ne trouvasse
» le moyen de m'offrir aux regards du
» maître , & je m'affligeois mortellement
» lorsque je n'en recevois que des civilités.
» Enfin la fortune en amena un qui m'offrit
» sans détour sa bourse & son cœur. Je le
» pris au mot. Nous partîmes pour Londres
» la nuit suivante , & je vécus pendant
» quelques mois fort contente avec lui. Je

» jugeai de son rang par sa dépense ; je le
» croyois homme de condition , mais il
» m'apprit naturellement au bout de trois
» mois qu'il n'étoit que le valet de cham-
» bre d'un des premiers seigneurs de la
» cour , & que son dessein étoit de me
» mettre en liaison avec son maître ; il ne
» me cacha pas même qu'il ne m'avoit pro-
» posé de venir à Londres que dans cette
» vue , quoique la passion qu'il avoit conçue
» pour moi l'en eût fait changer ; qu'il étoit
» employé par son maître à chercher au
» loin de quoi fournir à ses plaisirs ; qu'il
» espéroit tirer une grosse somme de lui
» pour une fille telle que moi , & que si je
» sçavois ménager ma fortune avec un peu
» d'esprit, j'allois être une des plus heureuses
» créatures de Londres. Je reçus cette ou-
» verture avec une satisfaction extrême.
» L'effet répondit à mes espérances : je vécus
» près d'un an dans l'abondance.

» Le seigneur vint à mourir ; il m'oublia
» à sa dernière heure. De tant de biens dont
» j'avois joui sans penser à l'avenir , il ne
» me resta que de l'orgueil & de la fierté. Je
» ne voulus plus souffrir le valet de cham-
» bre , qui vint m'offrir de remplacer son

» maître. Il en fut irrité, jusqu'à me faire un
» cruel affront ; mais je jurai d'en tirer ven-
» geance. Un nouvel amant , que je ne fus
» pas longtemps à trouver , entra dans mon
» ressentiment. Nous attendîmes mon enne-
» mi le soir dans un lieu détourné : je vou-
» lus qu'il mourût de ma main. Le premier
» coup néanmoins lui fut porté par mon
» second ; mais je ne le vis pas plutôt à terre,
» où il étoit tombé de sa blessure , que fai-
» sissant un poignard que j'avois sur moi ,
» je lui arrachai la vie par mille plaies lentes
» & douloureuses.

» Le nouvel amant que j'avois étoit un
» joueur , dont les richesses m'avoient
» ébloui. Nous vécûmes pendant quelque
» temps avec beaucoup d'éclat ; mais
» n'ayant point d'autres fonds que le jeu , un
» revers soudain nous jeta dans la misère.
» Il falloit vivre. Je fus la première à lui
» faire naître la pensée de voler un de ses
» amis qui vivoit aussi des profits du jeu ;
» mon amant le pressa de venir souper avec
» nous. Notre dessein étoit de l'enivrer ,
» mais il conserva assez de présence d'esprit
» pour tromper toutes nos mesures. Je me
» levai de table , je m'approchai de lui sans

» affectation ; & je lui passai si promptement
» ma ceinture au col , que le serrant en
» même temps de toute ma force , je lui fis
» perdre aussi-tôt la respiration & la con-
» noissance : nous achevâmes de l'étouffer
» avec sa serviette. Nous nous faisîmes de
» tout son argent , avec la précaution de
» lui laisser quelques guinées & sa montre.

» Après m'être convaincue de la foiblesse
» des hommes , je crus qu'une belle femme
» peut tout entreprendre impunément. L'af-
» freuse condition dont j'avois trouvé le
» moyen de sortir fut bientôt effacée de ma
» mémoire. Il ne me restoit d'embarras que
» pour mes dettes , qui m'exposaient aux
» insultes de plusieurs créanciers. Je pris le
» parti d'épouser un soldat , après lui avoir
» fait promettre de ne se présenter jamais
» devant mes yeux : deux guinées dont je
» lui fis présent le disposèrent à suivre toutes
» mes volontés. A peine connu - il mon
» nom ; je puis assurer que de sa vie il ne
» m'a vue qu'à l'église. Plus fière que jamais
» du droit que j'avois acquis de faire im-
» punément des nouvelles dettes , j'augmen-
» tai ma dépense , & je formai une maison
» qui devint le rendez-vous de tout ce

» qu'il y avoit de jeunes débauchés à Lon-
» dres.

» Ce fut dans ce temps que je fis con-
» noissance avec un jeune homme dont je
» parvins à être adorée : son pere , qui fut
» informé de notre commerce , prit la réso-
» lution de le marier pour le rompre. Il me
» fut impossible de parer le coup , & j'eus
» le chagrin de voir que son épouse étant
» devenue enceinte , il commençoit à se ré-
» froidir pour moi ; ma fierté ne put souffrir
» ce changement. Je pris le parti de m'en
» venger sur le fruit de ses nouvelles
» amours , par un breuvage composé que
» j'eus l'adresse de faire présenter à la mere.
» Il lui fut aussi funeste qu'à l'enfant qu'elle
» portoit dans son sein. J'eus quelque regret
» que ma vengeance eût été si loin ; je n'en
» voulois point à la vie d'une rivale que je
» redoutois peu sous toute autre qualité
» que celle de mere. Cependant le retour
» de mon amant n'en fut que mieux assuré.

» Sa passion , qui avoit repris de nou-
» velles forces , dura plus longtemps que la
» mienne ; ayant cessé de l'aimer , je lui
» volai les effets les plus précieux qu'il
» possédoit.

» Quelque temps après , un François ar-
» rivé nouvellement à Londres , me vit à
» la promenade du parc , & me fit connoître
» par ses regards & sa constance à me suivre ,
» qu'il avoit pour moi des sentimens fort
» passionnés. Je lui fis naître naturellement
» l'occasion de m'aborder ; il la saisit en
» homme versé dans la galanterie ; ses ma-
» nieres étoient pleines de douceur. Il s'ex-
» primoit mal en Anglois , mais il se faisoit
» entendre : je goutai si fort son entretien ,
» qu'oubliant le dessein que j'avois eu de
» le tromper , je résolus de faire une liaison
» de tendresse avec lui. Il m'offrit la main
» pour me conduire chez moi : je l'acceptai.
» Ne m'ayant pris d'abord que pour une
» aventuriere , il parut surpris de la beauté
» de ma maison , du nombre de mes do-
» mestiques & de la richesse de mes meu-
» bles. Son admiration éclatoit à chaque
» moment ; je vis un homme qui ne se pos-
» sédoit plus dans le transport de sa joie , &
» toutes ses réflexions tomboient sur l'abon-
» dance qu'il remarquoit autour de lui : j'en
» conclus que , malgré l'air de distinction
» qu'il sçavoit prendre , il n'étoit point
» accoutumée à fréquenter les grands , ni à

» vivre dans l'opulence. Cette pensée me
» rendit plus retenue : quoique je ne sen-
» tisse point diminuer le penchant que j'a-
» vois pour lui , je crus devoir le mettre
» à l'épreuve & m'assurer de son affection.
» M'étant apperçue au bout de quelque
» temps que cet homme entretenoit un
» commerce secret avec une de mes ser-
» vantes & qu'ils avoient fait le complot
» de me voler & de me tuer , je conçus
» aussitôt le projet de punir ce perfide &
» de l'immoler à ma vengeance ; mais je
» résolus de différer l'exécution de ce pro-
» jet après avoir satisfait ma passion ; je
» dissimulai donc , & je permis au François
» de passer la nuit avec moi ; il s'y rendit ,
» & le matin je profitai de son sommeil pour
» l'étrangler ».

Telles furent les Déclarations de Sibilis ;
elles furent portées au roi , qui adoucit la
rigueur de la sentence , & condamna seu-
lement la coupable à être transportée dans
les colonies. Ce changement étonna le pu-
blic ; mais un autre événement replongea
bientôt tout le monde dans une nouvelle
incertitude. Il devoit partir un vaisseau
pour l'Amérique , chargé d'émigrans de

Saltzbourg , & d'un grand nombre d'Anglois qui se destinoient volontairement aux colonies. Siblis fut menée à bord pour partir avec eux : la nuit même d'après le jour qu'elle y arriva , une troupe de gens armés & masqués se rendit au vaisseau dans une chaloupe , & l'enleva à force ouverte. Cette violence ne s'étant point passée sans combat , un des ravisseurs reçut une profonde blessure , qui ne lui permit point de se retirer avec les autres , de sorte qu'il demeura prisonnier , sans que ses compagnons s'en apperçussent. On ne manqua point de faire toutes sortes d'efforts pour tirer des éclaircissemens de sa bouche ; mais il résista si constamment aux menaces , que pour le punir de son opiniâtreté & de son crime , on le condamna à être transporté dans les îles à la place de Siblis.

SIDNEY & RUSSEL.

(Procès & supplice des lords)

La perte du duc de Monmouth , dont nous avons rapporté le procès & le supplice , entraîna celle de plusieurs seigneurs qui avoient uni leurs intérêts avec les siens.

Le

Le lord Sidney & le lord Ruffel étoient de ce nombre : ces seigneurs s'étoient flattés en embrassant le parti de ce jeune téméraire de le conduire à leurs fins & de le faire servir à l'exécution de leur projet , qui tendoit à exclure le duc d'Yorck de la succession au trône.

Le lord Ruffel fut cité le premier ; les dépositions contre lui étoient en assez grand nombre , mais si mal circonstanciées , que l'affaire fut longtemps débattue avant qu'on le déclarât coupable. Le comte de Bedford son père , instruit de ses affaires , se donna tous les mouvemens possibles pour le soustraire au supplice ; il offrit jusqu'à 100 mille livres sterling à la duchesse de Portsmouth , maîtresse du roi ; mais Charles fut inexorable. Ce prince avoit eu beaucoup à souffrir de la violence du parti ; il ne consentit qu'à lui remettre la partie la plus ignominieuse de la peine prononcée contre les traîtres. » Milord Ruffel , dit-il » froidement , éprouve aujourd'hui que je » possède la prérogative qu'il a jugé à propos de me disputer dans d'autres occasions ».

Ruffel après sa condamnation , écrivit la

lettre suivante au duc d'York , contre lequel il s'étoit toujours montré si opposé.

« La maniere dont je me suis opposé aux
» intérêts de votre altesse royale , m'ôte
» presque la hardiesse de faire auprès d'elle
» le personnage de suppliant ; quoi qu'il
» soit question de sauver ma vie , Dieu
» m'est témoin que je n'ai agi par aucun
» principe de mauvaise volonté ou d'animosité contre la personne même de votre
» altesse royale , mais uniquement parce
» que j'étois persuadé que c'étoit-là la voie
» la plus sûre de conserver la religion établie par les loix ; si je me suis trompé ,
» j'ai néanmoins agi de bonne foi & sans
» aucunes vues criminelles.

« Car pour ce qui est d'avoir formé quelque lâche projet contre votre personne ,
» je me flatte que votre altesse royale me
» rendra la justice d'être persuadée que je
» suis incapable de concevoir de si indignes
» pensées. A présent je suis résolu & suis
» prêt de m'engager solennellement , s'il
» plaît au roi de me faire grace , & si votre
» altesse royale daigne intercéder en ma
» faveur , de ne me mêler plus du tout
» d'aucune opposition contre votre altesse

» royale , & d'aller vivre en tel endroit du
 » monde qu'il plaira à sa majesté de défi-
 » gner. à moins que les ordres du roi
 » ne m'appellent à son service , auquel cas
 » je ferois tous mes efforts pour m'en ac-
 » quitter comme je le devrois. Je m'éloi-
 » gnerai entièrement des affaires d'Angle-
 » terre si votre altesse royale me veut faire
 » la grace de s'intéresser pour moi. Comme
 » ce sera une obligation qui surpassera tout
 » ce que je puis espérer ; elle fera aussi sur
 » mon cœur les plus vives impressions , la
 » crainte de la mort n'étant pas capable de
 » me toucher aussi vivement que le fera
 » une aussi grande obligation , &c ».

L'épouse du lord , fille & héritière du
 fameux comte de Southampton , alla se
 jeter aux pieds du roi , & rappella , en ver-
 sant un torrent de larmes , les services & la
 fidélité de son pere ; mais voyant toutes
 ses prieres inutiles , lady Russel eut le cou-
 rage de se rendre à la prison de son époux ,
 & de l'exhorter à ne point démentir dans
 ces derniers momens sa noblesse & son
 rang. Le jour de l'exécution ces deux époux
 se firent les adieux les plus tendres.

Le docteur Burnel qui accompagna Russel

au dernier moment , rapporte de lui plusieurs traits qui marquent non-seulement du sang-froid , mais même de la gayeté dans ces affreux instans. Il dormoit d'un sommeil tranquille & profond lorsqu'on fut l'avertir que sa dernière heure s'approchoit. Un moment avant d'être conduit à l'échafaud il monta sa montre, & dit ensuite : « c'en est fait pour le temps , je ne dois plus » penser qu'à l'éternité ». En allant sur les dix heures à la place où se devoit faire l'exécution , il rencontra milord Cavendish qui l'attendoit pour lui dire adieu , ils s'embrassèrent tendrement.

« M. Hume dit que l'échafaud avoit été dressé dans la place de Lincolns-inn , qui étoit fort éloignée de la tour. On s'étoit proposé (ajoute cet auteur) en faisant ainsi traverser la ville à milord Russel, d'exposer aux yeux des séditieux leur chef favori sujet à toute la rigueur des loix. Comme il étoit généralement aimé & qu'il n'avoit point d'ennemis personnels , même dans la faction opposée à la sienne , son sort excita la même compassion dans tous les cœurs sensibles. Sans prononcer un seul mot , sans changer de contenance , il plaça sa tête sur

le bloc , & l'exécuteur la sépara du corps en deux coups.

» Le même historien que nous venons de citer dit que le lord Sidney parut ensuite devant les juges. Ce lord avoit eu beaucoup de part aux guerres civiles qui avoient été si funestes à Charles I^{er} ; il avoit même été nommé au nombre des juges de ce monarque infortuné , mais il se dispensa de prendre séance ; ensuite il s'opposa fortement à l'usurpation de Cromwel, mais n'employant pas moins ses efforts contre le rétablissement des Stuarts & voyant ses espérances trompées , il renonça à l'amnistie générale & se condamna à vivre hors de sa patrie , loin du gouvernement d'une famille qu'il détestoit , aussi longtemps que le parti républicain eut quelque'existence. On lui vit un zèle fort actif pour tous les partis ; mais enfin sa présence étant devenue nécessaire à ses intérêts particuliers , il demanda grace & l'obtint du roi. Lorsque les factions se renouvelèrent sous le regne de Charles II, Sidney se rejoignant encore au parti populaire , chercha une seconde fois dans les horreurs d'une guerre civile son cher fantôme de république & de liberté. Sidney

étoit coupable , mais il falloit appuyer sa condamnation sur la déposition de deux témoins suivant les loix , & le lord Howard son complice , se présentoit seul : de vieux papiers qu'on saisit chez lui , dans lequel il examinoit lequel du gouvernement du monarque ou de l'aristocratique méritoit la préférence , papiers qui n'avoient jamais vu le jour , parurent aux yeux des juges tenir lieu du témoin qui manquoit , & il fut condamné à mort ».

Les sçherifs étant venus lui signifier l'ordre de son supplice , il marcha à pied vers le lieu où il devoit recevoir la mort ; lorsqu'il y fut arrivé il salua le peuple , & s'étant mis à genoux il fit une courte priere. Il remit au sçherif un écrit contenant ses sentimens , & ayant posé sa tête sur le billot , l'exécuteur la lui coupa d'un seul coup.

S I M N E L.

(Punition bizarre infligée par Henri VII, roi d'Angleterre, à un imposteur nommé)

Vers l'an 1485 , sous le regne d'Henri VII roi d'Angleterre , de la maison de Lancastre , on vit paroître un imposteur qui osa

se donner pour Edouard Plantagenet, neveu d'Edouard IV de la maison d'Yorck. Ce fourbe qui se nommoit Lambert Simnel , étoit fils d'un boulanger. Richard Simon , prêtre d'Oxford , lui avoit donné toutes les instructions nécessaires pour jouer son rôle. D'abord il le mena en Irlande où la maison d'Yorck avoit de nombreux partisans. Le comte de Kildare , viceroy , fut le premier à le recevoir , & la plus grande partie de la noblesse suivit son exemple. Simnel fut mené au château de Dublin , & proclamé roi par le peuple transporté de joie. Marguerite , duchesse de Bourgogne & sœur d'Edouard IV , ayant appris ce qui se passoit en Irlande , quoiqu'elle sçût que Simnel étoit un fourbe & que le véritable Plantagenet étoit entre les mains d'Henri , lui envoya néanmoins 2000 hommes pour soutenir sa qualité ; mais il ne joua pas longtemps son rôle , puisqu'il fut pris dans la bataille où ses partisans furent défaits. Henri VII se contenta de faire condamner ce fourbe à tourner la broche dans ses cuisines.

SINGULIERE

précaution prise par Henri VIII, roi d'Angleterre, pour mettre ses successeurs à couvert de l'infidélité de leurs épouses.

La beauté, la jeunesse & le caractère de Catherine Howard firent une si grande impression sur le cœur de Henri VIII, qu'il rompit les nœuds qui l'attachoient à Anne de Cleves. Après avoir répudié cette princesse, il ne fit aucun mystère de son amour, il voulut même qu'on fit une prière pour remercier le ciel du bonheur dont il jouissoit, & exigea que l'évêque de Lincoln composât une hymne sur ce sujet.

Cependant la reine méritoit fort peu cet excès de tendresse, puisqu'elle s'étoit livrée au plus honteux libertinage. Un nommé Lascelles informa Cranmer de la vie dissolue de cette princesse. La sœur de ce Lascelles, autrefois attachée au service de la vieille duchesse de Norfolk, & élevée avec Catherine, avoit révélé à son frère des détails circonstanciés de l'inconduite de cette princesse. Derham & Mannoc, deux officiers de la maison de la vieille duchesse, avoient

eu part à ses faveurs. Cranmer frappé d'une nouvelle qu'il étoit également dangereux de taire ou de decouvrir , la communiqua au comte d'Herford & au chancelier , qui s'accorderent à décider que dans une affaire de cette nature il n'étoit pas possible de garder le silence. L'archevêque ayant paru le plus propre à instruire le roi , fut chargé de cette commission délicate. Cranmer prit le parti d'écrire historiquement le fait à Henri , qui fut excessivement étonné de cet avis. Cependant sa confiance dans la vertu de son épouse l'empêcha d'abord d'ajouter foi aux égaremens dont on l'accusoit , & il dit à quelques-uns de ses principaux courtisans qu'il regardoit cette histoire comme une calomnie atroce.

Le délateur Cranmer se trouva alors dans une situation fort embarrassante ; sa perte étoit inévitable s'il ne prouvoit la vérité des faits qu'il avoit avancés. Ayant été interrogé par le garde du petit sceau, il persista dans ses déclarations. Mannoc & Derham qu'on avoit également arrêtés , attestoient dans leurs interrogatoires la vie licentieuse de la reine. Trois filles attachées à la maison de cette princesse , & qui étoient ses

confidentes , constaterent par leurs dépositions ses désordres. Ces dépositions & ces interrogatoires ayant été lus au roi , ce monarque en fut si profondément affecté qu'il garda d'abord un morne silence , & versa ensuite un torrent de larmes.

La reine fut interrogée à son tour. D'abord elle osa nier son crime ; mais lorsqu'elle scût qu'on avoit contre elle les preuves les plus évidentes , elle convint qu'elle s'étoit mal conduite , mais elle soutint que son libertinage étant antérieur à son mariage , elle n'avoit point trahi le roi. Comme on avoit la preuve de la fausseté de ses déclarations , on n'y eut aucun égard.

Henri scavoit que le vrai moyen d'affouvir promptement & pleinement sa cruauté sur tous ces criminels , étoit d'assembler le parlement son vengeur ordinaire. Les deux chambres ayant reçu la confession de la reine , présentèrent une adresse au roi , qui contenoit plusieurs articles singuliers : « elles » invitoient sa majesté à ne se point cha- » griner d'un accident désagréable auquel » tous les hommes étoient sujets , & à con- » sidérer la fragilité de la nature humaine » ainsi que la vicissitude des choses de ce » monde d'un œil philosophique ».

Elles demandèrent qu'il leur fût permis de passer un bill de proscription contre la reine & les complices ; elles prièrent le roi d'y donner la dernière sanction par son consentement , non en personne , parce que cela renouvelleroit sa douleur & pourroit nuire à sa santé , mais par procureur. Après avoir reçu une réponse gracieuse de Henri sur tous les objets de cette requête , le parlement procéda au bill de proscription pour trahison contre la reine & la vicomtesse de Rochefort , confidente officieuse de ses secrettes amours ; Colepeper & Derham furent aussi compris dans cet acte. Le parlement en passa un autre en même temps contre la vieille duchesse de Norfolk , grand'mere de Catherine , contre son oncle Howard & sa femme la comtesse de Bridgewater & neuf autres personnes instruites des dérèglemens de Catherine avant son mariage & jugées coupables pour les avoir cachés : telle étoit l'extravagance de Henri d'exiger que les plus proches parens foulassent aux pieds les nœuds les plus saints de la nature & les loix de la pudeur & de la décence , pour lui révéler les désordres les plus honteux & les plus secrets de leurs

104 SINGULIERE.

familles. Il paroît qu'il sentit lui-même la cruauté de cette sentence , car il fit grâce à la duchesse de Norfolk & à quelques autres.

Pour garantir désormais lui & ses successeurs de ce fatal accident, il engagea le parlement à rédiger une loi aussi ridicule qu'insensée. On statua que quiconque sauroit ou présumeroit quelque désordre dans les mœurs de la reine, & ne le révéleroit pas au roi ou à son conseil dans l'espace de vingt jours, feroit puni comme traître. La même loi statua que si le roi épousoit une femme comme chaste, & cependant qu'elle eût cessé de l'être, sans lui en faire l'aveu avant de s'engager avec lui, elle feroit déclarée criminelle de trahison. Le peuple ne fit que rire de cette clause ridicule, & dit que désormais il faudroit que le roi ne jettât ses vues que sur des veuves. Après avoir passé toutes ces loix, on trancha la tête à la reine & à lady Rochefort.

SINGULIERE

invention d'un chirurgien Anglois pour sauver la vie à un criminel condamné à mort.

Gordon, fameux boucher de Londres,

joignoit à cette profession le métier de voleur sur le grand chemin. Les succès de ce particulier dans ces deux métiers lui avoient procuré des richesses considérables. Malheureusement pour cet adroit frippon , la justice ayant été instruite de ses crimes, vint troubler ses jouissances & le fit arrêter. Son procès fut instruit en peu de temps , & il fut condamné à être pendu.

On se rappelle que les formes criminelles qu'on suit en Angleterre ne ressemblent en rien à notre procédure : ce ne sont point les juges , comme nous l'avons dit dans l'article des tribunaux Anglois , qui punissent les coupables. Lorsqu'un criminel est arrêté l'on nomme douze personnes, qu'on appelle *douze pairs*, parce qu'on les choisit de la même condition que l'accusé. Ils s'assemblent pour examiner les dépositions des témoins , & toutes les circonstances qui peuvent servir à prouver l'accusation. Ils s'engagent par serment à être intègres , & afin que leurs discussions ne traînent pas en longueur , on ne leur permet de boire & de manger qu'après que l'affaire est terminée. Leur devoir est de prononcer , si l'accusé est coupable & alors le juge déclare quel est

le châtimement que les loix imposent à son crime , & l'exécution se fait quelque temps après.

« Gordon (dit l'historien qui nous fournit ce trait) condamné à mourir , auroit sacrifié toutes ses richesses pour sauver sa vie. Il tenta inutilement la fidélité de ses geoliers, & celles même de plusieurs personnes puissantes qui auroient pu le secourir. Un jeune chirurgien, ébloui par l'espoir de la récompense, entreprit de le dérober à la mort. Il obtint facilement la liberté de le voir dans sa prison. Là , après lui avoir communiqué son dessein , & s'être assuré d'un prix considérable , il lui fit à la gorge une petite incision qui répondoit au conduit de la respiration, & il y fit entrer un petit tuyau d'argent qu'il avoit composé exprès ; il est aisé de concevoir quelle étoit l'espérance du chirurgien , lorsque Gordon auroit le cou serré par la corde du supplice. On assure qu'il avoit fait l'expérience de cette invention sur plusieurs chiens , & qu'elle avoit toujours réussi. Un peu de sang qui avoit coulé dans l'opération , fit croire aux geoliers que le criminel avoit voulu attenter à sa vie ; le bruit s'en répandit même à Londres ; mais

n'ayant servi qu'à faire hâter l'exécution , il fut enfin conduit à Tiburn. Une circonstance qui est encore fort remarquable , c'est qu'il obtint la permission de s'y faire mener dans un carrosse drapé. Les Anglois traitent avec beaucoup d'humanité tous les malheureux que la justice condamne à la mort. De quelques crimes qu'ils soient coupables , ils les croient toujours à plaindre lorsqu'il leur en coûte la vie. L'exécuteur ayant fait son office , & Gordon ayant demeuré quelque temps suspendu pour servir de spectacle au peuple , on livra , suivant la coutume , son cadavre à ses parens. Le chirurgien qui n'attendoit que ce moment , se le fit apporter dans le cabaret le plus proche , & se hâta de lui ouvrir la veine au bras , & de lui donner tous les secours qu'il avoit préparés. Gordon n'étoit pas mort. Il ouvrit les yeux & poussa un profond soupir ; mais étant retombé presque aussitôt dans une espece d'évanouissement , il expira quelques minutes après. Le chirurgien attribua les mauvais succès de son entreprise à la grosseur du malheureux Gordon , qui l'avoit fait peser excessivement sous la corde. Quoi qu'il en soit , l'invention

du tuyau n'en parut pas moins admirable. Elle étoit si hardie , qu'on craignoit d'abord que la justice n'inquiétât le chirurgien pour avoir osé l'entreprendre ; mais la justice ferma les yeux sur cette tentative & garda un profond silence ».

S I X T E V.

(Exemple de sévérité de ce pape dans l'administration de la justice)

Lorsque Sixte V fut nommé souverain pontife , il ne suivit point l'usage observé dans tous les temps à Rome , de rendre la liberté aux criminels détenus dans les prisons de l'état ecclésiastique. Cette faveur attiroit ordinairement une foule de coupables qui venoient se jeter dans les prisons à la fin du conclave. L'élection de Sixte V en trompa plus de 500 , qui s'étoient enfermés volontairement dans les prisons , dans l'espérance de jouir de l'impunité.

Le jour du couronnement , lorsqu'on demanda à Sixte V ses ordres pour donner la liberté aux prisonniers : — « Je défends , » répondit le pontife , qu'on fasse sortir de » prison aucun criminel quel qu'il soit ; je » veux en outre qu'on les resserre plus » étroitement

» étroitement & qu'on instruisse leurs pro-
 » cès sans tarder , dès demain qu'on en
 » juge quatre des plus coupables & qu'ils
 » soient exécutés le jour de mon couron-
 » nement : outre l'exemple , ces exécutions
 » serviront à diminuer le nombre des cu-
 » rieux que cette cérémonie fait venir à
 » Rome ».

Un chanoine , trésorier de Sainte Marie-
 Majeure , qui avoit autrefois rendu des ser-
 vices à Sixte V , crut que par reconnoissance
 il lui accorderoit la grace de son neveu , qui
 étoit dans les prisons. Ce jeune homme
 étoit accusé d'avoir violé une fille après
 l'avoir enlevée des bras de son pere. Caf-
 telli , c'est le nom du chanoine , avoit ap-
 paisé cette affaire en faisant épouser cette
 fille à son neveu ; mais comme on lui avoit
 fait son procès en crime de rapt , & que
 pour son entière justification il restoit quel-
 ques formalités à observer , son oncle jugea
 à propos de le faire entrer dans les prisons ,
 persuadé que le nouveau pontife ne chan-
 gerait rien aux usages. Lorsque le bon cha-
 noine se vit trompé , il présenta une requête
 dans laquelle , après avoir rappelé au pape
 son ancienne amitié , il fit observer que son

neveu n'étoit coupable que de ce seul crime, qu'il étoit fort jeune & emporté par la passion lorsqu'il s'y abandonna ; qu'enfin il l'avoit réparé autant qu'il étoit en lui par son mariage.

Le pape , après avoir lu la supplique , répondit à Castelli : « que l'amitié qu'il avoit » eue pour lui lorsqu'il étoit cardinal , lui » avoit été fort agréable , mais qu'étant de » venu pape , il oublioit qu'il eût eu des » amis ; qu'il devoit pareillement oublier » que le coupable étoit son neveu , & de » mander pour toute grace que Dieu ait » pitié de son ame ».

Le malheureux jeune homme fut condamné à être pendu & exécuté en effet peu de jours après devant la maison où il avoit commis son crime. Les juges qui avoient fait de nouvelles informations en faveur du coupable , avoient entendu des témoins qui ne traitoient point cette affaire de rapt ; le pere même avoit déclaré que tout s'étoit passé de son consentement & de celui de sa fille ; mais le pape qui soupçonnoit les juges de partialité , se fit apporter la premiere procédure , il y vit que le pere de cette fille s'étoit rendu partie , & que les témoins

avoient déposé du rapt. Irrité de la prévarication des juges , Sixte V en fit fouetter un publiquement dans la salle du palais , & chassa l'autre de Rome.

Après le supplice du neveu de Castelli ; Sixte V l'envoya chercher , & lui dit , qu'ayant rempli les devoirs que la justice lui imposoit , il vouloit s'abandonner aux douceurs de l'amitié , & en même temps il le nomma à un évêché dans le royaume de Naples.

S I X T E V.

(Autre exemple de sévérité de)

Un chirurgien de Syracuse , qui avoit épousé à l'âge de vingt-cinq ans une femme qui lui avoit apporté une dot assez considérable , après avoir resté trois ans avec elle , s'en alla à Naples , où il se maria avec une courtisane qui lui donna dix mille écus. Le chirurgien resta quelques années avec elle ; après avoir dissipé sa fortune , il fut à Venise , où il eut l'adresse de se faire aimer de la veuve d'un tailleur riche , de lui voler son argent , & de se retirer à Rome. Il se fit passer pour un empirique célèbre dans diverses cours. Il changea de nom & épousa

une quatrieme femme , qui lui apporta une dot de 20000 livres , mais lorsqu'il étoit sur le point de recevoir la bénédiction nuptiale ; il fut reconnu par un frere de sa femme de Venise , qui sur le champ porta sa plainte au gouverneur de Rome. Sixte V instruit de cette aventure , le fit arrêter , & voulut l'interroger lui-même : « J'avoue , très-saint » pere , répondit le coupable , qu'ayant pris » ma premiere femme à Syracuse sans la » bien connoître , je l'abandonnai à cause » de son humeur ; celle que je pris à Naples me déshonorant par ses débauches , je » la quitterai pareillement ; le hasard m'en fit » prendre un autre à Venise , dont les caprices m'ont fait déserter ; je viens d'en » épouser une quatrieme que je connois fort » peu & que je ne crois pas garder longtemps ». Le pontife lui répondit en plaisantant : « puisque vous ne pouvez trouver en ce monde de femme qui vous » accommode , il faut espérer que vous en » trouverez dans l'autre ».

Aussi-tôt il ordonna au gouverneur de Rome de le faire pendre , ce qui fut exécuté sur le champ.

SIXTE V.

(Autre exemple de sévérité de)

Sixte V. ayant un jour appris que le barigel de la campagne se promenoit dans les rues de Rome , au lieu d'être , suivant le devoir de sa charge , à la poursuite des bandits , commanda qu'on le fit venir devant lui. Lorsqu'il fut en sa présence il lui demanda d'un air terrible qui il étoit : le barigel qui sçavoit bien être connu du pape , lui répondit en tremblant qu'il étoit le barigel de la campagne. « Eh quoi ! misérable , tu as l'insolence , lui dit Sixte V , de mentir devant » le pape ? & comment est-il possible que » tu sois le barigel de la campagne , puisque » tu te promene par la ville ». Il l'envoya sur le champ en prison , & ne lui fit grace de la vie qu'à condition qu'il lui apporteroit dans huit jours six têtes de bandits. Le barigel qui s'attendoit au plus cruel traitement , se prosterna aux pieds du pape , & sortit le même jour de Rome pour rejoindre ses gens , & fit si bien son devoir qu'au bout de six jours il remplit l'ordre qu'il avoit reçu. Sixte V. en fut si content , qu'il lui fit

donner une chaîne d'or de cinquante pistoles.

S I X T E V.

(*Autre exemple de sévérité de*)

Un artisan avoit fait mettre son neveu en prison pour avoir manqué de respect à sa mere ; il ne comptoit le tenir renfermé que quelques heures. Le pape averti par ses espions de la démarche de l'oncle , envoya défendre au geolier de laisser sortir le jeune homme. Son oncle surpris d'apprendre cet ordre , alla trouver le pape pour lui rendre compte du sujet qui lui avoit fait enfermer son neveu. Après l'avoir entendu , Sixte V lui répondit : « Vous avez fait enfermer » votre neveu pour avoir maltraité sa mere, » c'est assez pour un oncle , mais trop peu » pour moi qui suis souverain, & qui ne dois » pas souffrir d'injustice : je veux que cette » affaire soit examinée ». Elle le fut en effet , & le jeune homme fut condamné aux galeres.

S I X T E V.

(*Autre exemple de sévérité de*)

Un jeune Florentin âgé de 16 ans , ayant

S I X T E V. 217

fait quelque résistance à des sbires qui vinrent saisir quelques effets appartenans à son maître , Sixte V le condamna à mort. Le gouverneur de Rome lui ayant représenté que les loix ne permettoient pas de faire mourir un criminel si jeune , Sixte V lui répondit : « pour que la jeunesse de ce » coupable ne vous embarrasse plus , je lui » donne dix de mes années ».

S I X T E V.

(Autre exemple de sévérité de)

Pasquin sortit un jour dans les rues de Rome avec une chemise sale : on lui demanda la raison de sa malpropreté , il répondit : « c'est que ma blanchisseuse est devenue » princesse ». Il faisoit allusion à la signora Camille , sœur du pape Sixte V , qui avoit été blanchisseuse. Cette piquante raillerie fut rapportée à Sixte V , qui donna des ordres de faire une exacte perquisition de l'auteur. N'ayant rien pu découvrir , il fit publier à son de trompe , qu'il s'engageoit , foi de pape , à faire grace de la vie & de donner deux mille pistoles à quiconque se déclareroit auteur de cette pasquinade. Tenté

par les deux mille pistoles , l'auteur vint ingénument se déclarer. Surpris de sa hardiesse & de son avidité , le pape lui dit : « Je suis engagé à vous tenir parole : je vous » donne la vie & veux que vous touchiez » à l'instant la somme promise ». Il lui fit compter effectivement les deux mille pistoles ; & après lui avoir demandé s'il n'étoit pas content de lui , il ajouta : « vous » voyez avec quelle exactitude j'ai satisfait » à ma promesse ; mais ce que vous ignorez , » c'est que je me suis , en la faisant , réservé » de pouvoir vous faire couper les mains & » la langue , pour vous empêcher d'écrire » désormais , ou de débiter de pareilles » médifances ». Il ordonna en effet qu'il fût puni de cette manière , « non pas tant , » ajouta-t-il , pour la raillerie sanglante dont » il est auteur , que pour la témérité qu'il a » eue de se présenter pour en recevoir la » récompense ».

S O C R A T E.

(*Procès & condamnation de*)

Le procès de Socrate est le plus fameux de l'antiquité ; il fut commencé peu

de temps après l'expulsion des trente tyrans d'Athènes. L'oracle de Delphes ayant déclaré Socrate le plus sage des hommes , éveilla l'envie contre ce philosophe. Ses ennemis ne lui pardonnerent pas d'avoir osé attaquer publiquement le vice , & surtout d'avoir été vertueux au milieu de la corruption presque générale des citoyens ; mais voyant combien il leur seroit difficile de le perdre , en se présentant à visage découvert , ses ennemis employèrent des voies sourdes & des manœuvres ténébreuses pour réussir dans le projet infâme qu'ils avoient conçu. On rapporte que ces hommes aussi lâches que perfides , pour pressentir la disposition des esprits , engagerent Aristophane à le jouer sur le théâtre dans une comédie où il jetteroit les semences de l'accusation qu'ils méditoient contre lui. Quoiqu'il ne soit pas bien sûr qu'Aristophane ait été suborné par les ennemis de Socrate , il n'en est pas moins prouvé qu'Aristophane employa ses talens à décrier l'homme le plus sage & le plus vertueux de toute l'antiquité. Il composa en effet une piece intitulée *les nuées* , dans laquelle il représenta le philosophe perché dans un pa-

nier , au milieu des airs , d'où il débitoit les maximès les plus fausses & les plus ridicules. Un débiteur fort âgé, qui desiroit se soustraire aux poursuites de ses créanciers , venoit le trouver pour apprendre de lui à les tromper & à leur prouver par des raisons sans réplique qu'il ne leur devoit rien; ensuite il lui amenoit son fils , qui peu de temps après sortoit de cette sçavante école si bien instruit , qu'à la première rencontre il maltraitoit son pere , & entreprenoit ensuite de lui prouver qu'il avoit très-grande raison d'en agir de la sorte.

Dans toutes les scènes où Socrate paroissoit , le poète avoit eu soin de lui faire débiter mille impertinences mêlées d'impiétés contre les dieux , & sur-tout contre Jupiter.

On sçait qu'aucun peuple ne fut plus spirituel & en même temps plus léger que les Athéniens. On applaudit donc avec transport les traits empoisonnés dont le poète avoit percé le philosophe dans sa piece , & l'enthousiasme des Athéniens fut si grand , qu'on n'attendit pas même que la représentation de la piece d'Aristophane fût finie , pour ordonner que le nom de ce poète seroit mis au-dessus de celui de ses rivaux.

Socrate qui avoit sçu qu'on devoit le jouer sur le théâtre , se trouva à la comédie. Il alloit rarement au spectacle , excepté aux tragédies d'Euripide , moins par affection pour ce poëte , son intime ami , que pour nourrir son cœur des principes solides de morale qui étoient répandus dans ses pieces. Il ne témoigna pas la moindre émotion pendant tout le temps que dura cette farce infâme. Quelques étrangers desirant connoître Socrate dont on parloit tant dans la piece , il se leva & resta debout pour être plus facilement apperçu.

Il ne paroît pas vraisemblable qu'Aristophane ait eu le projet de faire périr Socrate. Un peuple léger & étourdi ne voyoit pas les ressorts qu'on faisoit jouer pour perdre ce philosophe ; toute la noirceur étoit du côté de ses ennemis , qui avoient leurs vues , & qui n'ignoroient pas que le ridicule conduit au mépris & le mépris à l'injustice. Cette premiere épreuve n'eut pas de suites : les troubles de la république occuperent les esprits , & ce ne fut que plus de vingt ans après cette piece que l'entreprise éclata dans toute sa noirceur.

Un homme infâme , & dont le nom ne

fera jamais prononcé qu'avec horreur, Melitus intenta un procès dans les formes à Socrate. Ce monstre accusa le philosophe de ne point reconnoître les dieux de la république & de corrompre la jeunesse, pour quoi il demanda que Socrate fût condamné à mort.

Jamais accusation n'eut moins de fondement que celle de Melitus. Cependant dès que le complot eut éclaté, les amis de Socrate se préparèrent à sa défense. Lyfias, le plus habile orateur de ce temps, lui apporta un discours qu'il avoit travaillé avec un grand soin, où il mettoit les moyens & les raisons de ce respectable accusé dans tout leur jour. Socrate ayant lu ce discours avec attention, le trouva plus conforme aux regles de la rhétorique qu'à la fermeté qui convenoit à un philosophe, & dit à Lyfias qu'il ne vouloit point faire usage des ressources de l'art pour se justifier de crimes imaginaires.

En effet Socrate refusa constamment de mandier les suffrages & d'employer aucune des voies dont la lâcheté faisoit alors usage. Rejetant loin de lui les détours & les artifices de l'éloquence, il n'eut recours ni aux

sollicitations, ni aux prières, ni aux larmes. Cette noble assurance que donne à une grande ame le sentiment de sa vertu & de son innocence fut sa défense contre ses accusateurs. Platon présent à son jugement a recueilli son discours, c'est un des chefs-d'œuvres de l'antiquité ; on y voit regner par-tout une fermeté mâle & généreuse sans passion & sans émotion, & la liberté d'un philosophe s'appuyant sur la vérité.

Les parties comparurent au jour fixé devant les juges, & Melitus porta la parole. Il n'oublia aucune des ressources que peut fournir une éloquence vive & brillante pour rendre un adversaire odieux. Socrate avoua qu'il s'étoit presque méconnu lui-même, tant son accusateur avoit donné l'air de vraisemblance aux choses les plus fausses.

J'ai déjà dit que les chefs d'accusation avoient deux objets. Le premier regardoit la religion : » Socrate recherche (disoit-on) avec une curiosité impie ce qui se passe dans les cieux & dans le sein de la terre ; il ne reconnoît point les dieux que sa patrie adore, il travaille à introduire de nouvelles divinités, &, si on l'en croit, un Dieu inconnu l'inspire dans toutes ses

actions ; en un mot Socrate méconnoît l'existence des Dieux.

Le second chef intéressoit l'état & le gouvernement. » Socrate (disoit - on) corrompt la jeunesse en lui inspirant de mauvais sentimens sur la divinité, en lui apprenant à mépriser les loix & l'ordre établi dans la république , en déclarant publiquement qu'on a tort de choisir les magistrats au sort , en décriant les assemblées publiques , où jamais on ne le voit paroître , en enseignant l'art de rendre bonnes les plus méchantes causes , en s'attachant la jeunesse par un esprit d'orgueil & d'ambition sous prétexte de l'instruire , en montrant aux enfans qu'ils peuvent impunément maltraiter leurs parens. Il se constitue de lui-même le censeur & le réformateur de l'état ; & l'on apperçoit le fruit de ses leçons en la personne de Critius & d'Alciade , ses plus intimes amis , qui ont fait beaucoup de mal à leur patrie , & qui sont de très-mauvais citoyens & des hommes très-dérégés.

On finit par prévenir les juges de se tenir en garde contre les tours insinuans & artificieux que Socrate alloit employer pour les séduire.

Pendant Socrate commença son discours en déclarant à ses juges qu'il leur parleroit comme il avoit coutume de parler dans les occasions ordinaires, c'est-à-dire simplement & sans art. Il entra ensuite dans le détail des *chefs d'accusation* formés contre lui.

Sur quel fondement , disoit-il , peut-on soutenir que je n'admets point les dieux de la république , moi qu'on a vu souvent sacrifier dans ma maison & dans les temples.

On m'accuse (continuoit il) de corrompre les jeunes gens & de leur inspirer des maximes dangereuses , soit par rapport au culte des dieux , soit par rapport aux regles du gouvernement : vous sçavez , Athéniens , que je n'ai jamais fait profession d'enseigner , & l'envie , quelque animée qu'elle soit contre moi , ne me reproche point d'avoir jamais vendu mes instructions , j'ai sur cela un témoin qu'on ne peut démentir , c'est ma pauvreté. Toujours également prêt à me livrer & au riche & au pauvre , à leur donner tout le loisir de m'interroger & de me répondre , je me prête à quiconque cherche à devenir vertueux , & si parmi mes auditeurs il s'en trouve qui deviennent honnêtes gens ou malhonnêtes gens , il ne faut

m'attribuer ni la vertu des uns , dont je ne suis point la cause , ni m'imputer les vices des autres auxquels je n'ai point contribué. Toute mon occupation est de vous persuader , jeunes & vieux , qu'il ne faut pas tant aimer son corps & les richesses , ni toutes les autres choses de quelque nature qu'elles soient , qu'il faut aimer son ame , car je ne cesse de vous dire que la vertu ne vient point des richesses , mais au contraire , que les richesses viennent de la vertu.

Si cette morale a pour but de corrompre la jeunesse , j'avoue , Athéniens , que je suis coupable , & que je mérite d'être puni ; si ce que j'avance n'est pas vrai , il est aisé de me convaincre de mensonge. Je vois ici un grand nombre de mes disciples , ils n'ont qu'à paroître ; — mais un sentiment de retenue & de considération les empêche peut-être d'élever leur voix contre un juge qui les a instruits ; du moins leurs peres , leurs freres , leurs oncles , ne peuvent se dispenser comme bons parens & bons citoyens , de venir demander vengeance contre le corrupteur de leurs fils , de leurs neveux ou de leurs freres ; mais ce sont ceux-là même qui prennent ici ma défense & qui s'intéressent au succès de ma cause.

Jugez

Jugez comme il vous plaira , Athéniens ; mais je ne puis ni me repentir de ma conduite , ni en changer. Quand vous seriez disposés à me renvoyer absous , à condition que dorénavant je garderois le silence , je vous répondrois sans balancer : Athéniens je vous honore & je vous aime , mais j'obéirai aux dieux plutôt qu'à vous , tant qu'il me restera un souffle de vie , je ne cesserai de dire à chacun de vous : « Ci-
 » toyens de la plus fameuse cité du monde
 » pour la sagesse & pour la valeur , n'avez-
 » vous point de honte de ne songer qu'aux
 » richesses , au crédit , aux honneurs , & de
 » négliger les trésors de la prudence , de la
 » vérité , de la sagesse , & de ne pas travail-
 » ler à rendre votre âme aussi bonne qu'elle
 » peut l'être ? »

On m'accuse de lâcheté parce que j'évite les assemblées , & que je refuse à la patrie des conseils dont je suis prodigue pour chaque citoyen en particulier. Je croyois avoir fait suffisamment mes preuves de courage & de hardiesse , & dans les campagnes où j'ai porté les armes avec vous , & dans le sénat où je me suis opposé seul au jugement injuste prononcé contre les dix capitaines qui

engageois à m'absoudre , ne seroit-ce pas vous enseigner à ne point croire à l'existence des dieux ; mais je suis bien éloigné de penser ainsi. Je suis plus persuadé de l'existence de Dieu que mes accusateurs , & je le suis si fort , que je m'abandonne à vous & à ce Dieu , afin que vous me jugiez comme vous le trouverez le plus juste & pour vous & pour moi ».

Socrate prononça ce discours avec cette noble fierté qui accompagne toujours l'innocence , & que le crime ne peut feindre ni imiter. Son air , son geste , son visage , n'avoient rien d'un accusé ; on l'eût pris , à son assurance , pour le juge de ses juges. Une contenance si majestueuse , quoiqu'accompagnée de modestie , au lieu de concilier à Socrate ses juges , les indisposa contre lui.

Melitus n'eut d'abord que la cinquieme partie des suffrages , & la loi condamnoit tout accusateur qui ne réunissoit pas un plus grand nombre de suffrages , à une amende de mille drachmes. Melitus auroit été obligé de payer cette amende si Anytus & Lycon ne se fussent joints à lui pour accuser Socrate. Leur crédit entraîna un grand nombre

de voix : 281 s'éleverent contre Socrate, & 220 seulement en sa faveur ; ainsi la pluralité des suffrages dicta le jugement qui fut rendu contre ce philosophe.

Par une première sentence les juges déclarerent simplement que Socrate étoit coupable, mais sans rien statuer sur la peine qu'il méritoit, car lorsqu'elle n'étoit pas déterminée par la loi, on laissoit au coupable le choix de la punition ; sur sa réponse on opinoit une seconde fois, & ensuite il recevoit son dernier arrêt.

Socrate fut averti qu'il avoit droit de demander une diminution de peine, telle qu'un exil, ou une amende pécuniaire : il répondit qu'il ne choisiroit aucune de ces peines, parce que ce seroit se reconnoître coupable.

« Athéniens (dit-il) pour ne pas vous
» tenir plus longtems en suspens, puisque
» vous m'obligez de choisir moi-même la
» peine que je mérite, je me condamne, pour
» avoir passé toute ma vie à vous instruire,
» vous & vos enfans, pour avoir négligé
» dans cette vue, emplois, dignités, affaires
» domestiques, pour avoir travaillé sans
» cesse à rendre mes concitoyens vertueux ;

« je me condamne , à être nourri le reste
 » de mes jours dans le pritannée aux dé-
 » pens de la république ». Cette réponse
 si noble , si capable de les rappeler à la
 reconnoissance & à la justice , révolta tous
 les juges , & l'innocent fut condamné à
 boire la ciguë.

Cette dernière sentence n'ébrahla point
 sa constance.

« Je vais , dit-il , en s'adressant aux juges ,
 » être livré à la mort par votre ordre : la
 » nature m'y avoit condamné en naissant ;
 » mais mes accusateurs vont être livrés à
 » l'infamie & à l'opprobre par l'ordre de la
 » vérité. Auriez - vous exigé de moi que
 » j'eusse employé auprès de vous & les
 » paroles & la contenance d'un suppliant ?
 » mais en justice comme à la guerre , un
 » honnête homme ne doit pas sauver sa vie
 » par toutes sortes de moyens. Il peut être
 » aussi deshonorant dans l'un que dans l'autre
 » de la racheter par des prières , par des
 » larmes , ou par d'autres bassesses.

Apollodore , un de ses disciples & de ses
 amis , s'étant avancé pour lui témoigner la
 douleur qu'il avoit de le voir périr inno-
 cent : « voudriez-vous , lui dit il en sou-
 » riant , que je mourusse coupable ».

Perfuadé qu'il y a dans l'homme une partie infiniment plus noble que le corps & inaccessible à la violence & à la cruauté des méchans , il dit ces belles paroles que Plutarque a rapportées : « *Anytus & Melitus* » *peuvent me tuer , mais ils ne peuvent me faire de mal* ».

Cependant après que la sentence lui eût été prononcée , avec cette majesté sur le visage qui avoit fait trembler les tyrans , il marcha vers la prison , qui devint au moment de son entrée (dit Senéque) le séjour de la probité & de la vertu. Ses amis l'y suivirent & continuèrent de le visiter pendant l'espace de trente jours qui s'écoula entre sa condamnation & sa mort.

La cause de ce délai venoit d'une coutume particulière des Athéniens : tous les ans ils envoyoit un vaisseau dans l'île de Delos pour y faire quelque sacrifice , & il étoit défendu de faire mourir aucun criminel pendant le voyage : on attendit donc le retour du vaisseau.

Pendant les trente jours qui s'écoulerent ; la mort eut le loisir de présenter aux yeux de Socrate toutes ses horreurs , & de mettre sa confiance à l'épreuve , non-

seulement par les rigueurs du cachot où il avoit les fers aux pieds , mais encore par la vue continuelle & la cruelle attente d'un événement avec lequel la nature ne se familiarise point. Jamais cependant il ne fit paroître plus de douceur & de tranquillité d'ame ; jamais une vertu sans effort & sans ostentation ne parut mieux dans tout son jour. Il dormoit paisiblement , faisoit des vers , & entretenoit ses amis avec la même présence d'esprit.

La veille du jour que devoit arriver le vaisseau dont le retour devoit être suivi de sa mort , Criton son intime ami vint le trouver dans sa prison de grand matin pour lui apprendre cette triste nouvelle , l'avertir qu'il avoit gagné le geolier , que les portes étoient ouvertes & qu'il pouvoit sortir de prison , & lui offrir une retraite sûre en Thessalie. Socrate riant de cette proposition , demanda à Criton s'il connoissoit hors de l'Attique un lieu où l'on ne mourût point. Criton le pressa de profiter d'un temps précieux , & lui apporta les raisons les plus fortes pour le déterminer à prendre ce parti.

Socrate , après avoir écouté attentive-

ment son ami , loua son zèle & lui témoigna sa reconnoissance ; mais il voulut examiner avec lui « si un homme , quoique condamné injustement , peut sans crime se soustraire aux loix & à la justice. Socrate écartant tout ce qui étoit étranger à la question , & suivant toujours sa maniere simple & naturelle de raisonner , amena son ami au point de ne rien répliquer.

Cependant le funeste vaisseau , signal de sa mort prochaine , étoit arrivé ; le lendemain , tous les amis de Socrate , excepté Platon qui étoit malade , se rendirent auprès de lui. Ils entrèrent un moment après que les onze magistrats qui avoient l'intendance des prisons , lui eurent annoncé qu'il devoit mourir ce jour-là : on venoit de le délier. Xantippe , sa femme étoit assise auprès de lui , tenant entre ses bras un de ses enfans. Ses cris & ses sanglots faisoient retentir la prison : « O , mon cher Socrate , s'écrioit-elle , vos amis vous voyent aujourd'hui pour la dernière fois ». Socrate ayant donné ordre qu'on la fit retirer , dans le moment même on la conduisit chez elle.

Ce dernier jour fut employé par le philosophe à entretenir ses amis sur l'immor-

talité de l'ame. Il montra toujours la même douceur & la même tranquillité.

Lorsqu'il eut fini de parler , Criton le pria de lui donner ses derniers ordres & à ses autres amis , sur ses enfans , & sur ses affaires. « Je ne vous recommande autre chose ; » (dit Socrate) que ce que je vous ai » déjà recommandé , d'avoir soin de vous. » Vous ne vous sçauriez rendre à vous-même un plus grand service , ni me faire à moi & à ma famille un plus grand plaisir ». Criton lui ayant demandé ensuite , comment il souhaitoit qu'on l'enterrât ? « Comme » il vous plaira , dit le philosophe , si pour- » tant vous pouvez me saisir , & que je » n'échappe pas de vos mains ». En même temps regardant ses amis avec un petit sourire : « Je ne sçaurois venir à bout , dit-il , » de persuader à Criton. de ne me » point confondre avec mon cadavre ». En finissant ces paroles il passa dans une chambre voisine pour se baigner ; après qu'il fut sorti du bain on lui porta ses enfans : il leur parla quelque temps , donna ses ordres aux femmes qui en prenoient soin , les fit retirer , & étant rentré dans la chambre il se mit sur son lit.

Le valet des onze entra peu de temps après, & lui annonça que le moment de prendre la ciguë étoit arrivé. Ce valet attendri ne put s'empêcher de verser des larmes.

« Voyez (dit Socrate) le bon cœur de » cet homme : pendant ma captivité il m'est » venu voir souvent & s'est entretenu avec » moi ; il vaut mieux que tous les autres ; il » me pleure de bon cœur ».

Enfin on apporta la coupe : Socrate demanda ce qu'il y avoit à faire. Quand vous aurez bû , reprit le valet , vous vous promenez jusqu'à ce que vous sentiez vos jambes appesanties , alors vous vous coucherez sur votre lit. Il prit la coupe sans aucune émotion , & regardant cet homme d'un air ferme & tranquille : « Est-il permis , » dit-il , de faire quelque libation de ce » breuvage » ? on lui répondit qu'il n'y en avoit que pour une seule prise : « au moins , » répliqua-t-il , il est permis & il est juste » de faire ses prières aux dieux , & de les » supplier de rendre heureux ce dernier » voyage : c'est ce que je leur demande de » tout mon cœur ». Il garda ensuite le silence pendant quelques instans & but la fatale liqueur.

Jusqu'à ce moment tous les amis s'étoient fait violence pour retenir leurs larmes ; mais dans cet affreux moment elles coulerent en abondance. Apollodore poussa des cris & des sanglots capables de toucher les cœurs les plus durs. Socrate seul , sans être ému , fit à ses amis quelques reproches avec sa douceur ordinaire : « que faites-vous , leur » dit-il. . . . Eh où est donc la vertu ; — » n'étoit-ce pas par cette raison que j'avois » renvoyé ces femmes , dans la crainte » qu'elles ne tombassent dans ces foiblesses ». Ces paroles les forcèrent de contenir leur douleur.

Cependant il continuoit toujours à se promener ; quand il sentit ses jambes affoiblies , il se coucha comme on le lui avoit commandé. Le poison produisit alors son effet de plus en plus. Criton s'approcha , lui ferma les yeux & la bouche , & reçut son dernier soupir : ainsi mourut Socrate , à l'âge de 70 ans.

Le peuple d'Athènes n'ouvrit les yeux que quelque temps après la mort du philosophe sur l'injustice du jugement qui avoit été rendu contre lui. La haine satisfaite , les préventions se dissipèrent , & le temps ayant

donné lieu aux réflexions , l'iniquité de ce jugement s'offrit aux yeux des Athéniens dans toute sa noirceur. Tout parloit en faveur de l'innocent opprimé : l'académie, les maisons particulieres, le lycée, les places publiques, sembloient encore retentir de cette voix douce & touchante qui donnoit tant de charmes à la vérité & à la vertu.

Athènes fut plongée dans un deuil & dans une consternation universelle ; les écoles furent fermées & les sacrifices interrompus. On demanda compte aux accusateurs du sang innocent qu'ils avoient fait répandre ; Melitus fut condamné à mort, & les autres furent exilés. Tous les auteurs & les complices de cette calomnie devinrent l'horreur des citoyens. On leur refusoit le feu ; on ne répondoit point à leurs questions : si on se trouvoit avec eux aux bains, on les fuyoit. On faisoit jeter de l'eau dans la place où ils avoient passé & qu'ils avoient souillée ; plusieurs se tuerent de désespoir.

Les Athéniens non contents de la punition des calomniateurs, firent élever à Socrate une statue de la main du célèbre Lysipe, & la placerent dans le lieu le plus apparent de la ville ; leur respect passa jusqu'à la

vénération religieuse. Ils lui dédièrent une chapelle comme à un demi-dieu ; mais tous ces honneurs , fruit d'un repentir tardif , n'ont pu & ne pourront jamais effacer la honte dont ce peuple ingrat & léger s'est souillé par la mort de l'homme le plus sage que l'antiquité ait jamais produit.

S O L A S ,

(ou jugement singulier d'un viceroi contre un petit-maître Espagnol.)

Un Espagnol nommé Bertrand Solas , ne sortoit jamais sans avoir employé une partie du jour à son ajustement dont il étoit fort curieux ; il imaginoit que tous ceux qu'il rencontroit devoient s'arrêter pour le considérer. Un jour un porte-faix chargé d'un gros fagot de bois , lui ayant crié *gare* inutilement , continua sa route , & avec une branche de son fagot emporta une partie du manteau de soie de l'Espagnol. Ce dernier entra dans une colere horrible , & ne se modéra que dans l'espérance où il étoit que le viceroi auquel il se promettoit bien de se plaindre le vengeroit de cette insulte. Le viceroi auquel il s'adressa effectivement ,

ne trouva point le crime aussi considérable que le petit-maître Espagnol le prétendoit ; il envoya d'abord chercher le coupable & lui fit dire de contrefaire le muet , & de ne rien répondre aux différentes questions qu'on pourroit lui faire.

Dès qu'on l'eut amené, le viceroi l'interrogea : on s'imagine bien qu'il ne répondit que par signe. — Quel jugement voulez-vous, dit alors le viceroi, que je prononce contre ce muet ? — Que votre excellence ne se laisse pas surprendre, s'écria l'Espagnol, il n'est point muet, je lui ai très-bien entendu crier *gare*. — Pourquoi donc, lui répondit le viceroi, n'avez-vous pas pris soin de vous retirer, & il le condamna à une amende.

S O L O N.

Différentes loix qui font connoître l'esprit de ce législateur.

« Solon permit à tout le monde d'épouser la querelle de quiconque auroit été outragé, ainsi le premier citoyen pouvoit poursuivre en justice l'auteur du désordre : par-là il vouloit accoutumer les citoyens à être sensibles aux maux des autres citoyens, comme membres d'un même corps.

» Par une autre loi, ceux qui attendoient le cours des événemens pour prendre un parti dans les troubles publics étoient déclarés infâmes , & condamnés au bannissement perpétuel & à perdre tous leurs biens. Solon avoit appris par une longue expérience que les riches & les juges sont ordinairement les plus réservés à s'exposer aux inconvéniens que les dissensions & les troubles peuvent causer dans la société ; que le bon parti se trouvant ainsi abandonné de ceux qui par leur réunion auroient pû lui donner de la force & de l'autorité , est opprimé par la violence & l'audace des méchans.

» Le même législateur ordonna que les mariées qui n'étoient pas filles uniques héritières des biens paternels , ne porteroient à leur mari , outre la dot qui leur étoit donnée ou qui devoit leur revenir , que trois robes & quelques meubles de peu de valeur ; ne voulant pas que le mariage devînt un trafic & un commerce d'intérêt , mais qu'il fût regardé comme une société honorable pour donner des sujets à l'état , pour vivre ensemble agréablement , pour se témoigner une confiance & une tendresse réciproques.

Avant

» Avant Solon il n'étoit point libre de tester. Les biens du mourant appartenoint toujours aux personnes de sa famille : il permit de donner tout à qui on voudroit lorsqu'on se trouvoit sans enfans , préférant l'amitié à la parenté , le choix à la nécessité & à la contrainte , & rendant chacun véritablement maître de son bien par la liberté qu'il lui laissoit d'en disposer à son gré. Il n'autorisa pas cependant indifféremment toute sorte de donations ; il n'approuva que celles qui seroient faites librement & sans violence , sans avoir l'esprit aliéné ou corrompu par les caresses d'une femme , persuadé qu'il n'y a aucune différence d'être séduit ou d'être forcé ; il mettoit au même rang la surprise & la violence , la volupté & la douleur , comme des moyens qui peuvent également en imposer à la raison & captiver la liberté.

» Afin de mettre en vigueur les arts , les métiers & les manufactures , il chargea l'Aréopage du soin de connoître les moyens dont chacun se feroit pour subsister , & de punir ceux qui menoient une vie oisive , & déclara qu'un fils ne seroit point tenu de

nourrir son père dans sa vieillesse s'il ne lui avoit fait apprendre un métier.

» Il dispensoit également de ce devoir les enfans nés d'une courtisane ; car il est évident , disoit-il , que celui qui méprise la sainteté & l'honnêteté du mariage , n'a point eu en vue la fin légitime qu'il se doit proposer , il n'a songé qu'à satisfaire sa passion. Quel droit a-t-il sur la reconnoissance de celui qu'il couvre , en lui donnant le jour , d'un opprobre éternel.

» Par les loix de Solon il étoit sévèrement défendu de dire du mal des morts , parce que la religion ordonne de tenir les morts pour sacrés , la justice exige qu'on épargne ceux qui ne sont plus , & la politique que les haines ne soient pas éternelles.

S O R C I E R S ,

comment traités & punis dans les différens siècles.

Il est bien humiliant pour l'humanité de voir l'histoire de presque tous les peuples & de tous les temps fouillée par le récit des supplices effrayans auxquels la crédulité la

plus aveugle a fait condamner une multitude innombrable de personnes accusées de sorcellerie. L'amour que les hommes ont toujours eu pour le merveilleux , peut seul rendre vraisemblables les excès en tout genre que l'ignorance & la superstition ont commis pendant une longue suite de siècles ; mais enfin le progrès des lumieres a détruit les préjugés qui faisoient autrefois brûler des imbéciles ou des frippons sous le nom de forciers , & l'on ne se rappelle plus aujourd'hui qu'avec mépris & indignation ces scènes ridicules & sanglantes.

« Je ne doute point , dit le pere Malle-
» branche , dans sa recherche de la vérité ,
» qu'il ne puisse y avoir de véritables sor-
» ciers ; mais c'est faire trop d'honneur au
» diable , que d'adopter comme une preuve
» de sa puissance toutes les histoires que les
» démonographes se sont plu à rassembler
» sur ce sujet. Dans les lieux où l'on brûle
» les forciers on ne voit autre chose , parce
» que dans les lieux où on les condamne au
» feu on croit véritablement qu'ils sont sor-
» ciers. Qu'on les traite comme des fous ,
» on verra qu'avec le temps ils cesseront
» d'être *forciers* : en punissant ces sortes de

» gens, on fortifie la persuasion commune ;
 » c'est autoriser l'envie, la haine & la malice
 » des méchans à se servir de ce prétexte
 » pour persécuter l'innocence ».

Ces réflexions ne sont pas déplacées dans cet article : les faits que nous allons rapporter en prouveront la vérité. Voici ce qu'on trouve dans le 3^e volume des chroniques de Monstrelet, que nous transcrivons dans le vieux style de cet auteur.

» En cette année (1459) dit Monstrelet ;
 » en la ville d'Arras, au pays d'Artois, ad-
 » vint un terrible cas & pitoyable que l'en
 » nommoit vaudoisie , ne sçais pourquoi ;
 » mais l'en disoit que c'étoient aucunes gens,
 » hommes & femmes , qui de nuit se transf-
 » portoient, par vertu du diable, des places
 » où ils étoient , & soudainement se trou-
 » voient en aucuns lieux arriere de gens ès
 » bois ou ès déserts. & trouvoient
 » illec un diable en forme d'homme.
 » & ce diable leur lisoit ou disoit son com-
 » mandement , & comment & par quelle
 » maniere il le falloit avrer & servir ; puis
 » faisoit par chacun d'eux baiser son der-
 » riere , puis il bailloit à chacun d'eux un
 » peu d'argent , & finalement leur adminis-

» troit vin & viande dont ils se repaïssoient ,
» puis tout-à-coup chacun prenoit sa cha-
» cune , & en ce point s'estaindoit la lu-
» miere & connoissoient l'un l'autre char-
» nellement , & ce fait , tout soudainement
» se retrouvoit chacun en sa place dont ils
» étoient partis premierement ; pour cette
» folie furent prins & emprisonnés plusieurs
» notables gens de la ville d'Arras & autres
» moindres gens , femmes folieuses & au-
» tres , & furent tellement gehénés & si
» terriblement tourmentés , que les uns
» confessèrent le cas & outre plus avoue-
» rent avoir connu en leurs assemblées plu-
» sieurs gens notables , prélats , nobles ,
» gouverneurs de ville , & à voire tels selon
» commune renommée que les examinateurs
» & les juges leur nommoient & mettoient
» en bouche & les aucuns ainsi
» nommés étoient tantôt après prins &
» emprisonnés , mis à la torture tant & si
» longuement que confesser le leur conve-
» noit & furent , ceux qui étoient
» les moindres gens , exécutés & brûlés in-
» humainement , aucuns riches & puissans
» se rächeterent par argent plusieurs
» gens de bien cognurent assez que cette

» maniere d'accusation fût une chose con-
» trouvée par mauvaises personnes pour
» greſſer, détruire & déshonorer pluſieurs
» notables & riches personnes qu'ils haïſ-
» ſoient de vieille haine ».

On renouvela les mêmes procédures dans la même ville & avec les mêmes iniquités environ 30 ans après ; mais le parlement de Paris rendit juſtice aux parties par l'abſolution des accusés & la condamnation des juges.

Des exemples ſi frappans n'empêcherent point qu'on ne fût encore fort crédule en France ſur l'article des forciers dans le ſiècle ſuivant.

Un forcier nommé Trois-Echelles, qui fut exécuté à la Greve pour avoir eu commerce avec les démons, accuſa 1200 personnes du même crime, au rapport de Mezerai, qui trouve le nombre de 1200 bien fort, « car ajoute-t-il, un auteur le rapporte » ainſi, & je ne ſçais ſ'il le faut croire, » car ceux qui ſe ſont une fois rempli l'imagination de ces creuſes & noires fantaiſies, croient que tout eſt plein de diables » & de forciers ». Cet auteur que Mezerai déſigne eſt Bodin, qui dans le quatrieme

S O R C I E R S. 247

livre de sa démonomanie dit : « que Trois-
» Echelles se voyant convaincu de plusieurs
» actes impossibles à la puissance humaine ,
» ne pouvant donner raison apparente de
» ce qu'il faisoit , confessa à la fin que c'étoit
» à l'aide du démon , & supplia le roi
» (Charles IX) lui pardonner & qu'il en
» déféreroit une infinité. Le roi lui donna
» grace , à condition de révéler ses compa-
» gnons & ses complices , ce qu'il fit & en
» nomma un grand nombre par leur nom
» & surnom , assurant les avoir vu au sabat...
» il ajoutoit qu'ils étoient marqués comme
» de la patte ou piste d'un lièvre qui étoit
» insensible , en sorte qu'ils ne sentoient
» point les pointures quand on les perce
» jusques aux os au lieu où est cette marque.
» Il ajoute encore que Trois-Echelles dit au
» roi qu'il y avoit en France plus de trois
» cens mille sorciers , nombre plus étonnant
» que celui qui épouventoit si fort Mezerai ».

Il est évident que Trosi-Echelles étoit
un frippon qui par le nombre des coupables
cherchoit à obtenir une grace dont il pro-
fita mal , car étant retombé dans ces pra-
tiques criminelles , il fut puni du dernier
supplice. On ferma les yeux sur le grand

nombre des coupables qu'il avoit impliqué dans cette affaire. Ce que Bodin veut faire passer pour une indulgence criminelle , quoique ce soit une preuve qu'il y avoit déjà dans le royaume des magistrats assez sages pour mépriser les déclarations d'un pareil scélérat.

Sous le successeur de Charles IX , on n'étoit pas moins en garde contre l'excessive crédulité sur ce point , comme il paroît par ce récit du chirurgien d'Henri III nommé Pigrey , témoin oculaire du fait qu'il rapporte. « La cour du parlement de Paris » étant dit-il à Tours en 1589, nomma MM. » Leroi , Falaifeau , Renard , médecins du » roi , & moi , pour voir & visiter quatorze » personnes tant hommes que femmes , » qui étoient appellantes de la mort , pour » être accusées de sorcellerie ; la visite » fut faite par nous en présence de deux » conseillers de ladite cour. . . . je ne sçais » pas la capacité & la fidélité de ceux qui » avoient rapporté , mais nous ne trouvâmes » rien de ce qu'ils disoient , entre autres » choses qu'il y avoit certaines places sur » eux du tout insensibles , nous les visitâmes » fort diligemment , sans rien oublier de

» tout ce qui y est requis , les faisant dé-
 » pouiller tous nuds. Ils furent piqués dans
 » tous les endroits & montrèrent avoir le
 » sentiment fort aigu. Nous ne reconnûmes
 » en les interrogeant que de pauvres gens
 » stupides ; notre avis fut donc qu'il falloit
 » leur donner plutôt de l'hellebore pour
 » se purger qu'aucune peine pour les punir ,
 » & sur notre rapport la cour les renvoya
 » absous ».

Ces histoires ne se sont renouvelées que trop souvent dans les siècles même les plus éclairés. En 1680, la Vigoureux & la Voisin, qui passaient pour forcieres , & qui en effet sur la fin du dernier siècle furent convaincues d'empoisonnemens & d'autres crimes énormes, furent brûlées vives. Un grand nombre des personnes de la première distinction furent impliquées dans cette affaire ; elles nommerent entr'autres personnes qui avoient participé à leurs mysteres , la duchesse de Bouillon , la comtesse de Soissons & le duc de Luxembourg. La première pour éviter d'être arrêtée passa en Flandres. Le duc de Luxembourg fut envoyé à la Bastille & peu de temps après déclaré innocent. Aujourd'hui qu'on regarde & qu'on traite les sor-

ciers comme des frippons ou des imbéciles, il s'en rencontre rarement.

S O R C I E R S ;

poursuivis & punis sous le regne des successeurs de l'empereur Julien.

La mémoire de Julien étoit odieuse aux deux empereurs Valentinien & Valens ses successeurs. Une fièvre assez violente les ayant saisis tous deux en même temps dans les premiers jours de leur regne, ils soupçonnerent les amis de Julien d'avoir employé contr'eux quelques maléfices. Ces soupçons étoient inspirés & fortifiés par les favoris de la nouvelle cour, qui poussèrent les empereurs à ordonner sur ce sujet des informations juridiques dont furent chargés le questeur & le grand-maître des offices. Ce dernier étoit un homme dur & cruel : l'empereur Valentinien en vouloit sur-tout au philosophe Maxime, & n'avoit pas oublié les mauvais services que cet ami de Julien lui avoit rendus. Maxime fut donc amené prisonnier à Constantinople, avec Prisque, autre confident & ami de Julien. Après un sévère examen il fut reconnu innocent, &

renvoyé dans l'Epire sa patrie ; mais le peuple & les soldats étoient déchainés contre Maxime ; il fut appliqué à la torture , & quoiqu'il ne se trouvât pas le moindre indice du crime qu'on lui imputoit , on le condamna cependant à une amende considérable.

Comme il ne faut qu'une accusation de sortilege & de magie pour en faire naître mille autres , on attribua bientôt aux magiciens les effets les plus naturels ; on ne manqua pas de trouver beaucoup de coupables qu'on faisoit arrêter & livrer à la torture à la vue de tout le peuple , toujours avide de ces cruels spectacles. On remarqua entr'autres un cocher du cirque nommé Hilarin , qui fut convaincu d'avoir envoyé le plus jeune de ses fils à l'école d'un magicien pour apprendre le secret de vaincre ses concurrens en arrêtant la vitesse de leurs chevaux ; ce malheureux fut condamné à perdre la tête. Il s'étoit réfugié dans une église , croyant que cet asyle sacré seroit respecté par les bourreaux , mais il en fut arraché & conduit au supplice.



SORCIER

*condamné à mort en Angleterre ; son discours
au moment de son exécution.*

En 1751 (dit un historien Anglois) le peuple de Trincq, dans le comté d'Hersford, renouvela jusqu'à cinq fois les scènes barbares & ridicules des épreuves du feu & de l'eau auquel on condamnoit autrefois les forciers.

Voici le moyen que les juges employèrent pour inspirer au peuple une juste horreur de cette abominable coutume.

Deux malheureux époux âgés de 70 ans, soupçonnés de sorcellerie, furent forcés de subir l'épreuve de l'eau; la femme mourut, & le mari ne survécut que quelques instans à son infortunée compagne.

Sur le champ les juges firent faire un procès-verbal d'enquête comme d'un meurtre prémédité: vingt-neuf personnes y furent impliquées; Thomas Colley, chef de l'émeute, fut pris & condamné à être pendu.

Arrivé au lieu où se devoit faire l'exécution, le ministre le força de déclarer à haute voix ses véritables sentimens sur son

crime & sur sa condamnation. On a recueilli son discours.

Ce malheureux avouoit que l'ivresse seule l'avoit rendu coupable , ainsi que quelques autres insensés , de cette barbarie digne de toute la rigueur des loix.

« Je ne crois point , ajouta-t-il , aux sorciers ni à la forcellerie , & je demande à Dieu qu'il n'arrive jamais à aucun de vous de se croire autorisé par l'erreur que j'abjure à persécuter son semblable & à se jouer de sa vie ».

S O R C I E R E

punie dans les colonies Angloises.

Un trait bien remarquable des premiers Anglois qui vinrent s'établir en Amérique , c'est que malgré leur nombre qui auroit pû facilement effrayer les sauvages , ils aimèrent mieux acheter d'eux le terrain nécessaire à leur établissement , que de violer les premiers principes de l'équité naturelle , en dépouillant par la violence les légitimes possesseurs du pays.

Cependant ces Anglois si équitables envers les étrangers , se permirent bientôt

la violence & l'injustice envers leurs propres compatriotes. Cette troupe de fugitifs que l'intolérance avoit chassés de leur patrie, ne se vit pas plutôt paisible dans son nouvel établissement, qu'elle se livra elle-même à toute la chaleur du faux zèle : en cessant d'être persécutée elle persécuta à son tour : les quakers, les anabatistes, & toutes les sectes différentes de la sienne furent poursuivis avec la dernière cruauté.

Si ces faits n'étoient pas attestés par des actes publics, on auroit peine à croire qu'on ait fait chez une nation éclairée des procédures aussi absurdes & aussi cruelles contre de prétendus forciers.

Voici ce qu'on trouve dans une relation intitulée : « Procès de la nommée Suzanne » Martin, de la ville de Salem, accusée & » convaincue de fortilege.

» *Le juge.* Etes-vous forcieri ? *L'accusée.*
» Non. *Le juge.* Expliquez-moi donc d'où
» viennent les plaintes du peuple ? *L'accu-*
» *sée.* Je n'en sçais rien. *Le juge.* Mais d'où
» pensez-vous qu'elles viennent ? *L'acc.* Je
» ne veux point exercer là-dessus mon ju-
» gement. *Le juge.* Ne croyez-vous pas que
» ceux qui se plaignent sont enforcelés ?

S O R C I E R E. 257

» *L'accusée.* Non , je n'en crois rien. *Le juge.*
 » Dites ce que vous en pensez ? *L'acc.* Non ,
 » mes pensées sont à moi aussi longtemps
 » qu'elles demeurent en moi-même , mais
 » lorsqu'elles sont dehors elles appartiennent
 » aux autres. *Le juge.* Mais on
 » vous accuse d'avoir apparu , & c'est pour
 » le même crime que d'autres ont été condamnés.
L'accusée. Je ne puis empêcher
 » ce qu'on dit ni ce qu'on fait ; au reste il
 » peut arriver cependant que celui qui prit
 » autrefois la figure de Samuel apparaisse
 » sous une autre forme ».

Quoique cette infortunée n'eût rien avoué , elle ne laissa pas cependant d'être condamnée à mort comme sorcière.

La veille de l'exécution elle adressa à ses juges absurdes & barbares un mémoire fort touchant : comme il est court nous allons le transcrire ici.

« Votre humble & malheureuse suppliante
 » n'ayant aucun crime à se reprocher , &
 » voyant les basses subtilités de ses accusateurs ,
 » ne peut juger que favorablement
 » de ceux qui se trouvent dans le cas dont
 » elle gémit pour elle-même. . . le ciel con-
 » noît mon innocence , elle sera connue de

» même au grand jour à la face des hommes
» & des anges. Je ne vous demande point la
» vie , mais je souhaite , & Dieu connoît
» mes intentions, qu'on mette fin à l'effusion
» du sang innocent. Quoique je sois per-
» suadée que vous employez tous vos ef-
» forts à découvrir la vérité , cependant le
» témoignage de ma propre conscience m'as-
» sûre que vous êtes dans la plus triste de
» toutes les erreurs. Je vous supplie donc
» d'examiner de plus près quelques-uns des
» malheureux affligés, qui par la foiblesse de
» leur esprit se sont reconnus coupables.
» Vous verrez qu'ils vous trompent en se
» trompant eux-mêmes , je suis sûre du
» moins qu'on le verra dans ce monde où
» vous m'allez faire passer , & que tôt ou
» tard il se fera un grand changement dans
» vos idées. Je ne puis avouer un crime
» dont je suis innocente. Je sçais qu'on m'ac-
» cuse injustement , & j'en conclus qu'on
» ne fait pas moins d'injustice aux autres.
» Dieu m'est témoin que je n'entends rien
» aux fortilèges : comment pourrois-je men-
» tir à Dieu même , & livrer volontaire-
» ment mon ame à sa vengeance éternelle » ?
Cette infortunée conduite au lieu du
supplice ,

supplée, dit adieu à son mari, à ses enfans, & ne causa pas moins d'admiration que d'attendrissement par son courage & sa patience.

Ses justes remontrances ne purent calmer le vertige qui s'étoit emparé du peuple : on fit mourir sans pitié des enfans de 10 à 11 ans ; & l'on dépouilloit les filles & les femmes pour chercher sur leurs corps des traces de leurs sortilèges. Les taches scorbutiques auxquelles les vieillards sont sujets passaient pour des marques que le démon avoit imprimées sur leur chair.

Quelques femmes grosses, dans l'horreur des tourmens, furent obligées d'avouer qu'elles étoient enceintes du diable : la rage des accusateurs ne pouvoit être rassasiée. Lassés de toutes ces exécutions sanglantes, les juges refusèrent enfin leur ministère ; mais on les accusa à leur tour, & ils n'échappèrent à la fureur d'une populace insensée qu'en quittant la colonie.

S P E N C E R. (*Procès de*)

Hugues Spencer, favori d'Edouard II, roi d'Angleterre, par sa hauteur & par ses
Tome VI. R

diffipations excessives fut la cause de la ruine de son maître. Révoltés contre un favori qui abusoit ouvertement de son crédit, les grands du royaume se liguerent pour le perdre. D'abord ils firent porter au roi, par le comte de Lancafter, son proche parent, les plaintes de la noblesse & du peuple, mais ils ne furent point écoutés. Quelques évêques par qui ils avoient fait demander le bannissement des Spencer pere & fils, n'ayant pas été mieux reçus, ils entrèrent dans Londres les armes à la main, & forcèrent le roi de bannir son favori & de leur donner des lettres d'abolition; mais Spencer revint bientôt après, ne respirant que vengeance. Il sçut d'abord persuader à Edouard que les grands vouloient le dépouiller de son royaume, & l'engagea à faire arrêter & à condamner à mort vingt-deux des plus puissans. Cette exécution excita contre Spencer une haine universelle : la reine ne pouvant plus supporter son insolence, vint avec son fils & le comte de Kent demander du secours à Charles-le-Bel, roi de France, son frere ; mais Spencer sçut éviter cet orage, & fit si bien que Charles renvoya la reine sans vouloir lui donner aucun

secours. Alors elle passa en Hainaut , où Jean , frere du comte de cette province , lui promit de la servir. En effet , à la tête de la noblesse du Hainaut & de ce qu'il pût ramasser de troupes en Angleterre , il assiégea Bristol , où le roi étoit retiré avec Spencer. La ville s'étant rendue , le pere de Spencer , âgé de 90 ans , fut pris & mené à la reine ; on lui fit son procès , & il fut condamné à être décapité & attaché à un gibet , ce qui fut exécuté aussi-tôt. Le roi & Spencer son favori , qui s'étoient sauvés à la faveur de la nuit , furent pris par Henri de Beaumont. L'infortuné monarque fut enfermé par ordre de sa femme dans le château de Berche , & son fils Edouard III couronné à sa place.

Spencer fut mis sous la garde du maréchal Thomas Wage , qui le força de suivre l'armée garotté sur un mauvais cheval , ayant devant lui deux trompettes qui appelloient le peuple pour lui montrer le malheureux favori dans cet équipage ridicule. Arrivé à Herefort on lui fit son procès , & il fut condamné à mort. On le traîna d'abord dans toute la ville avec des trompettes ; étant arrivé au lieu de l'exécution on le lia à une échelle : on lui coupa d'abord les

parties, on lui arracha ensuite le cœur qu'on jetta dans le feu ; on lui coupa enfin la tête & le corps en quatre quartiers. Sa tête fut envoyée à Londres , & les quatre quartiers de son corps furent exposés dans quatre principales villes d'Angleterre.

S T A F F O R D, (le vicomte de)

N. Coleman & plusieurs autres particuliers accusés de haute trahison , condamnés à mort & exécutés à Londres.

Le procès qui fut fait sous le règne de Charles II à l'occasion de la fameuse conspiration , faussement attribuée aux catholiques , est un des plus importants qui aient été jugés en Angleterre dans le dernier siècle. Je vais en rapporter les principales circonstances , d'après un des meilleurs historiens de l'Angleterre.

Un chymiste nommé Kerby (dit M. Hume) s'approcha du roi pendant que ce prince étoit à la promenade dans le parc. *Sire* , lui dit ce particulier , *tenez-vous soigneusement au milieu de ceux qui vous accompagnent , votre vie est en danger par des armes à feu , & vous pouvez être tué dans cette promenade. Aux*

questions qu'on ne manqua point de lui faire sur cet étrange discours, il répondit, *que deux hommes nommés Greve & Picquevin, s'étoient engagés à tuer le roi, & le chevalier Georges Vakeman à l'empoisonner. Cette information, ajoutoit-il, lui étoit venue du docteur Tongue, qu'il ameneroit à sa majesté s'il en obtenoit la permission.*

Tongue étoit un ministre Anglican, homme actif, inquiet, rempli de projets & dépourvu de jugement; il apporta au roi des papiers qui contenoient le détail d'une conspiration en quarante-trois articles. Charles n'ayant pas le temps de les lire les remit à son grand trésorier.

» Tongue déclara d'abord que ces écrits n'étoient pas de sa main, qu'ils avoient été jettés secrètement sous sa porte, qu'il en soupçonnoit l'auteur, quoique sans aucune certitude.

» La nouvelle information, comme la première, chargeoit Greve & Picquevin de l'intention de tuer le roi, & Tongue prétendit même qu'ils devoient se rendre un jour à Windsor pour exécuter leur horrible projet. On donna des ordres pour les arrêter dès qu'ils y paroîtroient.

» Tongue déclara ensuite au grand trésorier, qu'un paquet de lettres écrites par des religieux touchant la conspiration, devoit être mis la nuit suivante à la porte de Windsor & adressé au pere Bedingfield, confesseur du duc d'Yorck. Le roi que Damby informa de cet avis, répondit que depuis quelques heures le paquet avoit été remis au duc par son confesseur, qui en le rendant avoit ajouté qu'ils soupçonnoit quelque noir dessein.

» Le roi n'auroit fait faire aucunes recherches contre les auteurs de la prétendue conspiration, si le duc d'Yorck ne l'eût déterminé à approfondir les différentes accusations qu'on avoit faites contre plusieurs personnes : on chercha Kerby & Tongue, & l'on trouva qu'ils vivoient dans une liaison très étroite avec Titus Oates.

» Ce délateur d'un complot affreux, étoit lui-même le plus infâme de tous les hommes. Il étoit fils d'un ministre anabaptiste, chapelain du colonel Pride ; mais ayant reçu les ordres de l'église Anglicane, il avoit été pourvu d'un petit bénéfice par le duc de Norfolk. Accusé de parjure, son adresse le sauva de la justice : il devint ensuite au-

mônier d'un vaisseau dont il se fit chasser pour des excès honteux. Sa ressource fut d'embrasser la religion romaine ; mais il se vanta dans la suite de n'avoir feint cette conversion que pour se procurer les moyens de pénétrer les secrets des catholiques & de les trahir. Il fut envoyé au college de Saint-Omer , & quoiqu'il fût âgé de plus de trente ans , il y passa quelque temps au nombre des écoliers. On le chargea d'une commission pour l'Espagne , d'où il revint encore au college de Saint-Omer ; quelque temps après son retour il fut chassé de ce college. Il est assez vraisemblable que ce fut le ressentiment de cette injure qui le porta , de concert avec le docteur Tongue , à forger l'horrible plan de conspiration dont il accusa les catholiques.

» Toute son effronterie (dit M. Hume) n'empêcha pas qu'en paroissant devant le conseil il ne se trahît d'une maniere qui devoit faire perdre toute sorte de confiance au récit le mieux lié , dès qu'il étoit fondé sur un pareil témoignage. Dans son voyage d'Espagne il avoit , disoit-il , été conduit devant le prince dom Juan , qui lui avoit fourni de puissans secours pour faciliter l'exécution

du complot des catholiques. Charles lui demanda quelle sorte d'homme étoit don Juan ? il répondit que c'étoit un grand homme maigre : ce qui n'étoit pas vrai , comme le roi le sçavoit par ses propres yeux. Il se trompa également sur plusieurs autres circonstances importantes.

» Malgré les inconféquences & les contradictions d'Oates, son témoignage parut d'un grand poids , & bientôt la conspiration fut le sujet de tous les discours & l'objet de la terreur publique. La violente animosité que le peuple nourrissoit depuis si longtemps contre les catholiques , leur fit adopter avec joie les plus grossières absurdités qui tendoient à les noircir , & plus chaque circonstance sembloit odieuse , plus elle s'accordoit avec la terrible idée qu'on se faisoit des auteurs de la prétendue conspiration. Damby ayant intérêt de nuire au parti opposé à l'intérêt de la France & des catholiques , ne manqua point d'adopter les rapports qui pouvoient leur être funestes. Ce fut en effet lui qui dans l'ordre pour arrêter Coleman , fit insérer qu'on ne manquât pas de saisir ses papiers. Damby sçavoit que Coleman étoit en correspondance avec le nonce du pape à

Bruxelles , & plusieurs autres catholiques étrangers , & qu'il lui échappoit souvent dans ses lettres & dans ses discours des expressions violentes & indiscrettes. Tous les papiers de sa correspondance pendant les années 1674 , 1675 & partie de 1676, furent enlevés. Dans une lettre qu'il écrivoit à un de ses confreres , il lui marquoit :

« Nous avons entre les mains un grand
 » ouvrage ; il n'est pas question de moins
 » que la conversion de trois royaumes , &
 » peut être par ce moyen de l'entiere ruine
 » d'une hérésie pestilentielle qui a dominé
 » longtemps dans le nord ; il n'y a jamais eu
 » plus d'espérance d'un succès heureux depuis
 » puis la mort de la reine Marie. Dieu nous
 » a donné un prince (en parlant du duc
 » d'Yorck dont il étoit secrétaire) qui est
 » devenu , je puis dire , miraculeusement
 » très-zélé pour servir d'instrument à ce
 » glorieux ouvrage. Mais étant bien sûr
 » aussi de trouver de grandes oppositions , il
 » est important pour nous de nous procurer
 » autant de secours qu'ils nous sera possible.

Dans une autre lettre Coleman écrivoit :
 « J'ai peine à me figurer que je veille & que
 » je vois des objets réels , quand je consi-

» dere qu'un prince dans le siecle où nous
 » vivons est capable d'un tel degré de zèle
 » & de piété , qu'il ne met rien en compa-
 » raison de la gloire de Dieu, du salut de
 » son ame , & de la conversion de notre
 » pauvre royaume ».....

La publication de ces lettres augmenta les allarmes de la nation : on crut y voir des preuves évidentes de la conspiration : cependant les lettres de Coleman ne contenoient que des vœux vagues & rien de précis ; on n'y trouvoit en effet aucune trace des projets qui avoient été l'objet des délations des ennemis des catholiques. Mais ces réflexions naturelles étoient incapables d'affoiblir la prévention générale qui étoit fondée sur la déposition d'Oates.

La mort tragique & imprévue du chevalier Godefroy mit le comble au délire de la nation. Ce magistrat ayant été trouvé mort dans une fosse à Prime-Rose-Hill , on crut reconnoître qu'il avoit été étranglé.

Le juge de paix qui fit la visite du cadavre étoit celui qui avoit reçu les dépositions de Tongue & d'Oates. Il n'en falloit pas davantage pour faire soupçonner les catholiques d'avoir commis cet assassinat.

L'allarme se répandit avec une rapidité incroyable : royalistes , républicains , anglicans , sectaires , courtisans , tous les partis concoururent à l'illusion. Londres fut en proie aux craintes les plus vives ; les chaînes furent tendues & les palissades dressées.

On n'épargna rien pour augmenter cette frénésie. L'exposition du corps de Godfrey , sa pompe funébre , les exhortations des ministres acheverent d'enflammer les imaginations déjà échauffées.

Le parlement ayant été informé de la déposition d'Oates , ne douta pas un moment de la réalité de la conspiration. Les lords Stafford , Powis , Arundel , Peters & Belasis furent envoyés à la tour comme coupables de crime de haute trahison : l'ardeur fut si vive dans les deux chambres , qu'elles s'assemblerent chaque jour le matin & l'après-midi.

Le délateur Oates qu'on auroit dû regarder comme un infâme fut fêté par la nation & recommandé par le parlement au roi , qui récompensa son zèle de la maniere la plus éclatante.

Ces faveurs firent bientôt éclore de nouveaux témoins. Guillaume Bedloé , per-

sonnage plus infâme encore , s'il est possible qu'Oates , fut le premier qui parut après lui sur la scène. Cet homme étoit de la plus basse extraction ; il avoit parcouru toute l'Europe sous des noms & sous des titres empruntés , se faisant passer souvent pour un seigneur d'un rang distingué , & trompant par une variété de fables & d'impostures ceux qui ne le connoissoient pas. Lorsqu'il parut devant le conseil , il ne parla d'abord que du meurtre de Godefrey ; ensuite il chargea les lords Stafford , Powis , Peters , Bellasis , Colemand , Iveland.

Le roi qui ne faisoit pas difficulté de jeter dans l'occasion le plus grand ridicule sur le complot & sur ceux qui le croyoient réel , n'en jugea pas moins nécessaire d'adopter l'opinion du peuple devant les deux chambres ; on introduisit un nouveau bill , où la religion catholique fut traitée d'idolatrie , & tous les membres qui firent difficulté de le recevoir furent exclus des deux chambres. Ce bill passa sans opposition dans la chambre basse , mais dans celle des pairs il donna lieu aux débats les plus vifs. Au milieu de ces débats on entendit un noble pair s'écrier avec fureur : — « Je desirerois qu'il ne restât

» pas un homme ni une femme papiste , pas
» un chien papiste ni une chienne , pas un
» chat papiste , pour sauter & miauler autour
» du roi ».

Cet étrange discours (dit l'historien Anglois que nous avons cité) fut reçu avec les plus grands applaudissemens ; les délateurs & les témoins encouragés par cette fureur générale , eurent l'audace de nommer la reine elle-même & de l'accuser d'être complice du complot qui menaçoit la vie du roi. Cette accusation odieuse fut appuyée par une adresse des communes ; mais les pairs refuserent absolument d'approuver une délation aussi fautive.

On sçait que Charles II aimoit très-faiblement son épouse ; on crut que , voyant son frere si détesté , il pouvoit contracter une nouvelle union qui pût calmer l'inquiétude de son peuple.

Cependant ni l'inconstance ni l'intérêt de sa sûreté personnelle ne purent faire oublier à Charles ce qu'il devoit à l'innocence outragée : « ils s'imaginent , dit ce monarque , que mes desirs sont fort ardens pour un nouveau mariage ; mais je n'en suis pas plus capable de voir maltraiter une femme

» innocente ». Ce prince ordonna en effet qu'Oates fût étroitement gardé , que ses papiers fussent saisis & qu'il ne lui fût plus permis de voir personne ; alors cet audacieux délateur supplia le parlement de rompre ses fers , ce qu'il fit & la liberté lui fut rendue.

Pendant ce temps on instruisoit le procès des accusés avec une ardeur que le fanatisme peut seul inspirer. Coleman ouvrit la scène. On lui montra ses lettres ; il avoua qu'elles contenoient des expressions indiscrettes , mais il soutint qu'elles ne renfermoient aucune preuve du crime dont on l'accusoit. Oates & Bedloé jurèrent qu'il avoit consenti à la mort du roi par le poison , les armes à feu ou le poignard. Ils prétendoient même qu'il avoit avancé une guinée de sa propre bourse pour hâter cette abominable exécution. Toutes ces idées extravagantes réunies aux expressions des lettres , firent condamner Coleman à mort. Il reçut sa sentence avec courage , elle fut promptement exécutée , & il souffrit la mort avec beaucoup de fermeté & de résignation , persistant jusqu'au dernier soupir à protester de son innocence. Après le supplice de Coleman , Oates

déclara qu'il avoit vu remettre à Stafford par le pere Senwick une commission par laquelle il étoit constitué trésorier de l'armée des catholiques , qui devoit être levée pour subjuguier l'Angleterre.

Dugdale déposa qu'à Tuxal, terre du lord Aston , le vicomte de Stafford avoit voulu l'engager dans un complot de tuer le roi, & lui avoit promis pour cette action une récompense de 500 livres sterling.

Stafford après avoir prouvé par des témoignages irréprochables la fausseté des dépositions faites contre lui , « représenta » que pendant une course de quarante ans » depuis le commencement des guerres civiles , au milieu d'une multitude de dangers , d'embarras & de pertes , n'ayant » jamais cessé d'être fidele à l'honneur , il » n'étoit pas croyable que dans sa vieillesse , » jouissant d'une fortune aisée , affoibli par » ses infirmités , il eût démenti le cours de » sa vie pour s'engager dans une conjuration » désespérée contre son souverain , dont il » n'avoit jamais reçu que des bienfaits & » des graces.

» Il fit ensuite remarquer l'infamie des » témoins , les contradictions & les absur-

» dités de leurs dépositions, & l'extrême in-
 » digence dans laquelle ils avoient toujours
 » vécu , quoiqu'engagés dans une conspi-
 » ration d'une si grande importance. Il re-
 » nouveilla enfin ses protestations d'inno-
 » cence avec un air de simplicité bien
 » capable de déterminer ses juges en sa
 » faveur ».

Pendant l'infortuné Stafford, après six
 jours d'audience solennelle, fut condamné
 à mort. En apprenant ce jugement, le mal-
 heureux vicomte s'écria : *que le ciel soit*
loué !.... Lorsque le grand Stuart lui dit que
 les pairs intercéderoient en sa faveur auprès
 du roi pour lui faire remettre la plus cruelle
 & la plus ignominieuse partie de sa sentence,
 qui étoit d'être pendu & mis en quartiers ;
 il fondit en larmes, & répondit « qu'il étoit
 » touché jusqu'à ce point de foiblesse par le
 » sentiment de leur bonté, & non par la
 » crainte du sort qu'il alloit subir ».

Dans l'intervalle qui s'écoula entre la
 sentence & l'exécution , on fit , dit M.
 Hume , mille efforts pour ébranler la con-
 fiance de l'infirmes & malheureux vieillard ,
 & pour lui arracher l'aveu de sa prétendue
 trahison. On répandit même le bruit qu'il
 avoit

avoit tout confessé. Les chefs du complot triomphèrent de cette supposition ; mais Stafford rappelé devant les pairs , fit seulement l'aveu de plusieurs plans que lui-même ou d'autres avoient formé pour obtenir une tolérance en faveur des catholiques , ou du moins quelque changement dans les loix penales , & c'étoit , dit-il , la seule trahison qu'il eût à se reprocher.

» Il employa , ajoute le même historien , les courts momens qui lui restoient à se préparer au dernier passage avec l'intrépidité qui convenoit à l'élévation de son rang & de sa naissance , & qui étoit le résultat naturel d'une longue vie passée dans l'honneur & dans l'innocence. Son âme parut même tirer une nouvelle force de la violence qui l'opprimoit. En partant pour le lieu de l'exécution , il demanda un manteau dont il crut avoir besoin pour se garantir de la rigueur de la saison : — *Peut-être , dit-il , pourrois-je trembler de froid , mais , grâces au ciel , je ne tremblerai pas de crainte.*

» La populace qu'on avoit vu triompher en apprenant la condamnation du vicomte de Stafford , fondit en larmes à la vue de la constance qui brilla jusqu'au

dernier moment dans les traits de ce respectable vieillard. Le profond silence ne fut interrompu que par des soupirs & des sanglots. L'exécuteur même ne put se défendre d'une espece de sympathie, il leva trois fois la hache fatale , & trois fois il sentit que la force lui manquoit pour remplir son horrible métier. Enfin il leva la hache une quatrieme fois & coupa la tête du vicomte.

Ce fut la dernière victime qui fut immolée par le fanatisme. On reconnut , mais trop tard , la fausseté des accusations qui avoient fait perdre la vie à plusieurs citoyens , & la seule réparation qu'on fit à leur mémoire , fut de condamner Oates au supplice des parjures.

S T R A F F O R D , ministre de Charles I^{er},
roi d'Angleterre.

(*Procès & condamnation du comte de*)

Thomas Wenlworlh, comte de Strafford, ministre de Charles I^{er}, avant d'avoir acquis la confiance de son maître , avoit été un des plus zélés partisans du parlement. Lorsqu'il fut chargé de l'administration des affaires publiques, il changea de sentiment & devint

le partisan de l'autorité royale. Dans la place que Strafford occupoit , il étoit difficile de ne point faire de fausses démarches , & il n'étoit que trop aisé de trouver des prétextes pour sacrifier le ministre. Ses ennemis redoutoient cependant son intelligence & ses talens supérieurs ; mais la haine & l'acharnement des parlementaires éclatèrent enfin ouvertement. Strafford & l'archevêque de Cantorbéry furent arrêtés & conduits à la tour comme coupables de haute trahison. L'instruction du procès de Strafford fut hâtée par la découverte d'un complot formé pour le faire évader. Malgré la rage de ses ennemis on ne put trouver dans la conduite de Strafford aucune preuve du crime dont on l'accusoit : on inventa une sorte d'évidence qu'on appella *accumulatoire & constructive* , par laquelle quantité d'actions ou innocentes ou peu criminelles pouvoient par leur réunion former un crime de trahison & soumettre l'accusé aux peines portées par la loi.

C'est d'après l'établissement de cette jurisprudence odieuse que le comte fut jugé & condamné à mort. Voici la fin du discours plein de force & d'énergie qu'il prononça à ses juges.

S ij

« Où donc (dit-il) cette espèce de crime
 » s'est-elle tenue si longtemps cachée ? où
 » ce feu est-il demeuré enseveli depuis tant
 » de siècles qu'aucune fumée n'en soit sortie
 » jusqu'au moment qu'il éclate , pour me
 » consumer moi & mes enfans. Il vaudroit
 » bien mieux être sans loi , & par les ma-
 » ximes d'une prudence timide nous con-
 » former le mieux qu'il seroit possible à la
 » volonté arbitraire d'un maître , que de
 » nous imaginer qu'il y ait une loi sur la-
 » quelle nous pouvons nous reposer , & de
 » trouver à la fin que cette loi impose des
 » châtimens avant sa promulgation , & nous
 » met en justice par des maximes inouïes
 » jusqu'au moment de la procédure ; toute
 » la prudence , toute l'innocence humaine
 » ne peuvent alors défendre de la ruine
 » dont on est menacé.

» Il n'y a pas moins que deux cens qua-
 » rante ans que les trahisons ont été défi-
 » nies , & dans un si long espace je suis le
 » premier & le seul pour qui l'étendue de
 » ce crime ait été poussée si loin. Milords
 » nous avons vécu heureusement pour nous-
 » même dans l'intérieur de notre patrie ,
 » nous avons vécu au-dehors pour le monde,

» contentons - nous de ce que nos peres
 » nous ont laissé , que l'ambition ne nous
 » fasse pas fouhaiter d'en sçavoir plus qu'eux
 » dans cet art destructif & ruineux. Vous
 » aurez pourvu suffisamment , milords , à
 » votre sûreté & à celle de vos descendans ,
 » & à celle du royaume entier , si vous jetez
 » au feu ces sanglans & mystérieux volumes
 » de trahisons arbitraires & constructives
 » pour vous attacher à la lettre du statut qui
 » vous dit où est le crime & qui vous
 » marque la route par laquelle vous pouvez
 » l'éviter.

» Gardons-nous de réveiller pour notre
 » propre destruction cette multitude de
 » vieux actes demeurés depuis si longtems
 » dans la poussiere & dans l'oubli. A toutes
 » mes afflictions , milords , n'en joignez pas
 » une que je regarderois comme la plus rude ,
 » ce seroit que pour mes autres péchés , &
 » non pour mes trahisons je fournisse le
 » premier un exemple si pernicieux aux loix
 » & aux libertés de mon pays.

» Mes accusateurs parlent, disent-ils, pour
 » le bien public , & je veux croire qu'ils le
 » pensent. Cependant , s'il m'est permis de
 » le remarquer , c'est moi qui parle ici pour

» le public ; un point tel que celui qu'on
 » veut établir par mon exemple , doit en-
 » traîner tant d'inconvéniens & de défor-
 » dres , que bientôt on verra tomber le
 » royaume dans l'état dont un statut d'Henri
 » IV offre la peinture ; personne ne sçaura
 » plus comment gouverner ses paroles &
 » ses actions.

» N'imposez pas , milords , des difficultés
 » insurmontables aux ministres du gouver-
 » nement , ne les mettez pas hors d'état de
 » servir le roi & la patrie. Si leur conduite
 » est pesée grain à grain & sous de si rigou-
 » reuses peines , l'examen sera insuppor-
 » table , les affaires publiques du royaume
 » seront abandonnées , & jamais un homme
 » sage qui aura quelque honneur ou quelque
 » fortune à prétendre , ne s'engagera dans
 » une carrière si obscure & si terrible.

» Milords , j'ai fatigué beaucoup plus
 » longtemps votre attention que je ne l'au-
 » rois dû. Ce que j'ai à perdre pour moi-
 » même n'est rien ; mais je confesse que si
 » mon indiscretion étoit funeste à mes en-
 » fans , la blessure seroit profonde : votre
 » bonté vous fera pardonner ma foiblesse à
 » cet égard ; du reste , mylords , je me

» soumets avec autant de tranquillité d'es-
 » prit que d'humilité , hautement & libre-
 » ment à votre sentence , que cet équitable
 « arrêt , soit pour la vie ou pour la mort ,
 » je me reposerai plein de confiance & de
 » gratitude dans les bras du grand auteur
 » de mon existence ».

Cependant Charles refusoit toujours de signer l'injuste arrêt qui condamnoit son ministre ; il tenta même , mais ce fut en vain , de le défendre devant le parlement : une cabale qui menaçoit de ne rien respecter , déconcerta ce prince , & une lettre qu'il reçut de l'infortuné comte , acheva de le déterminer à approuver son jugement.

La veille de sa mort Strafford demanda au lieutenant de la tour la permission de voir l'archevêque de Cantorbery son ami. Le lieutenant ayant répondu qu'il ne le pouvoit sans un ordre exprès du parlement , le comte pria l'archevêque , qu'il avoit appelé pour l'accompagner dans les derniers momens de sa vie , d'aller dire de sa part à Laud qu'il lui demandoit sa bénédiction , lorsqu'il iroit le lendemain au supplice , & la consolation de le voir à la fenêtre pour lui dire le dernier adieu.

Le lieutenant proposa au comte de Strafford, le jour de l'exécution, d'aller en carrosse au lieu de son supplice. — J'appréhende, milord, lui dit cet officier, que le peuple irrité ne se jette sur vous & ne vous déchire en pieces. — « M. le lieutenant, lui » répondit le comte, faites votre charge, il » m'importe peu que la mort vienne de la » main du bourreau ou de la fureur du » peuple : si ce genre de supplice lui plaît » davantage, il se peut contenter, cela m'est » indifférent ».

Strafford sortit avec un visage serein & le peuple ne put le regarder qu'avec respect. — *Milord*, cria le comte en passant sous les fenêtres de Laud, *priez Dieu pour moi & donnez-moi votre bénédiction*. Laud leva ses mains défaillantes vers son malheureux ami, & tomba suffoqué par sa douleur.

Strafford étant arrivé au lieu de son supplice, monta sur l'échafaud avec la même fermeté qu'il avoit montrée jusqu'alors, & après avoir protesté de son amour pour sa patrie, de son attachement aux constitutions de son pays, il ajouta : « je prie un chacun » de considérer si le bonheur & la paix d'un » royaume peuvent être fondés sur le sang ;

» mais à Dieu ne plaîse que la moindre goutte
 » du mien se puisse élever en jugement
 » contre qui que ce soit. Qu'il soit répandu,
 » à la bonne heure , ce m'est assez que mon
 » cher maître ait voulu l'épargner. Je ne
 » puis regretter la perte d'une vie qu'il a
 » voulu conserver , je ne trouve aucune
 » amertume dans la mort , puisqu'il m'a jugé
 » digne de vivre : que le ciel lui rende cette
 » grace qu'il me fait , & qu'il puisse trouver
 » abondamment miséricorde à ce grand jour
 » que Dieu jugera les vivans & les morts ».

Après avoir fait ses prieres , il entretint quelques instans son frere qui l'accompagnoit , lui recommanda l'obéissance & l'attachement à son roi , l'amour de la patrie , le respect des loix & le pardon de ses ennemis.

• Strafford en finissant quitta son manteau ,
 releva lui-même ses cheveux sous son bonnet , s'ajusta deux fois sur le billot , & fit signe à l'exécuteur , qui lui donna la mort.

S T U A R T.

(*Procès & condamnation de Marie*)

Marie Stuart étoit fille de Jacques V , roi

d'Ecosse, & de Marie de Lorraine. Après la mort de François II, roi de France, son époux, elle repassa en Ecosse, où elle se maria en secondes noces avec Henri Stuart, son cousin, qu'elle n'aimoit pas. Plusieurs historiens rapportent qu'un musicien Italien nommé David Rizzo, fut son amant favorisé. Henri, accompagné de quelques gens armés, étant monté un soir par un escalier dérobé à l'appartement de la reine, la trouva à table avec une de ses femmes & Rizzo. Le monarque irrité fit aussi-tôt massacrer l'Italien sous les yeux de la reine, qui fit de vains efforts pour lui sauver la vie. Peu de temps après un nouvel amant, le comte de Bothwell, succéda au musicien. On prétend que Marie Stuart, pour épouser son amant, eut part au complot affreux qui donna la mort à son mari. Elle n'eut pas plutôt formé ces liens, que toute l'Ecosse s'étant soulevée contre elle, elle fut obligée de céder la couronne à son fils. On lui permit cependant de nommer un régent; elle choisit le comte de Murray, son frere naturel, dont elle attendoit des égards; mais elle fut trompée dans son espoir: alors elle tâcha de se faire un parti & leva environ six mille hommes,

mais ayant été vaincue , elle fut obligée de chercher un asyle en Angleterre auprès de la reine Elisabeth. Marie fut reçue avec honneur ; mais Elisabeth lui fit dire qu'étant accusée par la voix publique du meurtre de son époux , elle devoit s'en justifier. On nomma des commissaires , & on la retint prisonniere , pour instruire cet important procès. Etonnée du procédé d'Elisabeth, Marie Stuart lui écrivit la lettre suivante.

« Dans la position où je me trouve , je ne
» veux ni ne puis répondre aux accusations
» que mes sujets ont formées contre moi :
» je vous ai offert de mettre sous vos yeux
» la justification de ma conduite , & suis
» prête encore à le faire par amitié pour
» vous ; mais mes sujets ne sont point mes
» égaux , & je ne veux point les reconnoître
» pour tels en paroissant avec eux en justice
» réglée. Je me suis jettée entre vos bras ,
» j'ai eu recours à ma parente la plus proche ,
» j'ai espéré que je trouverois en vous une
» véritable amie ; j'ai cru vous faire honneur
» en vous choisissant de préférence à tout
» autre prince pour venger les injures faites
» à une reine ; a-t-on jamais vu un prince
» blâmé pour avoir écouté les plaintes de

» ceux qui reclamation sa justice ? vous admet-
» tez mon frere en votre presence , un bâ-
» tard , un homme coupable de rebellion , &
» vous me refusez cet honneur ! à Dieu ne
» plaise que je donne jamais lieu à rien qui
» puisse noircir votre réputation ; j'ai voulu
» au contraire vous procurer une occasion
» d'en relever l'éclat par la maniere dont
» vous vous comporteriez à mon égard :
» souffrez que je réclame l'assistance d'autres
» princes plus compatissans pour mes mal-
» heurs , ou laissez-moi recevoir de vous les
» secours qu'il vous convient mieux de
» m'accorder qu'à tout autre prince , &
» mettez-moi dans le cas de m'attacher à
» vous par les liens d'une éternelle recon-
» noissance ».

Cette lettre ne produisit pas plus d'effet que les sollicitations des amis de Marie Stuart. Elisabeth fut inflexible & retint la reine d'Ecosse prisonniere : pendant sa captivité on instruisit son procès , & on condamna à mort cette infortunée princesse , comme coupable de l'assassinat de son mari , & de plusieurs conjurations qu'elle avoit formées contre Elisabeth , pour se procurer la liberté & recouvrer son trône.

Jamais, dit un historien, on ne fut injuste avec tant de hardiesse. On présenta à Marie Stuart de simples copies de ses lettres, & on fit valoir contre elle le témoignage de ses secrétaires qu'on avoit corrompus ; on ne les confronta point avec elle ; on fit valoir les dépositions de quelques conjurés qu'on avoit fait mourir , avant d'examiner seulement leur rapport ; enfin quand on auroit procédé avec la justice dûe au dernier des hommes , quand on auroit prouvé que Marie cherchoit par tout des secours & des vengeurs , on ne pouvoit la déclarer coupable. Elisabeth n'avoit sur elle que le pouvoir du puissant sur le foible ; mais une politique cruelle , une ancienne jalousie , exigeoient le sacrifice de cette illustre victime.

Lorsque Marie ne put plus douter du cruel dessein d'Elisabeth , elle lui écrivit cette lettre.

M A D A M E ,

« J'apprends que je suis condamnée à mort contre toutes les loix divines & humaines ; je suis reine comme vous , madame. Une reine n'a pas droit d'en juger une autre. Pouvez-vous dire que Dieu vous ait donné

cette autorité ; il a établi les rois pour juger les hommes , mais lui seul s'est réservé le pouvoir de juger les rois. . . . Comment avez-vous pu me convaincre des crimes dont vous m'avez accusée sans m'avoir récolé & confronté les témoins ; l'interrogatoire que vous m'avez fait subir n'est pas la partie la plus essentielle du procès. Pourquoi dit-on que le témoin est le juge de l'accusé , c'est que sa déposition est son jugement ; il y trouve ou son absolution ou sa condamnation quand le témoin se conforme à la vérité ; aussi s'il s'en écarte ou qu'il veuille la dérober entièrement , on ouvre la voie à l'accusé , par la confrontation , de ramener le témoin à la vérité & de le confondre ; lui refuser cette voie , c'est vouloir le condamner , en le *défendant des moyens de se défendre ; c'est ainsi , cependant , que vous en avez usé sur le chef de la conspiration dont vous m'avez accusée contre votre état & votre personne.

» Il paroît d'abord difficile que de ma prison je puisse avoir participé à ce crime , puisque toutes les lettres que j'écrivois passaient par les mains de ceux à qui ma garde étoit confiée. Ils n'auroient pas permis que

je me fusse servi d'aucun chiffre , puisqu'ils croyoient avoir le droit de pénétrer tous mes secrets. Tout ce que j'ai fait ne tendoit qu'à me procurer la liberté ; si je suis criminelle , tous les prisonniers le sont.

» Voilà votre conduite envers moi , madame , permettez-moi de vous la présenter sous sa véritable face ; persécutée , opprimée par mes sujets , échappée de la prison où ils avoient eu l'audace de me retenir , je me jette entre vos bras , & vous m'embrassez pour m'étouffer : à qui faites-vous ce traitement ? à une reine que vous appelez sœur , à qui vous avez envoyé un diamant pour gage de votre amitié ; ai-je dû m'attendre à un pareil retour ?

» Après vous avoir mis devant les yeux toute mon affaire en peu de mots , & les sujets essentiels que j'ai de me plaindre , je me borne à présent aux grâces que j'ai à vous demander. Je passe légèrement sur toutes les indignités qu'on m'a fait essuyer dans ma prison en votre nom ; le détail en seroit trop long , puisque vous renfermez ma vie dans un si court espace de temps ; permettez que mon aumônier me prépare à la mort & me donne les secours spirituels

qui me sont nécessaires jusqu'à ce qu'il ait recueilli mes derniers soupirs. Souffrez que je sois servie de deux femmes de chambre auxquelles il ne soit pas permis de m'abandonner ; que je meure publiquement , surtout en présence de mes domestiques , afin qu'ils puissent rendre témoignage de ma mort dans la religion apostolique , catholique & romaine..... Si vous avez quelque vestige de l'ancienne amitié que vous m'avez témoignée , qu'il soit permis à mes domestiques de se retirer librement & de jouir de la petite récompense que la pauvreté où je suis m'a permis de leur donner ; que mon corps soit porté en France pour y être enterré : voilà les graces que je vous demande par les liens de notre parenté , par la mémoire d'Henri VII notre aïeul commun , par la qualité de reine que je porterai jusqu'à la mort , & que le public lira sur mon tombeau quand on ne me la donneroit pas.

» Je ne finirai point cette lettre sans rappeler que vous avez secondé mes ennemis qui m'ont ôté ma couronne pour la transférer à mon fils dans le berceau. J'ai été moins sensible à cette injure qu'à la douleur qu'on m'a causée en éloignant sa tendresse
pour

pour moi , en l'élevant dans une autre religion que la mienne. . . . Dieu vous la fasse connoître cette vraie religion : tremblez , vous qui avez jugé une reine , en attendant au droit de Dieu , vous serez jugée par le roi des rois.

En écoutant son arrêt , Marie ne fit paroître ni foiblesse , ni douleur ; elle marqua seulement un mouvement de surprise , en apprenant qu'Elisabeth consentoit à sa mort ; elle jura que jamais elle n'avoit formé aucun projet contre la vie de la reine , & voyant ceux qui la servoient fondre en larmes , elle les consola d'un air libre & serein , leur disant qu'ils devoient plutôt la féliciter de ce qu'elle alloit être délivrée des misères de l'humanité. Le soir elle relut son testament , partagea tout ce qu'elle avoit d'argent entre ses domestiques , les recommanda tous vivement dans ses lettres au roi de France & au duc de Guise ; elle se coucha ensuite à son heure ordinaire & dormit fort tranquillement.

Le jour de sa mort elle mit dans son ajustement autant de goût que d'élégance ; jamais elle n'avoit paru si belle , la tête couverte d'un long voile de lin , tenant un crucifix d'yvoire , elle suivit d'une conte-

nante assurée & majestueuse celui qui vint lui annoncer l'instant de sa mort. Sir André Milvil , grand-maitre de sa maison , au milieu de ses pleurs & de ses sanglots , lui exprima combien il se trouvoit malheureux d'être obligé d'aller annoncer à l'Ecosse le fort infortuné de sa maîtresse.

« Effuyez vos larmes , lui dit-elle , &
» réjouissez-vous avec moi de la fin de mes
» peines ; saluez mon fils de ma part , dites-
» lui que je n'ai rien fait au préjudice du
» royaumé d'Ecosse , qu'il entretienne la
» paix & l'union avec l'Angleterre , servez-
» le avec autant de fidélité que vous m'avez
» servi ».

Elle ne put finir ce discours sans verser un torrent de larmes , & ce fut au milieu des sanglots qu'elle dit adieu à Milvil. Quatre gentilshommes vinrent alors la recevoir ; elle eut beaucoup de peine à obtenir d'eux que son médecin & son chirurgien fussent présents à son exécution ; ensuite les lords marchant devant elle , elle se rendit à l'échafaud ; il étoit élevé de deux pieds environ : on y avoit placé un fauteuil , un coussin , & un bloc couvert de drap noir.

Aussitôt qu'elle fut assise on lui fit la lecture de son arrêt : après quelques prières elle ordonna à ses femmes de s'approcher. Les bourreaux s'étant présentés assez brusquement , elle les refusa , en disant : « qu'elle » n'étoit point accoutumée à être servie par » de pareils gentilshommes ». Comme ses deux femmes ne pouvoient plus retenir leurs sanglots & leurs cris , elle leur dit en françois qu'elle les avoit choisies de préférence , comptant sur leur prudence & sur leur discrétion ; elle les embrassa tendrement , & se tournant vers ses moindres domestiques elle leur dit adieu en leur souriant avec bonté. Enfin on lui banda les yeux ; elle posa la tête sur le bloc , en conservant toujours la même constance , & reçut les coups qui terminèrent sa vie. Le bourreau ayant présenté sa tête aux spectateurs , s'écria : « ainsi périssent les ennemis de la reine ». Le comte de Kent répondit *amen* ; mais la douleur & la consternation étoient dans le cœur du reste des assistans.

Telle fut , dit un historien , la fin de la plus aimable & de la plus malheureuse femme de son temps : sa mort est une tache ineffaçable sur le regne d'Elisabeth , qui ne

consulta qu'une basse jalousie pour faire périr une princesse infortunée son égale, dans un temps où elle n'avoit rien à craindre de sa part. La douleur qu'elle affecta de faire paroître en apprenant l'exécution, ne servit qu'à la rendre plus coupable aux yeux de la nation, qui vit dans son cœur l'hypocrisie jointe à la cruauté. Marie étoit sçavante, discrète, généreuse, charitable, & sur-tout douée d'une grandeur d'ame & d'une fermeté que tous ses malheurs ne purent ébranler.

Tous les historiens du temps parlent avec éloge des graces de son esprit & de sa personne. Brantome dit en parlant de cette princesse :

« Ainsi que son bel âge croissoit, ainsi
» vit-on en elle sa beauté & ses grandes
» vertus croître, de telle sorte que venant
» vers les quinze ans, sa beauté commença
» à paroître comme la lumière en plein
» midi..... pour celle de l'ame elle étoit
» toute pareille..... A l'âge de treize à qua-
» torze ans elle déclama devant le roi Henri,
» la reine & toute la cour, une oraison en
» latin qu'elle avoit faite, soutenant & dé-
» fendait, contre l'opinion commune, qu'il

» étoit bien féant aux femmes de ſçavoir les
 » lettres & les arts libéraux. Songez quelle
 » rare choſe & admirable de voir cette ſça-
 » vante & belle reine ainſi orer en latin ,
 » qu'elle entendoit fort bien.... auffi la fai-
 » ſoit-il beau voir parler , fût ou aux plus
 » grands ou aux plus petits , & tant qu'elle
 » a été en France elle ſe réfervoit toujours
 » deux heures pour étudier & lire ».

» Après la mort de Marie ſes femmes de-
 manderent à lui rendre les derniers devoirs,
 & offrirent le triple de la valeur de ſes
 habits. On leur refuſa cette grace. Ainſi le
 corps fut laiffé à la diſcrétion des bourreaux
 qui le dépouillerent avec une indécence ré-
 voltante , & le traînerent dans une chambre
 voiſine , où il fut couvert d'un vieux tapis
 brun qui avoit autrefois ſervi à un billard.
 Enfin on le mit dans un cercueil de plomb ,
 & il fut inhumé.

S U É D E.

(*Tribunaux & loix du royaume de*)

Les états de Suède ſont compoſés de
 quatre ordres , ſçavoir : le-premier , de la
 nobleſſe ; le ſecond , du clergé ; le troiſieme ,

de la bourgeoisie ou des villes ; & le quatrième , des payfans qui dépendent de la couronne. Ce n'est que depuis Gustave I^{er} que cette division en quatre classes a été irrévocablement fixée.

Le privilege de convoquer la diete appartient au roi seul : cependant lorsque le trône est vacant le sénat peut la convoquer.

Chaque ordre des états a son chef qu'on appelle *orateur*. C'est la noblesse qui choisit le maréchal de la diète. L'archevêque d'Upsal est ordinairement l'orateur du clergé ; un des bourgmâtres de Stockholm, celui des villes ; & les paytans choisissent entr'eux leur orateur.

Les sénateurs n'ont point de suffrage particulier ; mais chaque famille noble , chaque évêque & chaque surintendant ecclésiastique , chaque consistoire a le sien : deux & quelquefois trois prévôtés ensemble, un district de payfans , & la plupart des villes n'en ont qu'un ; cependant quelques villes en ont deux ; celle de Stockholm en a même quatre. Chaque ordre ou classe a un lieu particulier où il tient ses assemblées ; mais la diete s'assemble au château royal , dans une salle qu'on appelle la *salle d'état*.

La diete délibere sur tous les objets qui se sont présentés depuis la dernière diete & sur ce qui a été fait par le sénat , & en général sur tout ce qui peut intéresser l'ordre public & les besoins de l'état.

Le sénat est composé de seize membres : ce sont les personnes les plus distinguées du royaume ; la dignité de sénateur est en effet la première de l'état : le roi est le président né du sénat ; les affaires s'y décident à la pluralité des voix. Le sénat est composé de deux divisions , sçavoir de la division étrangère & de la guerre , & de la division de la révision de justice.

Il y a plusieurs colleges supérieurs dans le royaume. Chacun de ces colleges a ses présidens , ses vice-présidens , ses conseillers , ses assesseurs & ses officiers subalternes. Le premier de ces colleges est le conseil royal de la cour.

Le college royal de guerre , qui a l'inspection sur tout ce qui concerne le militaire est le second.

Le college de l'amirauté , qui a l'inspection suprême sur la marine est le 3^e.

Le college royal de la chancellerie, dont le président est un sénateur, que l'on peut regarder comme premier ministre du pays est le 4^e : ses appointemens annuels sont considérables. Ce college est composé de deux chanceliers de la cour, du chancelier de justice, des secrétaires d'état, de quelques conseillers de chancellerie, & de quelques secrétaires de revision. Ce college expédie en général tous les réglemens qui concernent l'intérieur du royaume, ainsi que les privilèges particuliers ; il est aussi chargé des affaires étrangères. L'un des trois secrétaires d'état qui y ont séance, a sous sa direction les affaires étrangères, le second les affaires de la guerre, & le troisieme toutes celles qui regardent l'intérieur du pays : de ce college dépendent encore les archives des antiquités.

Le college royal des finances est le 5^e : il est composé d'un président & de plusieurs conseillers : ce college a l'inspection sur les revenus de l'état & sur tous les receveurs & commis des finances. Outre les colleges ci-dessus, il y a encore ceux qui suivent.

Le *comptoir royal d'état*, qui est composé

d'un président & de plusieurs commissaires d'état , a l'inspection suprême sur les dépenses de l'état.

Le *college royal des mines* , qui a la police sur tout ce qui concerne les mines.

Le *college royal de commerce*. Les manufactures, les fabriques, en un mot tout ce qui concerne le commerce est sous sa direction.

La *chambre royale de révision*, qui connoît des affaires contentieuses en matiere de finances , & examine les comptes, &c.

Tous ces colleges sont obligés de rendre compte aux états assemblés en diete.

Chaque ville a son tribunal , & chaque district de paysans sa juridiction , où l'on juge les affaires en premiere instance. Les justices de village sont composées outre leurs juges de douze paysans , qui font les fonctions d'affesseurs.

Les appels des sentences rendues par les premiers juges se portent aux parlemens , qu'on nomme cours nationales. Il y en a quatre , sçavoir le parlement de Suède , le parlement de Gothie , le parlement d'Abø , & le parlement de Waza.

Le parlement de Suède est composé d'un président , d'un vice-président , de neuf

conseillers , de douze assesseurs , d'un secrétaire , & d'un avocat fiscal.

Le parlement de Gothie est aussi composé d'un président , d'un vice-président , de neuf conseillers , de sept assesseurs , d'un secrétaire & d'un avocat fiscal.

Le parlement d'Abo a un président , un vice-président , sept conseillers , quatre assesseurs , un secrétaire & un avocat fiscal.

Le parlement de Waza a un président , un vice-président , deux conseillers , quatre assesseurs , un secrétaire & un avocat fiscal.

Plusieurs historiens prétendent qu'un des disciples de Pythagore fut le premier législateur de la Suède. Il est certain que Jugon II fit en 900 quelques changemens au code Suédois , que Canut en fit aussi en 1168 , que Jerterus les corrigea en 1251 , que ces mêmes loix furent encore réformées par le roi Birgerus en 1295 , qu'enfin le roi Christophe , en 1441 , fit rassembler toutes les loix Suédoises en un seul code , qui fut confirmé en 1581. Depuis on en a fait un nouveau qu'on appelle *lagbok*. Ce code fut examiné dans la diète de 1731 & dans celle de 1734. Ayant été approuvé par les états & confirmé par le roi , il fut publié en 1736. La procédure fixée

par ce code est très-courte & très-simple ; elle laisse peu de ressources à l'hydre de la chicane , qui dévore le patrimoine des sujets de la plupart des autres états de l'Europe.

Le droit romain n'est cité que très-rarement en Suède. Pour donner quelque'idée de l'esprit des loix de ce pays , il suffit d'observer que pour la sûreté des acquéreurs , l'on tient registre de toutes les ventes , de toutes les aliénations , & de tous les actes obligatoires ; que les biens d'acquêt & de patrimoine passent aux enfans par égale portion ; que le garçon en a deux & la fille une ; que les parens ne peuvent disposer de leurs biens au préjudice de cette loi , à laquelle on ne peut déroger qu'en vertu d'une sentence judiciaire fondée sur la désobéissance des enfans ; qu'ils peuvent seulement donner un dixieme de leurs acquêts aux enfans ou autres qu'ils veulent avantager , que lorsque la succession se trouve chargée de dettes , l'héritier a deux ou trois mois pour délibérer s'il acceptera ou non ; & s'il renonce , la justice s'empare de la succession.

Dans les matieres criminelles , quand le

crime n'est pas prouvé d'une manière évidente , l'accusé est reçu à se purger par serment ; après que six ou douze personnes ont attesté avec serment son innocence.

Ceux qui sont coupables de trahison , de meurtre , d'adultère , les incendiaires , &c. sont punis de mort : les hommes sont pendus , les femmes ont la tête tranchée ; quelquefois on les brûle vifs , ou on les écartele , ou enfin on les pend enchaînés , selon la nature des crimes.

Les gentilshommes qui ont commis de grands crimes ont la tête cassée à coups de fusil.

Le vol étoit autrefois puni de mort , mais depuis quelque temps le coupable est condamné à une espece d'esclavage perpétuel : on le fait travailler pour le roi aux fortifications & autres ouvrages serviles ; & de peur qu'il ne s'échappe , il a un collier de fer auquel tient une clochette qui sonne lorsqu'il marche.

Le duel entre gentilshommes est puni de mort sur la personne de celui qui survit ; si aucun des combattans n'est tué , ils sont condamnés à deux ans de prison au pain & à l'eau , & en outre à une amende de mille

S U È D E :

301

écus , ou à un an de prison & à une amende de deux mille écus.

Le monarque régnant (Gustave III) a aboli l'usage de la torture , qui étoit autrefois très-cruelle en Suède.

S U I S S E .

(Loix & tribunaux des différens cantons de la)

La Suisse est une des contrées les plus intéressantes de l'Europe aux yeux d'un philosophe. Un voyageur très-éclairé en a fait depuis peu un tableau très-touchant : comme il a observé avec beaucoup de sagacité les mœurs & les usages des différens cantons Suisses , j'ai puisé dans son ouvrage les faits dont je vais rendre compte.

La diete générale se tient chaque année à la fin du printemps ; elle dure environ un mois , à moins qu'il ne survienne des affaires extraordinaires. Elle s'assemble pour examiner les comptes des bailliages communs ; pour juger les appels des sentences des premiers juges tant en matiere civile qu'en matiere criminelle ; pour s'informer de la conduite des juges & punir leurs prévarications ; pour concilier les différends

qui peuvent survenir entre les cantons ou leurs alliés ; enfin pour délibérer sur ce qui intéresse le bien commun.

Outre cette diète qui se tient tous les ans, chaque canton a le droit d'en demander une extraordinaire quand ses intérêts l'exigent. Un ministre étranger peut également demander la convocation d'une diète, mais il faut qu'il se charge de payer les frais qu'elle entraîne.

Après avoir donné cette idée générale des diètes, c'est ici le moment de parler du gouvernement des différens cantons ; les sept suivans, Zurich, Berne, Lucerne, Basle, Fribourg, Soleure & Schaffouse, sont gouvernés par une espece d'aristocratie mêlée de démocratie ; les autres six cantons ont un gouvernement purement démocratique. Le chef-lieu de chacun de ces petits états est divisé en plusieurs communautés ; les officiers qui gouvernent sont choisis par le peuple.

» Les trois cantons d'Uri, d'Undervald & de Schwitz ont pour souverain le peuple assemblé, non dans les villes, ainsi que le pratiquoient les anciennes républiques, mais en rase campagne, sous les enseignes dé-

ployées , & avec le plus grand appareil militaire. Les citoyens des trois cantons décrivent un vaste cercle ; le chef magistrat préside à l'assemblée , à cheval , ainsi que les principaux officiers de l'état ; il se place au centre , & tient en main le glaive , marque & attribut de l'autorité suprême. Le peuple invoque le ciel, fait lire les loix qui sont simples, en petit nombre, bien présentées & en peu de mots, sages & presque toujours scrupuleusement observées. On propose ensuite les sujets des délibérations : tout se passe dans ces assemblées avec la plus grande tranquillité. Quoique le domestique se montre l'égal du maître ; quoique les jeunes gens , âgés seulement de seize ans , remplissent les fonctions des citoyens avant que d'être hommes, & que leur voix pese autant dans la balance que le suffrage des vieillards ; quoique le paysan se trouve assis à côté de son seigneur , & que tous les états soient confondus , on ne voit jamais de trouble & de confusion. Pour faire connoître qu'ils acquiescent au sujet de la délibération , ils n'ont besoin que de lever la main & de la tenir ainsi quelque temps élevée ; ils la tiennent cachée , s'ils ne veulent pas consentir à la proposition.

Souvent un coup d'œil suffit pour s'affûrer de quel côté se trouve la pluralité des suffrages. Dans le cas d'incertitude, on élève deux hallebardes pointe contre pointe ; les citoyens qui se décident pour l'affirmative, passent sous les hallebardes, & se rangent ; ceux qui sont d'un avis contraire restent en-deçà, & les suffrages se comptent ainsi très-facilement.

Ces assemblées générales ne se tiennent qu'une fois l'an.

« Le rang (dit le voyageur que nous avons déjà cité) la naissance, la fortune, les talens même ne donnent aucune distinction aux divers membres du corps social ; le mérite, les vertus, la confiance publique élèvent seuls aux emplois, aux charges, aux dignités de l'état ; souvent un simple payfan, réputé pour un homme d'un sens droit, d'un jugement solide & d'une probité à toute épreuve, réunit les suffrages du peuple ; est élu magistrat & prend en main l'administration. Sa nouvelle dignité ne l'enfle pas, il ne pense qu'à répondre au choix dont on l'honore, en remplissant avec courage & avec équité ses pénibles & délicates fonctions. A pied, un bâton à la main,

main, il va plusieurs fois la semaine à deux ou trois lieues de son habitation rustique, prendre séance dans le conseil de l'état ; il administre la justice, il maintient le bon ordre, il décide les affaires les plus importantes ; après avoir réglé les intérêts de l'état, il revient paisiblement dans sa cabane pour reprendre le soin de sa famille, cultiver son champ & s'abandonner avec autant d'ardeur à tous les travaux de l'économie rurale, qu'il montre de zèle & d'habileté dans les premiers emplois de l'économie politique.

» A Schwitz, Uri & Unterwald (dit le même voyageur) non seulement les loix n'admettent ni ne souffrent parmi les citoyens l'inégalité, source éternelle de division ; s'il est impossible de prévenir les querelles, elles ont pris le moyen le plus efficace pour en arrêter les progrès. Si deux ou plusieurs habitans se prennent de paroles, & que les esprits commencent à s'échauffer, tout citoyen qui en est témoin devient magistrat ; il a le droit de leur imposer & leur impose silence, & sa voix, ne fût-il lui-même que le plus pauvre & le plus inconnu des payfans des trois cantons,

la fougue des deux parties tombe , leur feu s'éteint , d'un côté & d'autre on se hâte de se retirer sans murmure ; l'ordre est respecté comme le seroit celui du premier magistrat. Ceux qui refuseroient de se rendre à une pareille injonction , se couvriroient de honte & ne sçauroient échapper à une juste punition. Réputés coupables d'une grave défobéissance & réfractaires aux loix , ils payeroient deux fortes amendes , l'une pour avoir manqué au citoyen qui dans le moment de la querelle exerçoit les fonctions de magistrat , l'autre pour avoir témoigné un mépris formel des loix qui revêtoient ce citoyen de toute leur autorité.

» La police générale , l'administration publique , la justice criminelle , dans ces trois cantons , sont entre les mains d'un conseil permanent , plus ou moins nombreux ; des tribunaux particuliers jugent les affaires journalières & de moindre importance. Les coutumes de chaque canton forment son code & sa jurisprudence ; les contestations que font naître des intérêts opposés , n'entraînent jamais de fâcheuses suites , & ne jettent pas dans des procès ruineux. Les parties sont libres de plaider leurs

causes , ou de la faire défendre par quelque sénateur , leur parent ou leur ami ; mais alors celui-ci s'abstient de juger , ou enfin de s'adresser à quelqu'un des orateurs nommés par la nation pour remplir les fonctions d'avocat : quoique ces orateurs ne soient qu'au nombre de quatre dans chaque canton ; cependant il s'en faut bien que les affaires les surchargent.

On ignore absolument l'art de multiplier les incidens : une décision qui se feroit longtemps attendre ne pourroit être du goût ni des juges , ni des avocats , ni des parties ; loin d'y gagner , ils y perdroient tous ; ils sont donc tous ennemis des ruses de la chicane.

A Uri & à Schwitz un tribunal particulier juge sans appel , non comme procès , mais comme objet de police , les différens occasionnés par des contrats mal conçus ou diversement interprétés par les parties intéressées. On y décerne des peines contre un débiteur qui oseroit nier ce qu'il doit légitimement ; mais on y écoute & on y traite favorablement le malheureux qui convient de la dette & se trouve dans l'impossibilité de la payer ; on le soustrait aux poursuites , &

s'il ne demande que du temps pour mettre ses affaires dans un meilleur état & faire face à ses engagements , il est sûr d'obtenir un délai proportionné & convenable à sa situation.

Il se commet peu de crimes en Suisse, ainsi le glaive de la justice n'a pas souvent des coupables à frapper. Quand quelqu'un se plaint d'avoir été volé , on trouve presque toujours que l'auteur du vol est un étranger vagabond , qui après avoir reçu l'hospitalité , a ainsi reconnu les témoignages de la bienfaisance & de la charité. Si quelque habitant des lieux se rend coupable d'un larcin , on le traite avec la dernière rigueur. Le châtimement y est sévère envers un homme qui abuse si indignement de la foi publique , & qui pour obtenir ce qu'il a dérobé , n'a voit besoin que de le demander. La plupart des habitations restent toujours ouvertes quand la saison le permet , quoique les maîtres soient absens & vaquent à leurs occupations à la campagne & dans les villages.

Les loix pénales ne forment pas un objet considérable pour le nombre ; mais elles y en sont que plus exactement suivies.

Tout scandale public , toute action qui offense les mœurs , ne restent jamais impunis.

Une personne qui fait outrage à la fidélité conjugale , est déclarée infâme aux yeux de la nation ; elle subit la double peine , & de perdre ses biens , & d'être à jamais flétrie par le bannissement.

Un homme qui se feroit connoître publiquement pour un yvrogne , seroit d'abord privé pour un temps de l'usage du vin , & si après cette punition il ne se corrigeoit pas , on le condamneroit à une plus longue privation de cette même boisson.

Le citoyen qui s'emporteroit facilement & troubleroit le bon ordre en prenant querelle , la loi l'oblige à garder les arrêts plus ou moins longtemps , suivant les circonstances.

T.

T A P E R E T , (Marie-Catherine)

Veuve L E S C O M B A T , condamnée à être pendue pour avoir fait assassiner son mari par son amant.

P E U de coupables ont autant intéressé que la fameuse Lescombat. Tout le monde

connoît les principaux traits de sa vie , mais peu de personnes sont instruites des détails de son procès & de son supplice.

Marie-Catherine Taperet , née à Paris en 1728 , devoit le jour à des parens obscurs & peu favorisés des dons de la fortune. Son pere & sa mere étant morts quelque temps après sa naissance , elle fut confiée aux soins de sa grand'mere , qui se chargea de l'élever , & lui donna une éducation honnête.

La jeune Taperet avoit reçu de la nature une figure charmante : ce n'étoit pas une belle femme ; mais la vivacité de ses traits qui la rendoit très-piquante , la fit rechercher de bonne heure par une foule de partis. Un architecte nommé Lescombat , qui étoit un de ses amans , la demanda en mariage & l'obtint. Les époux vécurent quelque temps avec la grand'mere ; mais la jeune Lescombat , qui vouloit être maîtresse de ses actions , fit consentir son mari à une séparation qui la délivroit d'une surveillante incommode.

Libre & adorée d'un mari qui par état la laissoit souvent seule , la Lescombat borna d'abord ses plaisirs à se faire une société dans le quartier qu'elle habitoit. Sa figure &

l'éducation qu'elle avoit reçue la firent admettre dans des maisons très-honnêtes.

Son époux imaginoit qu'elle ne cherchoit dans ces sociétés que des plaisirs décens , mais il se trompoit , la Lescombat n'y alloit que pour se procurer des amans. Bientôt cette femme s'accoutuma à une vie licentieuse , & ses aventures galantes devinrent si publiques , qu'elle fut obligée de cesser d'aller dans les sociétés où elle avoit été admise.

Lescombat qui ignoroit les intrigues de sa femme , eut la complaisance de prendre chez lui des pensionnaires, pour former une nouvelle société à son épouse. Il étoit flatteur pour elle d'avoir à chaque instant sous ses yeux une petite cour composée de jeunes gens qui se disputoient le plaisir de lui plaire ; jusqu'alors rien n'avoit allarmé son crédule mari ; mais un de ses pensionnaires nommé Mongeot , qui se destinoit au génie , ayant fait sur elle plus d'impression que les autres , elle ne put se contraindre , & ses attentions pour lui devenant de jour en jour plus marquées , Lescombat fut forcé de sortir de l'espece de léthargie où il étoit auparavant.

Les époux eurent ensemble une scène très-vive : Lefcombat chassa de sa maison Mongeot avec le plus grand éclat ; la Lefcombat désespérée d'avoir tout à la fois perdu son amant, & la confiance de son mari, jura dès ce moment la perte d'un époux qui n'étoit plus à ses yeux qu'un tyran. Pour réussir dans son projet, elle pria des amis de son mari de ménager une réconciliation entre lui & Mongeot. Lefcombat rejetta d'abord la proposition ; mais enfin les fausses marques de tendresse que lui prodiguoit sa femme, qui paroissoit inconsolable de la perte de sa confiance, & qui ne lui avoit manqué, disoit-elle, que par les apparences, concoururent à un raccommodement qui devint une source de malheurs.

Mongeot plus amoureux que jamais, se livra au plaisir de se retrouver dans les bras d'une femme qu'il adoroit. Ce fut dans un des momens de délire produit par cette passion effrénée, que la Lefcombat représenta à son malheureux amant, que leurs plaisirs seroient toujours altérés s'ils ne prenoient pas le parti de tuer un jaloux, qui sous l'ombre d'une amitié feinte seroit tôt ou tard leur plus cruel bourreau. Ainsi cette femme

artificieuse se servit de tout le pouvoir qu'elle avoit sur son amant , pour l'engager à commettre l'assassinat qui étoit l'objet de ses vœux , & à la défaire d'un monstre , qui (disoit-elle) ne lui pardonneroit jamais d'avoir donné son cœur à un autre.

A cette cruelle proposition Mongeot s'alarme ; sa maîtresse qui s'en aperçut frémit de rage , & le traite comme un malheureux qu'elle n'avoit que trop aimé & qui feroit cause de sa perte ; aux injures succéderent les pleurs & les sanglots : enfin à force de manège la perfide Lescombat arracha à son foible amant l'horrible promesse d'assassiner son mari. Les moyens que cette femme atroce employa pour réussir , sont développés dans les lettres suivantes.

« Songe , mon cher ami , (écrivoit-elle à Mongeot) à ce que tu m'as promis. Tu m'as juré par tout ce qu'il y a de plus sacré , de me défaire de mon époux : je me repose sur toi du soin de ma vengeance. Ciel ! je vais donc être bientôt libre.... je vais donc être vengée : j'aspire à cet instant plein de charmes pour moi ; prens bien ton temps , songe qu'il y va de ta vie & de la mienne. Vois jusqu'où va ma fureur : si tu ne te sens

pas assez de fermeté pour me servir , avoue-le moi ; il est d'autres moyens que je mettrai en usage pour me délivrer d'un barbare toujours occupé à augmenter mes malheurs. Je ne suis que rage , l'enfer est dans mon cœur ; rien n'est sacré pour moi. Ah ! si tu connoissois le cœur d'une femme outragée , persécutée , désespérée , tu exécuterois bien promptement l'ordre dont je t'ai chargé. Que j'apprendrai avec plaisir la mort de mon époux ! avec quelle joie je verrai son meurtrier ! jamais tu n'auras paru si aimable à mes yeux : mais , hélas , les craintes que tu m'as déjà fait voir m'en annoncent de nouvelles. Non , tu n'auras pas le cœur de me satisfaire ; tu appréhendes de perdre ce peu d'instans qui forment le cours de notre vie : voilà ce qui te retient.... Tu ne m'as jamais aimée , tu n'as jamais senti pour moi ces saillies impétueuses que l'amour inspire. Je n'ai jamais lu dans tes yeux cette ardeur que l'on ne peut cacher , & qui annonce combien le cœur est enflammé. Que je me veux de mal de t'avoir connu ! tu m'as séduite : je coulois mes jours dans l'indifférence ; tu es venu me tirer de la léthargie dans laquelle j'étois plongée ; tu as

ſçu par tes diſcours flatteurs , par mille ſoins prévenans , gagner mon cœur. Tu m'as forcée à t'avouer ma défaite , tu as triomphé de mes caprices , de ma réſiſtance , de mon devoir. Si je m'étois abandonnée à tout autre qu'à toi , mon époux ne ſeroit déjà plus. Crois - tu donc m'intimider par tes vaines clameurs ? tu me fais une image horrible des tourmens que ſubiſſent les criminels. Tu me dépeins avec force toutes les horreurs qui accompagnent les derniers momens de ces malheureux. Tu veux que je me transporte en idée dans une place publique , & que je t'y voie expirer , pour m'avoir contentée , par les mains d'un bourreau à la vue de tout un peuple ; tu me menace même de cette mort. Tu m'apprends que tu n'aurois pas le courage de réſiſter aux tourmens qu'on te feroit endurer ; que tu m'avouerois ta complice. N'importe , poursuis , ne t'embarrasſe point du ſoin de mes jours , ils me ſeront odieux , ſi mon époux vit ; j'en fais le ſacrifice de bon cœur , pourvu que je ſois raffaſiée du ſang du barbare que je déteſte. C'eſt aſſez t'en dire , que ne vas-tu malheureux , dès-à-présent me dénoncer à la juſtice ? je te crois

capable de tout. Cependant si tu peux remplir mes vœux, si tu secondes mes desseins, si je te vois couvert du sang de mon époux, attens tout de moi. Je donnerai mille vies pour toi ; tu seras toujours le dieu de mon cœur : on n'aura jamais tant aimé que je t'aimerai ».

« Il n'est que trop vrai, ma chère amie, que je t'adore, (répondit Mongeot à la Lescombat) que tous tes reproches me percent l'âme : je te prouverai que je ne les mérite pas..... Eh bien tu seras satisfaite, & tu verras que je ne crains pas de perdre la vie quand il s'agit de te servir. Mille morts se présenteroient à mes yeux, je ne reculerois pas. Je prévois tout ce qui m'attend ; je lis pour moi dans l'avenir le sort le plus funeste, & le destin le plus cruel, mais je n'en suis point effrayé. Oui, ton mari périra par ma main : je ne vois plus en lui que mon ennemi ; ton cœur sera le prix de mon forfait ; il faut te plaire, il faut mériter tes bontés, il faut te prouver que je t'ai toujours aimée passionnément & que je t'aimerai jusqu'au dernier soupir. Mais je te demande une grâce, tu seras assez généreuse pour me l'accorder, c'est de consentir que j'attaque

ton époux en brave homme. J'espère en triompher facilement , & j'aurai en même temps la satisfaction de t'avoir contentée , & de n'être pas assassin : au péril de ma vie , je veux avoir la sienne. Je choisirai le temps & le lieu convenable ; prends patience , ne précipitons rien ; j'aime mieux attendre une occasion favorable que de manquer mon coup ; je sçai à-peu-près les routes qu'il tient tous les jours : tu ne verras plus l'auteur de tes souffrances , tu ne verras plus longtemps ton tyran. Tu me traite de lâche , tu me fais un crime de t'avoir étalé l'horreur des supplices ; je ne t'en parlerai plus. Je suis bien sûr que tu me reprocheras d'avoir tué ton époux , que tu me haïras autant que tu me promets de m'aimer , mais je t'aime trop pour que de pareilles pensées me détournent de la résolution que j'ai prise. Donne-moi huit jours , ce délai n'est pas long..... ne me dis donc plus que je ne t'ai jamais aimée , & que je n'ai eu que le plaisir de te séduire. Jamais l'amour n'alluma une passion plus forte que celle que je ressens pour toi. Enfin je ferai tout ce que tu voudras ; parles , tu feras obéie : ce n'est pas la fureur qui me transporte , c'est la seule

gloire de ne pas te déplaire qui me fait consentir à tout. Je ne connois dans la vie d'autre plaisir que celui de faire le tien : rends-moi donc plus de justice ; repens-toi de tout ce que tu m'as dit , de tout ce que tu m'as écrit. Quelle dureté dans tes expressions ! il semble que tu ne cherches à te défaire de ton époux , que pour te défaire en même temps de moi ; qu'au lieu d'une victime , tu en veux deux ; que tu veux tout-à la fois sacrifier l'amant & l'époux , que la vengeance seule t'anime , & que l'amour n'agit point sur toi. Je souhaite que tout ce que je t'ai prédit n'arrive point , je desire que les choses se terminent à ta satisfaction ; mais souviens-toi toujours que si nous sommes perdus , c'est ta vie que je veux sauver , & non la mienne ».

» C'en est fait , monsieur , (écrivoit la Lescombat à Mongeot , dans une seconde lettre) je vais renouer avec mon mari pour me venger de vous : je vais me jeter à ses genoux , & lui avouer tous les horribles desseins que mon cœur renfermoit ; je veux l'aimer autant qu'il doit me détester : j'avois compté sur vous ; je vous aurois cru capable de tout entreprendre pour moi ; vous

m'aviez tant de fois juré que je pouvois disposer de vous ; j'avois été assez bonne pour ajouter foi à toutes vos grimaces & à tous vos dehors trompeurs : comment se peut-il faire que j'aie aimé un homme tel que vous ? j'en suis honteuse , & c'est une faute que je ne me pardonnerai jamais. Je vous ai préféré à tous vos rivaux , qui n'étoient pas en petit nombre , & qui auroient joint à la tendresse la plus parfaite , des avantages réels & considérables. J'ai tout méprisé , tout rejeté pour toi , perfide. J'ai cherché toutes les occasions de te prouver de mille & mille façons mon attachement extrême. Que n'ai-je pas souffert par rapport à toi ? n'est-ce pas pour toi que j'ai rompu avec mon mari ? n'est-ce pas pour toi que j'ai renoncé à tout ce que le monde m'offroit de plus séduisant ? je t'ai fait le sacrifice de mon repos , de mon honneur , de mes charmes..... Si j'avois possédé une couronne , auroit-elle été pour un autre que pour toi ? Par quelle fatalité as-tu donc pû me subjuguier , moi , qui n'ai fait aucun cas des conquêtes les plus brillantes qui s'offroient à moi de toutes parts ? plutôt au ciel ne t'avoir jamais vu , ne t'avoir jamais

écouté. Croira-t-on jamais qu'un homme qui régnoit sur mon ame, & qui m'assuroit que je régnois sur la sienne, n'ait pas daigné me délivrer de mon plus cruel ennemi ? tu as causé tous mes malheurs, tu m'as conduite pas à pas dans l'abîme, & lorsqu'il faut un coup d'éclat pour m'en retirer, tu recules. Au reste, c'est toujours beaucoup pour moi de connoître le fond de ton cœur ! qu'il est méprisable ! que je vais haïr les hommes ! ne viens pas t'offrir à moi davantage ; ne viens pas me proposer le secours de ton bras, je serois déshonorée à mes yeux si j'acceptois tes offres ; tu n'es qu'un monstre, qu'un barbare. Quel bonheur pour moi, si je puis oublier que j'ai répondu à tes soupirs, que je t'ai rendu tendresse pour tendresse ; que je me suis livrée à toi sans aucune réserve ; cette idée seule me tue. Autant nous avons été amis, autant nous devons être ennemis : fatal pouvoir de mes attraits, sur quel objet indigne as-tu agi ? je t'écris pour la dernière fois : ne reparois jamais devant moi. Puissent tous les malheurs t'accabler à la fois ! tu ne peux souffrir autant que tu le mérites. Va, lâche, il ne t'est réservé qu'un funeste destin. Que je suis

fuis glorieuse d'avoir sçu me détacher de toi, de t'avoir rendu justice, de t'abhorrer pour toujours ! fuis loin de moi. . . . mon mari vivra donc... ah ! pensée qui m'anéantit ; je ferai obligée de voir toujours celui que j'ai trahi tant de fois.... & pour qui ? pour toi , traître , pour toi , qui devrois te faire un devoir , une gloire de l'immoler. Ah ciel ! quel funeste sort m'attend ! que je vais traîner une vie affreuse ! mon plus grand tourment sera de songer à toi , de penser que j'ai été assez lâche , assez foible pour te donner mon cœur.... Hélas ! tu le posséde encore ; je ne le sens que trop aux mouvemens confus qui m'agitent : rends-toi donc digne de sa possession : cours , vole assassiner mon mari ; ne vas pas combattre avec lui , le sort des armes est incertain : qu'il meure , c'est tout ce que j'exige ; je ne suis qu'une femme , & j'ai cent fois plus de courage que toi.

» Madame (répondit Mongeot) le sang dont vous voulez vous rassasier va donc couler ; puisque je ne puis vous plaire que par les titres d'assassin & de meurtrier de votre mari , je vous jure que vous allez être contente : mais où le trouver ? dans quel lieu l'attaquer ? il ne faut pas qu'il

m'échappe. Je ne vois pas d'autre moyen que celui que vous me proposâtes hier ; il est sûr , infaillible : tendons à la victime un piège ; affectons de vouloir nous réconcilier ; jurons-lui une amitié éternelle , ne l'embrassons que pour l'étouffer. Je verrai tantôt votre époux ; je lui demanderai un entretien particulier ; je lui avouerai que j'ai jetté sur sa femme quelques regards criminels , que je reconnois mes torts , & que tout mon regret est de l'avoir offensé , & d'avoir perdu son amitié : enfin je lui persuaderai que je n'ambitionne rien tant que de la recouvrer , que je veux être dorénavant son meilleur ami , que tout ce que je possède est à son service , que je donnerois ma vie pour lui ; à de tels appas il se laissera prendre : vous pourrez même m'aider. Il est naturellement bon & crédule ; il n'aura garde de se méfier de nous : je le vois déjà me tendre les bras , me rendre son cœur , & me jurer d'oublier le passé. Hélas , il ne goûtera pas longtemps les fruits d'une paix simulée autant que funeste. Que d'empressements il me prodiguera ! que de témoignages d'amitié je vas recevoir de lui ! il touche à son dernier

jour, & la confiance qu'il a en nous va hâter sa mort ; je le souhaite , je brûle de me voir teint de son sang..... Je frémis..... mais écartons ces horribles idées : tu as parlé , je ne dois plus balancer. Je lui proposerai une partie de plaisir , & couvrirai ainsi de fleurs l'abîme où je vais le précipiter. Les mesures que nous avons prises paroissent nous mettre à l'abri de toutes poursuites : triomphes ! la victoire est certaine ; demain tu n'auras plus d'époux ; vois jusqu'où va le pouvoir de l'amour qui m'enflamme pour toi. Je n'écoute ni remords , ni craintes ; il faut que tu sois vengée ; il faut que ton amant égorge ton époux.... eh bien me voilà prêt... Ose encore douter de l'excès de mon amour.... Je ne te reverrai qu'après avoir arraché la vie à ton époux.....

Le foible & criminel Mongeot proposa en effet le même jour à Lescombat une promenade au Luxembourg. Lescombat qui s'étoit raccommodé de bonne foi avec l'amant de sa femme , accepta la proposition de ce dernier. Leur conversation fut très-gaye , & la promenade s'étant prolongée jusqu'à la nuit , Mongeot invita Lescombat à souper chez le suisse ; le souper

ayant été accepté , Lescombat & Mongeot restèrent à table jusqu'à onze heures du soir. Pendant le repas Mongeot eut la précaution perfide de faire boire Lescombat presque à chaque instant. Lescombat après avoir quitté le Luxembourg & fait quelques pas dans la rue , s'arrêta pour satisfaire un besoin de la nature. Le barbare Mongeot , furieux d'amour & échauffé par le vin , saisit ce moment pour plonger son épée dans les reins de l'infortuné Lescombat , qui tomba aussitôt par terre baigné dans son sang. Mongeot en prenant la fuite jeta un pistolet aux pieds du malheureux qu'il venoit d'assassiner.... ayant rencontré le guet dans la rue voisine , il déclara qu'il venoit de tuer un homme qui lui avoit mis le pistolet sur la gorge ; on l'arrêta & on le mena chez un commissaire , qui après avoir dressé un procès-verbal de ses déclarations , le fit conduire en prison , & envoya du monde à l'endroit indiqué , où l'on trouva Lescombat expirant.

Mongeot ayant été interrogé le lendemain , avoua qu'il avoit tué Lescombat , mais il soutint que c'étoit pour défendre sa vie. L'intrigue qu'il avoit eue avec la femme

de Lescombat , fit naître des soupçons qui déterminèrent les magistrats à la faire arrêter ; mais ayant été justifiée par le meurtrier de son mari , on lui accorda la liberté , à charge de se représenter quand la cour l'exigeroit.

Cette femme auroit dû sans doute profiter de sa liberté pour se soustraire à des nouvelles recherches ; mais l'amour qu'elle avoit pour Mongeot l'emporta sur le desir de conserver sa vie ; elle alla le voir en prison , elle mangea plusieurs fois avec lui , & l'on prétend même qu'elle y coucha.

Mongeot ayant été transféré à la conciergerie , n'eut plus la permission de voir sa maîtresse. Dans un premier interrogatoire il ne fit aucune déclaration contre elle ; mais on assure qu'ayant appris que cette femme qu'il idolâtroit , & dont il croyoit être adoré , se consolait dans les bras d'un nouvel amant de la peine de ne pas le voir , la jalousie la plus noire s'empara de son cœur. Dans un second interrogatoire , il fit des déclarations contre sa maîtresse , qui la firent soupçonner de complicité , & déterminèrent les magistrats à la faire arrêter une seconde fois.

Mongeot conservant encore un reste d'amour pour la Lescombat, ne fit pendant l'instruction de son procès aucune déclaration qui la chargeât directement. Sur ses aveux & sur les preuves résultantes de la procédure, Mongeot fut condamné au supplice des assassins; ayant été conduit à la Croix-rouge, il monta dans la chambre où étoit le lieutenant criminel, & d'où il envoya chercher la Lescombat. Cette femme atroce eut l'audace de se présenter parée aux yeux de son ancien amant, & d'insulter ainsi à son malheur dans cet affreux moment; Mongeot lui fit les reproches les plus amers, & déclara au juge qu'en assassinant Lescombat il avoit exécuté les ordres de son infâme épouse. Après cette déclaration Mongeot descendit de la chambre, & monta sur l'échafaud, où il fut rompu vif.

La Lescombat fut reconduite en prison, & quelques jours après on l'interrogea sur le testament de mort de Mongeot, elle répondit : « c'est un malheureux qui m'a toujours aimée, pour qui même j'ai eu de l'amitié, mais qui au moment où il m'a chargée n'étoit plus à lui-même ». Elle pria ensuite ses juges de vouloir bien lui rendre la

prison plus douce en faveur de son état parce qu'elle étoit grosse de quatre ou cinq mois.

Les juges ordonnerent qu'elle seroit visitée ; le rapport ayant confirmé sa déclaration , on prit un soin particulier d'elle ; le temps de ses couches arrivé , elle accoucha d'un garçon ; pendant six semaines on redoubla d'attentions , mais son rétablissement étant parfait , on reprit son procès & on l'interrogea de nouveau. Sa complicité avec Mongeot étant prouvée , le châtelet , par sentence du 9 janvier 1755 , la condamna à être pendue , après avoir été appliquée à la question ordinaire & extraordinaire. Cette sentence fut confirmée par arrêt du parlement du 17 du même mois. On lui avoit lu cet arrêt , & elle étoit déjà entre les mains du bourreau lorsqu'elle demanda avec instance à parler à son juge ; on l'y conduisit : ayant déclaré qu'elle étoit encore enceinte , les magistrats se rassemblèrent & lui accorderent un sursis de quatre mois & demi.

Depuis ce temps on la veilla avec la plus grande attention , & les matrones la visitèrent de temps en temps.

Pendant cet intervalle on alloit en foule

à la prison pour la voir. Sa taille étoit médiocre , mais bien prise ; ses yeux étoient grands , noirs & très vifs ; son teint étoit d'une blancheur éblouissante ; enfin sa gorge , ses bras & ses mains étoient d'une beauté rare. Ce portrait , tracé par une personne qui l'a vue plusieurs fois dans la prison , prouve que la Lescombat , sans être belle , réunissoit des charmes bien capables d'inspirer une forte passion. Cette femme joignoit à ces attraits ceux d'une conversation très-agréable qu'elle avoit puisée dans la lecture continuelle des romans ; on prétend même qu'elle conserva ce goût au milieu des horreurs de la prison , & que ce fut en montrant une aussi grande indifférence qu'elle vit approcher le terme fatal où elle devoit recevoir la mort. Ce moment étant enfin arrivé , on lui lut une seconde fois l'arrêt qui la condamnoit à être pendue. Le bourreau s'empara alors de la victime qui lui avoit déjà échappé. La criminelle Lescombat n'ayant plus aucun prétexte pour retarder son supplice , fut conduite à la Greve ; elle monta à l'Hôtel-de-ville , mais elle n'y resta pas longtemps. Dans les derniers momens de sa vie elle montra un sincère repentir de son

crime , & l'on assure qu'elle reçut la mort avec courage.

T E M P L I E R S.

(*Procès des*)

L'ordre des templiers établi en 1118 , fut aboli en 1312 par le concile de Vienne , auquel présida le pape Clément V. Ce morceau de notre histoire , qui fut longtemps un problème , n'en est plus un maintenant. On croit & avec raison que l'ordre étoit innocent des crimes qu'on lui imputa, & que ses richesses & l'orgueil de quelques-uns de ses membres , furent la seule cause de la destruction de cet établissement illustre , qui pendant deux siècles avoit rendu des services signalés à l'état & à la religion.

Un templier, apostat de son ordre, arrêté en France pour des crimes énormes , & un Florentin nommé Noffodei furent les délateurs des templiers. Ces deux scélérats firent dire à Enguerand de Marigny , surintendant des finances , « que si on vouloit leur donner la liberté & leur assurer de quoi vivre , ils découvriraient au roi des secrets dont il tireroit plus d'utilité que de la conquête

» d'un royaume ». Ce fut sur la délation de ces deux hommes , que tous les templiers qui se trouverent en France furent arrêtés le 13 octobre 1307. Guillaume de Nogaret , si connu par la violence de son caractère , & le frere Imbert , dominicain , confesseur du roi , & revêtu du titre d'inquisiteur , se chargerent de poursuivre cette affaire avec toute l'activité possible ; Clément V occupoit alors la chaire de S. Pierre. Presque tous les historiens font un portrait peu édifiant de ce pontife , & l'ont peint avec les couleurs les plus odieuses. On assure qu'il n'avoit reçu la thiare qu'à condition de consentir à la destruction des templiers.

Un historien rapporte en effet que lorsque Clément V apprit que Philippe avoit fait arrêter les templiers , ce pontife marqua d'abord de la colere ; & qu'il écrivit des lettres assez vives , mais qu'il ne tarda pas à s'appaiser.

« Ce très-cher fils , dit-il dans une de ses » bulles , en parlant de Philippe-le-Bel , n'a » point fait arrêter les templiers par un » motif d'avarice , mais par un véritable » zèle pour la religion ; il est très-éloigné » de vouloir s'approprier la moindre petite » partie de leurs biens ».

Voici les abominations qu'on imputoit aux templiers.

On disoit que lors de la réception des membres de cet ordre on les conduisoit dans une chambre obscure où ils renioient Jesus-Christ, & crachoient trois fois sur le crucifix; que celui qui étoit reçu baisoit celui qui le recevoit à la gorge, ensuite *in fine spine dorsi* & *in virga virili*; qu'ils adoroient une tête de bois doré qui avoit une grande barbe, & qu'on ne montrait qu'aux chapitres généraux; qu'on leur recommandoit d'être chastes avec les femmes, mais très-complaisans envers les freres dès qu'ils en étoient requis; que s'il arrivoit que d'un templier & d'une pucelle il naquît un garçon, ils s'assembloient, se rangeoient en rond & se le jettoient les uns aux autres jusqu'à ce qu'il fût mort; qu'en Languedoc trois commandans mis à la torture avoient avoué qu'ils avoient assisté à trois chapitres provinciaux de l'ordre, que dans l'un de ces chapitres, tenu à Montpellier pendant la nuit, suivant l'usage, on avoit exposé une tête; qu'aussitôt le diable avoit apparu sous la figure d'un char, & tandis qu'on l'adoroit il avoit parlé avec bonté aux uns & aux

autres, que plusieurs démons étoient venus ensuite sous la forme de femmes, & que chaque frere avoit sa *chacune*.

Ce fut sur ces accusations aussi horribles que ridicules qu'on fit informer ; peu de temps après on répandit les bruits les plus atroces. Dans tout le royaume on n'entendit plus parler que de chaînes, de cachots, de bourreaux & de buchers : on poussa la fureur jusqu'à violer les tombeaux des membres qui étoient morts depuis longtemps ; leurs ossemens furent déterrés & brûlés, & leurs cendres jettées au vent. On accordoit la vie & des pensions à ceux qui avoient la bassesse ou la foiblesse de se reconnoître pour coupables ; on faisoit éprouver aux autres les tortures les plus horribles. Plusieurs qui n'auroient pas craint la mort dans les combats, épouvantés par l'appareil effrayant des supplices, convinrent de tout ce qu'on leur imputoit. Il y en eut aussi un grand nombre dont la constance ne put être ébranlée. On en brûla cinquante-quatre derriere l'abbaye Saint-Antoine, qui tous au milieu des flammes protestèrent de leur innocence jusqu'au dernier soupir.

Le procureur général de l'ordre repré-

fénta dans différentes requêtes , qu'il n'étoit pas vraisemblable que des hommes, sur-tout n'y étant poussés par aucun intérêt , renonçassent à la religion dans laquelle ils étoient nés pour croire à une idole , & qu'aucun de ceux qui s'étoient présentés dans l'ordre n'eût eu horreur de ces abominables mysteres & ne les eût révélés : que le roi , par ses lettres , avoit promis la liberté , la vie & des pensions aux templiers qui se reconnoïtroient volontairement coupables , qu'on avoit livré aux plus cruelles tortures ceux qu'on n'avoit pû séduire par des promesses ; que plusieurs templiers malades dans les prisons , avoient protesté en mourant , avec le repentir le plus vif & le plus sincere , que les déclarations qu'on avoit extorquées d'eux étoient fausses , & qu'ils ne les avoient faites que pour se délivrer des affreux tourmens qu'on leur faisoit souffrir ; qu'on n'avoit point confronté les témoins aux accusés ; qu'enfin aucun des templiers qu'on avoit arrêtés dans le reste de l'Europe n'avoit rien déposé de semblable aux abominations qu'on leur imposoit en France , où leur perte avoit été résolue & préparée par tous les moyens que peuvent employer la force & la séduction.

Plusieurs prélats , loin d'avoir égard à ces remontrances , firent décider dans des conciles provinciaux qu'on traiteroit comme relaps les templiers qui rétracteroient les aveux qu'ils avoient faits dans les tourmens de la question ; & quelques jours après , conformément à cette barbare jurisprudence, on en brûla cinquante-neuf.

L'évêque de Lodève , historien contemporain , représente ces infortunés dévorés par les flammes, attachant les yeux au ciel pour y puiser les forces qui leur avoient manqué dans les tortures , & demandant à Dieu de ne pas permettre qu'ils trahissent une seconde fois la vérité en s'accusant & en accusant leurs freres de crimes qu'ils n'avoient pas commis.

Dans le concile général de Vienne en Dauphiné , composé de plus de trois cens prélats , on représenta qu'il seroit contre l'équité naturelle de supprimer l'ordre des templiers avant de les entendre dans leurs défenses , & de les confronter avec leurs accusateurs comme ils l'avoient demandé dans toutes leurs requêtes.

Le pape étonné de cette opposition à ses sentimens , s'écria : « que si on ne pouvoit ,

» par le défaut de quelques formalités, pro-
 » noncer juridiquement contre eux , la plé-
 » nitude de sa puissance pontificale supplée-
 » roit à tout, & qu'il les condamneroit par
 » voie d'expédient ».

En effet , quelques mois après , dans un
 consistoire secret composé de cardinaux &
 d'évêques , que la *complaisance* , dit Verron,
ramené à son avis , ce pontife cassa & annulla
 l'ordre des templiers. La sentence portoit ,
 que n'ayant pu les condamner suivant les for-
 mes de droit, il les condamnoit *par provision*
 & d'*autorité apostolique* , se réservant la dis-
 position de leurs personnes & de leurs biens.

D'abord on en disposa en faveur des reli-
 gieux hospitaliers de S. Jean de Jérusalem ;
 mais Philippe-le-Bel ne consentit à s'en des-
 faisir qu'à condition qu'on lui payeroit
 préalablement deux cens mille livres pour
 les frais de la procédure. C'étoit une somme
 immense dans ce temps-là : cependant Louis
 Hutin , son successeur , crut devoir deman-
 der soixante mille livres de plus. Enfin on
 convint qu'il auroit les deux tiers de l'argent
 des templiers, les meubles de leurs maisons ,
 les ornemens de leurs églises , & tous les
 fruits & revenus de leurs terres depuis le

336 TEMPLIERS :

13 octobre 1307 jusqu'à l'année 1314

Dès le commencement de l'affaire des templiers , on avoit arrêté Jacques de Molay , grand-maître de l'ordre , & parreint d'un des enfans du roi ; Guy , frere du dauphin de Viennois ; le grand prieur de France , Hugues de Peralde , & un autre dont on ignore le nom. Ils furent conduits à Poitiers devant le pape , qui commit deux cardinaux avec l'archevêque de Sens & quelques autres prélats pour instruire leur procès.

Comme la plupart des nobles de ce temps-là , le grand-maître ne sçavoit point écrire ; il le déclara lorsqu'on lui demanda s'il n'avoit rien à dire pour la défense de ses religieux ; « je l'entreprendrois volontiers , répondit-il , & je ferois ravi de pouvoir » faire voir à tout l'univers l'innocence de » l'ordre , mais je suis chevalier non lettré ; » je ne sçais ni lire ni écrire , je demande » qu'il me soit permis de prendre un conseil , » quoiqu'on ne m'ait pas laissé quatre deniers pour fournir aux frais d'un si grand » procès ».

Comme on n'avoit pas oublié le crime d'hérésie parmi ceux dont on chargeoit cet infortuné , on ne lui donna ni conseil ni avocat ;

avocat ; d'ailleurs on avoit la déposition qu'il avoit faite à Chinon , où il s'accusoit , ainsi que ses religieux , des crimes qu'on lui avoit imputés. Jamais étonnement ne fut égal à celui du grand-maître lorsqu'on lui lut cet indigne écrit , où le greffier avoit changé en forfaits horribles l'aveu de quelques fautes , dont la torture lui avoit arraché l'aveu. Il fit le signe de la croix , & s'écria que si les cardinaux devant lesquels il avoit comparu à Chinon , & qui avoient souscrit cet interrogatoire falsifié , étoient d'une autre qualité , il sçauroit bien ce qu'il auroit à dire. Les commissaires le pressant de s'expliquer , il ajouta , n'étant pas maître de son ressentiment à la vue d'une si noire indignité , « qu'ils méritoient les mêmes supplices dont les Sarrafins & les Tartares punissent les faussaires , auxquels ils font fendre le ventre & trancher la tête ».

Cependant on lui proposa , ainsi qu'à ses infortunés compagnons , de confesser de nouveau les crimes dont on les accusoit , ou de perdre la vie dans les plus cruels supplices. Philippe-le-Bel , qui n'ignoroit pas qu'on disoit hautement que les grands biens que les templiers avoient rapportés de l'O-

(Condamnation de)

Critias & Thérámene étoient les premiers membres du tribunal des *trente* que Lyfandre avoit établi à Athenes. Leur autorité dégénéra bientôt dans une tyrannie insupportable. Les violences & les cruautés de ses collègues révolterent Thérámene, qui n'avoit pas perdu tout sentiment d'honneur & d'amour pour sa patrie ; il se déclara donc hautement contre les tyrans , & son courage lui attira leur haine. Critias devint son plus mortel ennemi , & son délateur. Il l'accusa de troubler l'état & de vouloir renverser le gouvernement. S'apercevant qu'on écoutoit favorablement dans le sénat les défenses de Thérámene , il craignit qu'on ne le renvoyât absous ; il fit armer les jeunes gens , & se mit à leur tête , disant « que le devoir d'un souverain » magistrat étoit d'empêcher que la justice » ne fût surprise & qu'il le vouloit faire » en cette rencontre ; mais , continua-t-il , » puisque la loi ne veut pas qu'on fasse » mourir ceux qui sont du nombre des trois

THÉRAMENE. 345

« mille , autrement que par l'avis du sénat ,
 » j'efface Thérámene de ce nombre , en
 » vertu de mon autorité & de celle de mes
 » collègues , & je le condamne à la mort ».

A ce mot Thérámene embrassant l'autel :
 « je demande , dit-il , Athéniens , que mon
 » procès me soit fait conformément à la loi ,
 » & on ne peut me le refuser sans injustice ;
 » ce n'est pas que je ne voie que mon bon
 » droit ne me sauvera pas , non plus que la
 » franchise des autels ; mais je veux montrer
 » au moins que mes ennemis ne respectent
 » ni les dieux ni les hommes. Je m'étonne
 » seulement que des gens sages comme vous
 » ne voyent point qu'il n'est pas plus diffi-
 » cile d'effacer leurs noms du rôle des ci-
 » toyens , que celui de Thérámene ».

Il finissoit à peine de parler , que Critias
 ordonna aux officiers de la justice de l'arra-
 cher de l'autel : tout le monde gardoit un
 silence profond ; Socrate seul , dont Théra-
 mene avoit été le disciple , osa prendre sa
 défense & voulut s'opposer aux officiers
 de justice ; mais ses foibles efforts , mal se-
 condés du reste du sénat , tremblant à la vue
 des soldats dont il étoit environné , ne
 purent sauver Thérámene ; il fut condamné

342 T H É R A M E N E S

à boire la ciguë , & laissa par sa mort le champ libre aux tyrans , qui arrosèrent bientôt leur patrie du sang des citoyens les plus illustres.

T I G N O N V I L L E .

(*Procès de*)

On trouve dans l'histoire de France que Guillaume de Tignonville , prévôt de Paris , fit arrêter en 1407 deux clercs étudiants , qui étoient accusés d'homicide & de vol sur le grand chemin , & qu'après avoir tiré d'eux l'avou de leur crime , il les condamna à être pendus . L'université qui n'auroit dû voir dans ce jugement qu'une juste punition de deux scélérats , ne considéra que ses immunités violées & jeta les hauts cris : elle poursuivit Tignonville en réparation . L'évêque de Paris commença contre lui des procédures , que la saisie de son temporel fit cesser promptement ; mais l'université continua à demander vengeance : ses classes furent fermées , & les prédicateurs eurent ordre de garder le silence . Le peuple privé de sermons murmuroit , & la cour cependant ne se pressoit point de terminer cette

querelle scandaleuse & ridicule. On ne vouloit point choquer les facultés , qui étoient redoutables dans cestemps d'ignorance ; d'un autre côté le prévôt n'avoit fait qu'un acte de justice ; il étoit irréprochable dans toute sa conduite , de plus il avoit offert de remettre pendant l'instruction du procès les coupables à l'université , qui n'avoit point voulu les recevoir. La raison , l'équité , la protection des princes & du roi , tout étoit pour le prévôt ; cependant les facultés trouverent le moyen de le perdre , malgré tous ses protecteurs. Lorsque le fameux duc de Bourgogne , dont l'ambition rendit si malheureux le regne de Charles VI , fut de retour à Paris , l'université eut recours à ce prince. Il haïssoit Tignonville ; il sçavoit que c'étoit à la vigilance de ce magistrat qu'on avoit dû la découverte de la retraite du duc d'Orléans dans l'hôtel d'Artois. Il vouloit d'ailleurs donner la place du malheureux Tignonville à quelqu'une de ses créatures ; l'occasion de se venger , en apaisant les troubles causés par les facultés , qui menaçoient de se retirer du royaume , étoit un trop bon prétexte pour le laisser échapper. On fit donc le procès de Tignonville : il fut d'abord

344 TIGNONVILLE.

destitué de sa charge , ensuite obligé de se transporter aux fourches patibulaires , où il avoit fait exposer les corps des deux étudiants , de les baiser à la bouche , de les dépendre lui-même , & de les escorter jusqu'à l'église des Mathurins , où ils furent transportés dans un chariot conduit par l'exécuteur revêtu d'un surplis : cérémonie bizarre qui n'eut d'autre motif que la haine des ennemis de Tignonville , & l'ignorance de ces temps malheureux.

TORTURE (*ou question.*)

Depuis longtemps l'humanité reclame contre l'usage de la question ; cependant elle subsiste encore..... Un philosophe moderne dit « que c'est une invention sûre pour » perdre un innocent qui a la complexion » foible & délicate , & pour sauver un coupable robuste.....

Montagne avoit dit longtemps auparavant que « les gehennes sont d'une dangereuse invention ; que c'est un essai de » patience plus que de vérité ; car pourquoi » (ajoute-t-il) la douleur fera-t-elle plutôt » confesser à un malheureux ce qu'il est , » qu'elle ne le forcera de dire ce qu'il n'est

» pas ? & au rebours , si celui qui n'a pas
 » fait ce dont on l'accuse , est assez patient
 » que de supporter ces tourmens , pourquoi
 » ne le fera celui qui a fait un crime , un si
 » beau guerdon que celui de la vie étant
 » assuré ? en un mot c'est un moyen plein
 » d'incertitude & de danger. Que ne diroit-
 » on pas , que ne feroit-on pas pour fuir si
 » graves douleurs ? d'où il advient (con-
 » clut Montagne) que souvent celui que le
 » juge a gehenné pour ne le faire mourir
 » innocent , il le fait mourir innocent &
 » gehenné ».

On a vu en effet dans tous les temps
 des hommes avouer dans les tourmens de
 la question des crimes dont ils n'étoient pas
 coupables. L'histoire de toutes les nations
 ne renferme que trop d'exemples de cette
 triste vérité ; celui que je vais rapporter
 est remarquable.

« Un mari (dit un jurisconsulte) ayant
 » été accusé d'avoir assassiné sa femme , fut
 » arrêté & plongé dans le plus affreux ca-
 » chot. Lorsqu'il fut interrogé , il soutint
 » qu'il n'étoit point coupable : cependant
 » comme les indices les plus forts & les
 » présomptions les plus violentes se réunis-

» soient contre lui ; les premiers juges le
» condamnerent à être appliqué à la ques-
» tion ; ne pouvant supporter les tourmens
» il s'avoua coupable... Sur l'appel de cette
» sentence au parlement, on rapportoit le
» procès , lorsque son épouse , qui s'étoit
» cachée dans la maison de son amant , se
» représenta. L'arrêt qui intervint déchar-
» gea le mari de l'accusation ; mais... il avoit
» été appliqué à la question , & la justice
» étoit sur le point de le condamner, sur
» l'aveu que la violence des tourmens lui
» avoit arrachés.... ». A cet exemple , qui
fut suffisant pour prouver combien l'usage de la
question est dangereux , j'en ajouterai un
autre que j'ai trouvé dans l'histoire d'An-
gletèrre.

Lorsque Guillaume Laud , évêque de
Londres , menaça Felton , qui avoit assassiné
le duc de Buckingham , de le faire appliquer
à la torture , s'il ne déclaroit pas ses com-
plices ; Felton lui répliqua : *milord , je ne
sçais ce que les tourmens de la question me
feront dire , mais il se pourra que je vous nom-
merai comme le premier de mes complices , ou
quelqu'autre membre du conseil du roi ; ainsi
vous ferez bien de m'épargner des tourmens
inutiles.*

M. Nicolas , auteur d'un ouvrage sur la torture , après en avoir prouvé l'inutilité , en démontre les dangers par plusieurs exemples que je vais transcrire. « Une femme » (dit ce magistrat) fut arrêtée , sur l'indice » vraisemblable de quelques menaces qu'elle » avoit faites à un homme qui peu de temps » après fut assassiné. Cette femme , sur cet » indice , fut appliquée à la question , con- » fessa & fut condamnée à mort. Aussi-tôt » qu'elle eût été exécutée , un voleur fut » pris & confessa qu'il avoit tué cet homme , » sans qu'il eût jamais ni vu ni parlé à cette » femme ».

» Dix mille exemples de cette espèce » nous sont produits dans tous les auteurs » de l'histoire , & arrivent tous les jours » dans les tribunaux des justices criminelles. » Je laisse à juger à tout homme de bon sens » combien de fois de pareilles méprises » peuvent arriver.

» Je ne puis omettre , continue le même » magistrat , un autre exemple de la fausseté » des confessions arrachées à force de tour- » mens. Je voyois en 1660 les apprêts » d'un grande justice criminelle en passant » sur la place d'Amsterdam. Comme je

» m'informois d'un Hollandois qui me con-
» duisoit , pourquoi l'exécution étoit dif-
» férée : on attend , me dit-il , le bourreau
» de Harlem , qui doit en être l'exécuteur ,
» Je m'informai du sujet , & j'appris qu'un
» jeune homme du pays ayant fait la dé-
» bauche le soir , & se retirant chargé de vin
» ou de vapeurs de bierre double , à son
» logis , fut surpris d'un sommeil si pesant ,
» que s'étant assis sur le seuil d'une porte ,
» il y demeura endormi. Un filou passant
» par-là , & voyant ce jeune homme en-
» dormi , lui fouilla dans ses poches & lui
» prit ce qu'il y trouva , sans que ce jeune
» homme le sentît. Il retint entr'autres
» choses un couteau en forme de bayon-
» nette , & poursuivant ses brigandages , il
» insulta le premier qu'il rencontra ; cet
» homme s'étant mis en défense , obligea
» ce filou à se servir de ce couteau , dont
» il le tua ; après cela craignant les pa-
» trouilles qui se font par toutes les rues ,
» il rebrousse à ce jeune homme endormi ,
» lui remet ce couteau sanglant dans sa
» poche , & s'en va. A l'instant même une
» ronde survient où gissoit ce corps , & le
» trouvant encore tout chaud à quelque pas

» de ce jeune homme , qui venoit de s'éveil-
 » ler , & s'en alloit à son logis ; elle l'arrête ,
 » le fouille , & lui trouvant ce couteau san-
 » glant avec le fourreau dans sa poche , elle
 » le prend pour l'auteur de ce meurtre , &
 » l'emmène à la prison. Le lendemain ce
 » corps étant reconnu & trouvé blessé de
 » ce couteau , ce pauvre jeune homme est
 » interrogé , & se tenant sur la négative , il
 » est appliqué à la question sur cet indice ,
 » & pressé des tourmens , l'effet infailible de
 » la torture s'ensuit en lui , comme en tout
 » autre innocent ; il confesse , confirme sa
 » confession hors des tourmens , de peur
 » d'y être remis , est condamné & exécuté
 » à mort comme le véritable meurtrier. Peu
 » de temps après le vrai homme ayant été
 » arrêté pour un autre crime , confessa ingé-
 » nuement qu'il étoit aussi l'auteur de celui
 » pour lequel l'innocent jeune homme avoit
 » souffert un supplice injuste. Le cas vint à
 » la connoissance du grand conseil des Pro-
 » vinces-Unies , lequel pour marque de
 » châtiment , priva le magistrat d'Amster-
 » dam du droit d'avoir un bourreau , puis-
 » qu'il s'en étoit servi pour une injuste exé-
 » cution »

Je pourrois encore ajouter à ces exemples ceux de Lebrun , de Langlade & de plusieurs autres dont on connoît les malheurs ; mais les deux événemens suivans , dont l'un à fait proscrire l'usage de la question en Ecoffe, & l'autre dans la province de Frise , étant peu connus , je crois qu'on me sçaura gré de les rapporter.

Aventure qui a fait abolir la question en Ecoffe.

Un jeune homme de Glascow , d'une naissance honnête , étoit parvenu par sa constance à gagner le cœur d'une fille de son âge ; plusieurs raisons ne lui permettant point de la rechercher ouvertement , il se consoloit de cette contrainte en passant une partie de la nuit avec elle. L'intrigue avoit duré plusieurs mois sans que les domestiques même en eussent été instruits ; mais quelques voisins passant proche de la maison pendant la nuit , en virent sortir une fois le jeune amant , qui paroissoit se retirer avec mystere ; ils ne soupçonnerent que la vertu de leur voisine , & n'y prenant pas beaucoup d'intérêt , ils garderent le silence sur ce qu'ils avoient vu. Peu de jours après on fit un vol considérable d'argenterie & d'autres

meubles précieux dans la même maison, sans aucune marque qui pût faire connoître les coupables. Les voisins , plus intéressés que les autres à se purger du soupçon , prirent le parti de déclarer au magistrat à quelle heure & de quelle maniere ils avoient vu sortir le jeune homme ; des apparences si fortes parurent suffisantes pour le faire arrêter : il défavoua le crime avec horreur ; mais trop généreux pour compromettre l'honneur de sa maîtresse , il ne voulut point déclarer les raisons qui l'avoient conduit chez elle ; il s'expliqua avec tant d'embarras & si peu de vraisemblance , que cette maniere de se défendre fut regardée comme une conviction du crime ; cependant comme il continuoit à soutenir son innocence , & que le témoignage de son accusateur ne suffisoit pas pour le condamner , les juges le condamnèrent à la question.

La jeune fille ayant appris que son amant alloit subir la torture pour un crime qu'il n'avoit pas commis , se crut aussi malheureuse que lui. La tendresse & la reconnaissance l'obligeant de ne rien ménager , elle eut le courage d'aller déclarer aux juges qu'il étoit impossible que l'accusé fût crimi-

hel , puisque depuis fort longtemps qu'il avoit passé effectivement toutes les nuits dans sa maison , elle avoit eu soin elle-même de lui ouvrir la porte , de le conduire dans sa chambre , & de le reconduire ensuite jusqu'à la rue. Cette déclaration produisit peu d'effet ; elle fut regardée comme un artifice de l'amour , & la sentence n'en fut pas moins exécutée.

Le jeune homme ne balançâ pas à préférer la mort au fruit qu'il pourroit retirer de sa constance à souffrir les tourmens de la question. Il n'essuya que la première épreuve , & avouant le crime dont on l'accusoit , il demanda pour unique grâce que sa mort ne fût pas différée longtemps. Cependant par un autre usage de l'Angleterre & de l'Ecosse , elle fut réservée pour le temps ordinaire des exécutions publiques , qui ne se font que de temps en temps. On le renferma dans une étroite prison , où il fut traité comme une misérable victime de la justice.

Pendant ce temps deux voleurs furent arrêtés pour plusieurs crimes ; ayant été condamnés à mort , ils furent renfermés dans le cachot que le jeune homme habitoit. Quoique leurs chaînes ne leur laissassent point

point la liberté de s'approcher , ils avoient celle de s'entretenir. N'ayant point de matière plus intéressante que leurs crimes & leurs supplices, ils furent bientôt pour quelle cause le jeune homme devoit partager leur sort. Comme c'étoient eux-mêmes qui avoient commis le vol dont on l'avoit chargé, la pitié les toucha en sa faveur, & l'avou d'un crime de plus ne devant rien changer à leur sentence, ils résolurent de lui rendre l'honneur & la vie. Les explications & les preuves qu'ils donnerent aux juges ne laisserent rien à désirer sur l'innocence du jeune homme, dont on s'empres-
sa de briser les fers.

Les magistrats de Glasgow, convaincus par cet exemple effrayant des dangers & de l'inutilité de la question, profiterent de cette occasion pour la proscrire.

Événement bizarre qui a fait proscrire la torture dans la province de Frise.

Un gentilhomme d'une naissance distinguée de la province de Frise, & pere du grand écuyer du prince d'Orange, avoit observé avec douleur les horribles effets de la question, qui étoit fort commune & fort

rigoureuse dans sa province. Etant un des principaux membres des états, il avoit eu plusieurs fois occasion de représenter l'injustice & la cruauté de cet usage. Enfin, voyant son avis peu écouté, il résolut de frapper les esprits par quelque exemple qui donnât plus de force à ses raisons. Il quitta son lit, pendant que toute sa maison étoit ensevelie dans le sommeil, & s'étant introduit dans la chambre d'un de ses domestiques, il lui prit un couteau qu'il trouva dans sa poche; il descendit de là dans son écurie, où choisissant le plus beau & le plus vigoureux de tous ses chevaux, il le tua d'un grand coup qu'il lui donna dans l'endroit le plus sûr pour son dessein; il remonta ensuite dans la chambre de son domestique, & remit le couteau encore ensanglanté dans le lieu où il l'avoit pris; alors il regagna son appartement sans avoir été vu ni entendu de personne. On ne fut pas longtemps à s'apercevoir du malheur arrivé dans l'écurie: toute la maison fut en mouvement pour découvrir le coupable. Le maître marquoit une fureur extrême; il fit interroger tout le monde & visiter tout avec la plus grande exactitude. Enfin le couteau fut découvert;

On y voyoit encore les traces du sang ; & la mesure de la plaie , qui se trouva égale à la lame , acheva de prouver qu'il avoit été l'instrument du crime. Le valet se défendit inutilement ; il fut arrêté , & sur le refus qu'il fit de se reconnoître coupable , il fut condamné à la question.

Il la souffrit d'abord avec assez de constance ; déjà tous ses os étoient écrasés & disloqués par la violence du supplice ; mais voyant les exécuteurs prêts à recommencer , la mort lui devint moins horrible que des tourmens si cruels : il s'avoua coupable ; étant même pressé de raconter les circonstances de son crime , il en fit un détail qui parut vraisemblable , & qui satisfit les juges ; la sentence de mort alloit suivre aussi-tôt , lorsque son maître demanda à parler aux juges. Il leur raconta sa propre histoire , & le dessein qu'il avoit eu de faire ouvrir les yeux au conseil sur la témérité de tous les jugemens de cette nature. Ensuite gémissant sur la nécessité où il s'étoit trouvé , comme les autres , de sacrifier quelquefois l'innocence & la vérité , à des apparences si trompeuses , il protesta que pour s'en délivrer à l'avenir , il étoit résolu de renoncer à son

emploi. La considération dont il jouissoit porta les états non seulement à lui pardonner son entreprise, mais à délibérer sur les inconvéniens de la question. Peu de temps après les états en abolirent entièrement l'usage, & la victime infortunée que le magistrat avoit dévouée au salut public, reçut une récompense considérable de son maître.

Le président de Montesquieu étoit si convaincu de l'inutilité & des dangers de la torture, qu'il n'a pas daigné agiter, dans son ouvrage immortel sur l'esprit des loix, s'il étoit juste ou non de conserver cette coutume. Tant d'habiles gens & tant de beaux génies (dit ce grand homme) ont écrit contre cette pratique, que je n'ose parler, après eux ; j'allois dire qu'elle pouvoit convenir dans les gouvernemens despotiques, où tout ce qui inspire la crainte entre plus dans les ressorts du gouvernement. J'allois dire, mais j'entends la voix de la nature qui crie contre moi.

Cette voix touchante s'est fait entendre, & la question a déjà perdu son ancienne barbarie chez les nations qui l'admettent encore ; on ne l'emploie plus que lorsqu'il

T O R T U R E. 357

s'agit de délivrer la société de monstres qui ont foulé à leurs pieds tous les droits de l'humanité. On peut donc se flatter (& j'aime à le croire) que ce siècle verra bannir la torture de l'Europe entière. Puissé le tableau effrayant que je vais tracer des différents supplices inventés pour donner la question, hâter cette réforme si désirée par toutes les âmes sensibles !

*De quelle manière on donne la question
à la Chine.*

Deux sortes de questions sont en usage à la Chine, pour tirer la vérité de la bouche des criminels. La torture dont on fait le plus souvent usage est très douloureuse ; elle se donne aux pieds ou aux mains : on se sert pour les pieds d'un instrument qui consiste en trois bois croisés, dont celui du milieu est fixe, & les deux autres se tournent & se remuent ; on met les pieds du patient dans cette machine, & on les y serre avec tant de violence, que la cheville du pied s'applatit. Quand on la donne aux mains, c'est par le moyen de petits morceaux de bois, qu'on met entre les doigts du coupable ; on les lie étroitement avec des cordes, & on les laisse

pendant quelque temps dans cette torture.

La question extraordinaire dont on se sert pour les grands crimes , comme celui de lèze-majesté , consiste à faire de légères tail-lades sur le corps du criminel , & à lui enlever la peau par bandes en forme d'aiguil-lettes.

De quelle maniere on donne la question dans l'Inde.

L'usage de la torture est très - commun dans l'Inde. Les souverains , & plus souvent leurs fermiers qui ont des concessions momentanées , & leurs intendans , font donner sans aucune forme de procès la question qu'on appelle *la culotte de peau*. Cette culotte serre tellement les cuisses du patient , que le malheureux ne peut satisfaire les besoins les plus pressans de la nature : on le garde nuit & jour , afin qu'il ne puisse se procurer aucun soulagement.

De quelle maniere on donne la question dans l'Indoustan & le long des côtes de Coromandel & du Malabar.

On met entre les doigts des mains & des pieds des accusés des mèches souffrées qu'on

allume ; on met aussi deux bâtons croisés entre leurs jambes , & des deux côtés de chaque jambe on attache à l'extrémité de chaque bâton une corde double , telle que celle d'une scie ; au milieu de cette corde il y a une petite cheville de bois pour rapprocher les deux bâtons , de manière que le devant & le côté de la jambe sont serrées avec violence & causent les douleurs les plus aiguës.

De quelle manière on donne la question à Rome & dans plusieurs autres états de l'Italie.

On ne donne la question à Rome que lorsqu'il s'agit de crimes atroces , & lorsqu'il y a dans la procédure des preuves assez considérables pour former une preuve complète. Quand les juges ont condamné un criminel à la question , on l'avertit que s'il ne confesse pas son crime il sera appliqué à la torture , & s'il persiste à nier , on le fait visiter par un médecin & un chirurgien , pour reconnoître s'il n'a pas quelque maladie , ou quelque imperfection qui puissent l'empêcher de supporter la torture.

On condamne d'abord à la question de la corde , & voici de quelle manière on donne

cette torture. On conduit le criminel dans une salle de la prison, on lui lie les mains derrière le dos, & on l'élève de terre au moyen d'une corde qui passe par une poulie qui est attachée à un poteau. Cette torture dure plus ou moins de temps selon les circonstances, mais elle ne dure jamais plus de trois quarts d'heure.

Dans l'intervalle le juge qui est présent avec un greffier, interroge le patient, & le somme d'avouer son crime : s'il confesse on le descend, & on lui demande, lorsqu'il est en liberté, s'il persiste dans son aveu ; s'il y persiste on le reconduit dans sa prison, & le lendemain on l'interroge de nouveau ; s'il rétracte sa confession du jour précédent, on l'avertit qu'il sera appliqué à la question appelée la *raglia* : voici de quelle manière on donne cette torture.

On fait chauffer la chambre où le criminel doit la recevoir, par des brafiers ardents. On y fait ensuite le criminel, & on ne lui laisse aucun poil sur toutes les parties du corps. Un poteau de la hauteur de trois pieds environ est posé au milieu de la salle ; sa base est ronde & large, & se termine en pointe de diamant de la grandeur de l'ongle du pouce.

Cinq cordes sont attachées au plancher & deux aux deux côtés. Les premières servent à élever le criminel qui y est attaché par les quatre membres & par le milieu du corps; celles des côtés servent à conduire son corps, & contribuent à le placer à demi couché sur ce poteau, en faisant porter exactement tout son corps sur l'anus. Alors on fixe les sept cordes où il est attaché, afin qu'il ne balance pas, & que tout le poids appuie uniquement sur la pointe du poteau. On approche alors les brafiers près du criminel afin d'exciter la transpiration, & on place vis-à-vis de lui un miroir, pour lui représenter son état.

Il y a encore une autre question en Italie qui est plus simple, mais qui est peut-être aussi cruelle.

D'une voute plus ou moins élevée découle goutte à goutte de l'eau qu'on entretient au-dessus d'un petit trou qu'on y a pratiqué. Le patient est placé de façon que ces gouttes tombent toutes sur le creux de son estomac : les premières sont supportables, mais la continuité lui fait éprouver les douleurs les plus affreuses.

A VENISE on n'y donne la question que

d'une seule maniere : c'est celle de la corde.

EN TOSCANE la question y est abolie par le fait ; mais avant ce changement on la donnoit de la même maniere qu'à Venise.

*De quelle maniere on donne la question
en France.*

On y donne la question de plusieurs manieres. L'ordonnance criminelle en admet de deux fortes : la *question préparatoire*, & la *question définitive*. La question se divise encore en France en *ordinaire* & en *extraordinaire*.

La maniere de donner la question varie dans ce royaume suivant l'usage particulier des parlemens. Dans le ressort du parlement de Paris on y donne la *question à l'eau* ou *celle des brodequins*. La premiere n'est plus en usage depuis plusieurs années au parlement & au châtelet de Paris.

La question à l'eau se donne de la maniere suivante : on étend l'accusé sur un tréteau ; on l'attache ensuite par les bras & les jambes avec des cordes qu'on passe dans des anneaux & qu'on serre avec force ; & jusqu'à ce que son corps reste étendu en l'air & suspendu aux anneaux. On passe

alors un tréteau sous les reins de l'accusé pour augmenter l'extension de son corps ; dans cet état on lui fait boire de l'eau avec un cornet , dont on lui met une des extrémités dans la bouche. La question ordinaire à l'eau consiste à faire boire à l'accusé quatre pots de deux pintes chacun ; & la question extraordinaire huit pots.

La question aux brodequins se donne en faisant mettre l'accusé sur un siege de bois qui est placé contre un mur ; on lui étend les bras & on les attache à deux anneaux qui sont scellés dans le mur. On lui met alors les jambes nues entre quatre grosses planches qu'on lie fortement : on enfonce entre les deux planches du milieu des coins à grands coups de maillet. On en met quatre pour la question ordinaire & huit pour la question extraordinaire.

Dans le ressort du parlement de Bretagne on donne la question au feu. On attache l'accusé sur une chaise de fer , & on approche par degrés ses jambes nues du feu.

Au parlement de Rouen on serre le pouce, ou une jambe de l'accusé avec une machine de fer.

Au parlement de Besançon on donne la question à l'estrapade.

A Autun la question s'y donne en versant de l'huile bouillante sur les pieds de l'accusé.

De quelle maniere on donne la question en Espagne.

« Les tourmens , dit un voyageur , qu'on fait essuyer aux accusés en Espagne , pour arracher l'aveu de leurs crimes , ne sont point si raffinés qu'ailleurs. On fait usage de deux sortes de questions : l'une est celle des mèches allumées qu'on met entre les doigts ; l'autre est une espee de presse qu'on applique à toutes les jointures des membres , & qu'on serre en présence du juge , & suivant les ordres qu'il donne à ce sujet dans l'instant même. Il reçoit les déclarations du patient , s'il croit appercevoir que les tourmens ne lui ont arraché qu'un aveu dicté par le besoin de se délivrer d'un tourment douloureux , la justice n'y a aucun égard , à moins qu'il ne confirme son aveu après la torture ».

De quelle maniere on donne la question dans les états du roi de Sardaigne.

« La torture consiste à élever l'accusé avec

une corde qui lui tient les bras attachés derrière le dos. On appelle cette torture *la question de la corde*.

On ne peut la donner que pendant deux heures au plus.

On peut condamner à la torture non-seulement ceux qui sont accusés d'un crime qui emporte la peine de mort ; mais même ceux dont le crime ne doit être puni que par les galères.

Lorsque plusieurs personnes sont condamnées à être appliquées à la question, une disposition des loix criminelles de Sardaigne veut qu'on commence toujours par la plus foible.

En matière de complicité une autre disposition des mêmes loix porte, que le juge doit avertir l'accusé, avant de lui faire subir les tourmens de la question, que *celui qui sait la vérité est aussi coupable que celui qui dit le faux*.

De quelle manière on donnoit autrefois la torture en Suède.

La question a été abolie dans ce royaume par Gustave III. Avant cette réforme on y donnoit la torture de plusieurs manières. Aux coupables de crimes ordinaires on la donnoit avec la corde ; ceux qui avoient

commis des crimes atroces étoient condamnés à subir une torture particulière. On faisoit descendre le coupable dans un caveau souterrain qui étoit pratiqué sur une rivière , & qui n'en étoit séparé que par une grille de fer. L'eau couloit sous cette grille , & le patient étoit mis les jambes & les pieds nuds dans ce caveau : il étoit obligé de marcher sur cette grille jusqu'à ce qu'il eût avoué son crime. On prétend qu'aucun tourment n'est plus insupportable que celui que cette espece de question faisoit éprouver.

De quelle maniere on donnoit autrefois la question en Ecosse.

On faisoit avaler à l'accusé une certaine quantité d'eau ; quand son corps en étoit rempli , on le couchoit par terre & on le couvroit d'une planche , sur laquelle on fautoit pesamment pour lui faire rendre l'eau : on continuoît cette barbare exécution jusqu'à ce que l'accusé eût avoué son crime.

De quelle maniere on donne la question à Liege & dans les Pays-Bas.

La torture est affreuse dans ces contrées ;

on la donne de plusieurs manieres. On y brûle par degrés la plante des pieds de l'accusé ; on lui met des bougies allumées entre les doigts ; on l'attache sur une chaise de fer , & on l'approche nud par degrés d'un brasier ardent ; enfin on s'y sert de tour-aquets pour serrer avec la plus grande violence les membres de l'accusé.

Après avoir mis sous les yeux de mes lecteurs le tableau effrayant des différens tourmens inventés par les hommes pour rendre la question plus horrible , je crois devoit terminer cet article en rapportant un fragment du discours de M. Servan , avocat général , sur l'administration de la justice criminelle : c'est un des morceaux les plus éloquens qui aient été faits pour prouver les dangers de la torture.

« Est-il bien vrai, dit ce magistrat , que
 » nos loix approuvent cette méthode , &
 » que l'usage la consacre ! & nous repro-
 » chons aux anciens leurs cirques & leurs
 » gladiateurs ; à nos pères leur épreuve de
 » l'eau & du feu : ah ! plutôt que de le livrer
 » au bourreau , faisons combattre un accusé
 » sur l'arène, du moins il aura la liberté de
 » se défendre..... Si c'est la vérité que nous

» cherchons , est-ce dans le trouble de la
 » douleur que nous espérons la trouver ?
 » hélas ! quel est celui d'entre nous qui n'a
 » pas éprouvé la douleur ? quel homme
 » ignore sa terrible impression sur un être
 » que la sensibilité rend si foible ? l'homme
 » qui souffre ne ressemble plus à lui-même ;
 » il gémit comme un enfant , & s'agite
 » comme un furieux ; il appelle à son secours
 » la nature entière ; sa foible intelligence
 » partage bientôt l'émotion de ses sens &
 » l'augmente encore par l'imagination : ses
 » idées ne sont pas moins altérées que ses
 » traits ; toutes ses facultés agissantes &
 » abattues tour à tour s'agitent & retombent
 » dans cette convulsion générale de son
 » être , rien n'est constant que le violent
 » desir de la faire cesser. Ramassez , si vous
 » le voulez , tous les grimes , & poursuivez
 » un homme par la douleur , il va s'en cou-
 » vrir , s'il croit trouver un asyle. Le plus
 » grand crime pour notre nature c'est de
 » souffrir , & la mort même ne seroit rien ,
 » si la douleur ne la précédoit.

» Je sçais ce qu'on doit aux coutumes
 » anciennes , & j'étoufferois ici le cri du
 » sentiment ; je me défierois sur tout de

» mon

T O R T U R E. 369

» mon jugement incertain , si je ne voyois
» les meilleurs gouvernemens , & les plus
» sages , proscrire avec horreur la question ,
» & l'insulter chez nous comme dans son
» dernier refuge. Nos plus grands hommes ,
» nos premiers génies l'ont dénoncée à la
» raison humaine , en la flétrissant par avance
» dans leurs écrits ; je me sens honoré , je
» l'avoue , de mêler ma voix avec la leur
» & de rendre en public un témoignage fa-
» vorable au genre humain , & si la supersti-
» tion de l'usage me suscitoit quelque cen-
» seur , l'humanité qui m'approuve au fond
» du cœur , me consoleroit des murmures
» du préjugé ».

T O S C A N E.

(*Tribunaux du grand duché de*)

Les tribunaux étoient autrefois très-multipliés en Toscane. Le grand duc régnant , après avoir réformé les abus qui existoient dans plusieurs parties de l'administration , a fixé ses regards sur les désordres & les inconvéniens qui résultoient de la multitude des tribunaux ; convaincu de l'utilité que ses sujets retireroient de la suppression de plu-

sieurs, il les a réduits à ceux qui suivent.

Le conseil royal d'état, a été institué en 1770 ; il s'assemble tous les jeudis devant le souverain pour traiter les affaires qui ont des rapports avec les puissances étrangères, & les affaires intérieures de l'état. Ce conseil est composé de trois sépateurs & de secrétaires ; le premier auditeur de la consulte y est admis une fois tous les mois pour rendre compte au grand duc des affaires *pendantes*, & des plaintes que les sujets ont faites contre les tribunaux ou contre les ministres.

Le conseil des finances tient aussi ses séances devant le souverain tous les lundis ; il connoît de toutes les affaires qui regardent les finances & les revenus de l'état. Il est composé d'un directeur général & de quatre secrétaires qui reçoivent les placets qu'on adresse au grand duc, relativement aux finances.

La *consulte* est un tribunal supérieur, qui connoît des requêtes qu'on adresse au souverain pour demander la révision des sentences passées en force de chose jugée tant en matiere civile que criminelle. C'est le

Conseil du souverain. Il est composé de trois magistrats appelés *auditeurs*, & d'un secrétaire.

Le tribunal appelé le *magistrat suprême*, est composé de cinq sénateurs, dont le premier a le titre de *lieutenant des trois auditeurs*, d'un chancelier, d'un sous-chancelier, & de plusieurs commis. C'est à ce tribunal qu'appartient la connoissance de presque toutes les affaires civiles, & particulièrement de celles qui s'élevent entre les nobles Florentins, les chevaliers de l'ordre de S. Etienne, & les personnes attachées à la cour.

Une loi de 1773 attribue à ce tribunal la connoissance de toutes les *aliénations & emphytéoses* des biens fonds ecclésiastiques, pour juger de la nécessité ou utilité de ces aliénations, & en accorder en conséquence la permission. Ce tribunal a aussi le droit d'autoriser les possesseurs des biens substitués à les aliéner, ainsi que les femmes à disposer légalement de leurs fonds & de leurs dots.

La *rote*, qui est le tribunal d'appel pour les causes civiles, est composée de six juges qui ont le titre d'auditeurs de rote.

Le grand duc ayant supprimé tous les tribunaux qui connoissoient des affaires criminelles , a établi en 1777 un *tribunal suprême* , qui juge tous les procès criminels du grand duché. Aucune punition ne peut être exécutée sans avoir été préalablement approuvée par ce tribunal. Il est composé de quatre juges , dont l'un a le titre d'auditeur , & les autres celui d'assesseurs. Il y a aussi un premier chancelier , qui est chargé de recevoir les procès , & six autres chanceliers qui forment trois départemens dans lesquels ils se partagent les affaires. On y admet aussi plusieurs jeunes gens , pour qu'ils puissent s'instruire des procédures criminelles.

Outre ces tribunaux supérieurs , il y en a d'autres qui sont destinés à juger en première instance.

La *chambre du commerce* , qui a été établie en 1770 à la place de plusieurs tribunaux qui existoient auparavant pour les arts & les manufactures , est composée de trois députés , de deux auditeurs , d'un proviseur , & d'autres officiers appelés *coadjuteurs*.

La *chambre des communautés* , qui a été

érigée en 1769 , est composée d'un magistrat nommé *soprasindaoc* , d'un proviseur , d'un auditeur pour les affaires contentieuses, & de douze officiers inférieurs , entre lesquels sont partagées les affaires. Ce tribunal est chargé de l'inspection sur les réparations des ponts & chaussées, sur les rivières & sur les monts de piété des provinces, &c.

Le tribunal du *conservateur des loix* , établi en 1777 , est destiné à veiller sur l'observation des loix & sur les personnes qui sont préposées à l'administration de la justice. Il prend connoissance de toutes les plaintes qu'on porte contre les juges, les avocats & les procureurs. Ce tribunal a aussi la surintendance de l'*archive générale* , où l'on garde des copies authentiques de tous les actes qui sont passés en Toscane , & de tous les titres publics. Il est composé d'un magistrat appelé *conservateur* , d'un chancelier , d'un sous-chancelier , & de plusieurs commis.

Le *tribunal des orphelins* , qui connoît de toutes les affaires qui intéressent les veuves & les orphelins , est composé de deux sénateurs , d'un proviseur , de trois jurisconsultes , d'un chancelier , & d'autres officiers inférieurs.

Il y a aussi des *tribunaux ecclésiastiques*, qui connoissent de quelques affaires qui concernent les gens d'église, & même les séculiers, dans les causes de dissolution de mariage.

Le *tribunal de l'inquisition*, qui n'a jamais été ni sévère, ni redoutable, & dont les fonctions se bornent à présent à faire de simples réprimandes, ou des exhortations, est composé d'un inquisiteur, qui est toujours un cordelier, d'un vicaire & d'un chancelier du même ordre. Aux assemblées de ce tribunal assistent le nonce du pape, l'archevêque de Florence & l'inquisiteur, ainsi que trois consultants & un chancelier. Il y a aussi trois membres députés par le souverain qui sont séculiers.

Les causes ecclésiastiques qui autrefois étoient portées par appel à Rome, sont jugées par le tribunal de la *nonciature*, qui est composé du nonce du pape, de deux auditeurs qui doivent toujours être Toscans, & de deux chanceliers.

La ville de Florence étant partagée en quatre quartiers, le grand duc y a établi en 1777 quatre commissaires pour décider sommairement & *grais* toutes les petites

affaires civiles & criminelles qui s'élevënt dans la ville.

La province de *Sienna* a ses tribunaux particuliers, dont le chef est un magistrat appelé lieutenant. Il y a un *magistrat suprême*, un tribunal de l'*auditeur fiscal*, plusieurs tribunaux pour les finances & une rote qui est composée de trois auditeurs, qui doivent être étrangers de la province de *Sienna*.

Les *tribunaux provinciaux* de la Toscane sont nommés *vicariats* ou *vigueries*, & *podesteries* ou *bailliages*. Dans les villes considérables les *vigueries* sont composées de trois officiers ; dans les moindres il n'y en a que deux. Les *podesteries* ou *bailliages* qui sont établies dans les petites villes, sont composées d'un officier ou de deux. Tous ces tribunaux jugent les affaires civiles en première instance, & les procès criminels, à la charge de la révision du tribunal suprême de justice.

Dans le grand duché de Toscane on suit le droit romain ; mais on y a dérogé en grande partie par les loix qui ont été promulguées successivement, & par les statuts particuliers de chaque ville ou pays. Parmi

ces loix , celles sur les substitutions & les mains mortes méritent d'être connues.

Les inconvéniens que les substitutions faisoient naître , soit relativement au commerce , à la libre circulation des biens & à la sûreté des acquereurs , soit à cause de la multiplicité des procès ruineux qu'elles occasionnoient , donnerent lieu à une loi publiée en 1740 , par laquelle il est défendu à la bourgeoisie & aux gens du peuple de faire des substitutions de quelque nature que ce soit. Ce droit est réservé uniquement à la noblesse , qui cependant ne peut substituer , soit par *fidéicommiss* , ou par *primogéniture* , qu'en faveur de quatre possesseurs successifs ; si le quatrieme possesseur appelé à la substitution ne la renouvelle pas , les fonds qui y étoient compris deviennent libres & exempts de tout lien.

A l'égard des *mains mortes* , il y a une loi de 1750 , qui a été confirmée en 1769 , qui leur défend d'acquérir des biens fonds & même des meubles par testament , s'ils excèdent la vingtieme partie de la succession du défunt. Par des loix postérieures , il a été ordonné aux *mains mortes* de vendre ou de donner en *emphythéose* tous leurs biens

immeubles , & il a été accordé aux féculiers possesseurs de ces biens à titre d'emphythéose , le droit de les retenir à perpétuité , sans que la communauté religieuse à qui en appartient la propriété puisse jamais en revendiquer la possession.

La maniere de procéder dans les causes civiles a été prescrite par différentes loix. Les juges n'ont que six mois pour rendre leurs sentences. La partie qui a perdu peut porter l'affaire par appel à la rote , pourvu que ce soit dans l'espace de dix jours après que la sentence a été prononcée.

Deux sentences conformes ont force de chose jugée , & la *consulte* peut seule en accorder la révision.

La procédure qu'on suit en Toscane en matiere criminelle , est conforme à celle qui est adoptée par la plus grande partie des tribunaux de l'Europe. La procédure commence toujours par la plainte du ministère public , ou par celle de la partie lésée ; sur cette plainte le juge procède à l'information , & après , si le délit est grave , l'accusé est décrété de prise de corps ; si le délit est léger , il n'est décrété que d'aujourd'hui personnel.

On communique alors un précis de la procédure à l'accusé : c'est ce qu'on appelle *publication du procès*. Lorsque le crime ne peut pas entraîner une punition corporelle, on élargit l'accusé avec caution de se représenter toutes fois & quantes.

Quand le récolement est rendu public, on le communique à l'avocat qui est chargé de la défense de l'accusé. Les pauvres & les accusés ont un avocat qui est payé par le gouvernement : c'est toujours une personne d'un mérite distingué. Cet avocat remet ensuite le procès avec sa défense au juge, qui les fait passer à trois juges supérieurs pour les examiner. On prononce enfin la sentence, qui ne peut être exécutée avant qu'on ait eu recours au souverain pour obtenir la diminution de la peine infligée.

Le dernier supplice est ou d'être décapité, ou pendu. Une circonstance bien remarquable, & qui prouve qu'une législation sage & éclairée peut prévenir les crimes, c'est que depuis quinze ans que le grand duc actuel regne en Toscane, la peine de mort n'a eu lieu que deux fois : rapporter un pareil trait, c'est faire le plus grand éloge

d'un législateur ; aussi le prince qui a réformé les abus qui existoient dans le grand duché de Toscane , s'est concilié l'amour le plus tendre de ses sujets , & l'admiration de l'Europe entière.

Les autres punitions consistent dans la condamnation aux travaux publics , dans l'exil , la relégation & la prison ou à vie , ou pour un temps limité , suivant la nature du crime.

La peine de la *marque* a été abolie par le grand duc , & la question n'y est plus en usage.

Une loi de 1777 a établi une espèce de punition , qui chez un peuple sensible à l'honneur doit produire les meilleurs effets. Elle ordonne , que pour faire *sçavoir au public quelles sont les personnes qui par leurs crimes , malversations ou méchancetés , sont devenues dangereuses à la société , leurs noms , patrie , qualité , délits , de même que le jugement porté contr'eux , soient inscrits sur une table qui restera à la vue du public affichée pendant un mois à la colonne prétorienne , pour servir d'exemple aux autres.*

Le vol est puni suivant les circonstances qui l'accompagnent ; le vol avec effraction ,

lorsqu'il excède la somme de cent écus de Florence , qui fait environ 530 livres argent de France , est puni de mort. Le vol domestique est soumis à la même peine , lorsqu'il excède la somme de 25 écus. Le vol simple est puni par les travaux publics , par l'exil ou par la prison.

L'homicide est puni de mort , à moins qu'il n'ait été commis en rixe ; en ce cas la peine est bornée aux travaux publics à vie.

T U N I S.

(Maniere de rendre la justice dans le royaume de)

La justice s'administre à Tunis à peu-près de la même manière qu'à Alger ; les supplices y sont les mêmes , & il y regne une égale partialité en faveur des Turcs ; mais on punit à Tunis encore plus cruellement les renégats qui retournent au christianisme ; ils les habillent de toile trempée dans du souffre & leur mettent une calote de la même toile sur la tête , ils y mettent ensuite le feu & les font brûler ainsi ; ou ils renferment leur corps entre quatre murailles & ne leur laissent que la tête libre , qu'ils frottent de miel.

T U N I S.

387

Ces malheureux restent ainsi exposés pendant trois jours & trois nuits aux piqures des mouches , qui les font mourir de douleur avant l'expiration des trois jours.

A Tunis on ne punit pas moins sévèrement les esclaves qui tentent de s'enfuir , mais surtout ceux qui tuent leur maître , ou quelque Turc ; dans ce cas on leur rompt les bras & les jambes, ensuite on les attache à la queue d'un cheval , & après les avoir traînés ainsi par toute la ville, on les étrangle , & alors on les remet entre les mains des Francs pour les enterrer ; mais le plus souvent les petits garçons , qui sont à Tunis plus méchans qu'en aucun lieu du monde , enlèvent le corps au bourreau , malgré le mezoar ou fous bachi , & l'ayant encore traîné quelque temps , le font rôtir avec de la paille , & le jettent ensuite dans un fossé , d'où il faut que les Francs le tirent pour l'enterrer.

T U R Q U I E.

(*Tribunaux de la*)

Le divan , qui est le conseil d'état , s'assemble deux fois la semaine , le dimanche

& le mardi , dans le palais du grand seigneur : le grand visir en est le président ; il a à sa droite le *kadileskier* ou *kassijulashier* de Romélie ou d'Europe , & à sa gauche celui d'Asie. Le mufti a aussi le droit d'y assister ; tous les autres visirs (*lubbewessir*) y ont aussi séance ; le *testerdar* ou grand trésorier prend sa place ensuite : les *reis-effendi* , le chancelier de l'empire , les autres officiers du *calemji* (chambre des comptes) sont debout de côté ; mais ceux de l'armée , tels que l'aga des janissaires , le *spahilar-aga* , le *siludar-aga* & autres , siégent à la sublime porte dans l'intérieur du divan. Le sultan se place dans un appartement voisin , d'où il peut voir à travers une jalousie ce qui s'y passe. Les membres du divan ont un habit particulier pour y assister. Ils mettent aussi cet habit les jours d'audience lorsqu'ils sont envoyés auprès de quelque puissance chrétienne. Si le grand seigneur convoque un conseil général , tous les grands de l'empire , le clergé , les officiers militaires , & même les soldats les plus vieux & les plus aguerris ont droit d'y assister ; comme l'assemblée se tient debout , elle porte le nom d'*ajak diwani*.

Le premier visir ou grand visir (*wekir assem*) est la première personne de l'état après l'empereur. Ses revenus sont immenses, on assure qu'ils montent à 2,400,000 livres, sans les présens qu'on lui fait. Lorsqu'il se rend chez l'empereur, sa hauteesse fait trois pas à sa rencontre : le visir s'incline alors profondément & baise le bas de la robe du sultan. Plus il est élevé, plus il est exposé : en effet pour apaiser les murmures du peuple, l'empereur lui sacrifie son grand visir, auquel il impute toutes les fautes de l'administration, & il le relegue ordinairement dans quelque île ; autrefois il étoit étranglé.

Le vicairé du grand visir est le *kaimakan* ; le sultan le choisit entre les bachas à trois queues. Les prérogatives de ce *kaimakan* sont presque les mêmes que celles du grand visir, lorsque le grand seigneur est éloigné de Constantinople ou d'Andrinople à une distance de huit lieues ; mais il n'a presque aucune autorité lorsque l'empereur y fait sa résidence.

L'interprète impérial est aussi un des officiers de la couronne qui a le plus de crédit. C'est lui qui est chargé de toutes les négocia-

ciations avec les ambassadeurs & les envoyés des puissances chrétiennes. C'est ordinairement un Grec de naissance qui est revêtu de cet emploi important.

Le tribunal suprême qu'on appelle *divan-chane*, s'assemble dans une salle du palais du visir qui en est le chef. Il s'assemble le vendredi, le samedi, le lundi & le mercredi pour rendre la justice au peuple. Lorsque le visir ne peut pas s'y trouver, il est remplacé par le *chiaoux-baschi* ou maître des requêtes. Le vendredi le grand visir a pour assesseurs les deux kadi askiers d'Asie & d'Europe ; celui d'Europe à sa droite comme juge, & celui d'Asie à sa gauche, comme simple assesseur écoutant. Le samedi c'est le *galata mollasi*, juge du fauxbourg de Galata, ou celui de Pera, qui assiste avec le visir : le lundi il a pour assesseurs l'*ejub-mollasi*, juge du fauxbourg de S. Job, à Constantinople, & l'*piskiader-mollasi*, & enfin le mercredi l'*istambol-effendi*, juge de la ville de Constantinople.

On lit d'abord les requêtes des parties, les assesseurs disent ensuite leur avis ; si le grand visir approuve leur sentence, on l'écrit sur la requête & il la signe : autrement il la signe lui-même

lui-même , & en fait expédier des copies aux parties. La décision des procès se fait sur le champ , lorsque le *cadi* (c'est-à-dire le juge) d'une province ou de quelque lieu particulier , est instruit.

En Turquie lorsqu'on est volé , on fait sa déclaration au juge qui est chargé de découvrir les coupables ; s'ils échappent aux poursuites, on fait payer la valeur du vol aux voisins. La même coutume est observée pour le meurtre ; les particuliers les plus proches du lieu où il a été commis payent le prix du sang de la personne assassinée ; ainsi on a le plus grand intérêt à faire arrêter le coupable.

Les exécutions sont très-fréquentes en Turquie. On y donne la bastonnade pour les fautes les plus légères : on étend le coupable sur le dos , & deux hommes robustes lui donnent des coups de bâton sur la plante des pieds. Les grands & les petits sont également sujets à cette peine qui n'est point déshonorante ; mais elle est toujours accompagnée d'une amende applicable à celui qui donne les coups & à celui qui les compte.

Le supplice du cordon est réservé pour

les visirs, les bacha, & les grands officiers de l'empire.

Ceux qui sont convaincus de vol ou d'assassinat sont pendus ou empalés.

Voici la description de ce dernier supplice. On dépouille le coupable & on l'étend par terre sur le ventre; l'exécuteur lui ouvre le fondement avec un rasoir, & fait entrer dans la plaie à grands coups de massue un pieu pointu, long de huit pieds, & gros comme la jambe; lorsque l'extrémité du pieu a percé l'épaule droite, on élève en l'air le patient, & on l'expose ainsi aux yeux d'une populace cruelle & avide de ces horribles spectacles.

TYRANS DE SYRACUSE.

(*Procès fait aux statues des*)

Gélon, tyran de Syracuse, fit oublier à ses concitoyens, par sa bonté & par ses vertus, qu'il avoit usurpé l'autorité souveraine, & détruit la liberté dont ils étoient si jaloux. On rapporte qu'après une victoire glorieuse remportée sur les Carthaginois, il convoqua l'assemblée des Syracusains, & leur donna ordre d'y venir armés: pour lui il s'y rendit sans armes, & après avoir

TYRANS DE SYRACUSE. 387

exposé à l'assemblée quelle avoit été sa conduite , & l'usage qu'il avoit fait des sommes qu'on lui avoit confiées, il ajouta que si l'on avoit quelque plainte à former contre lui, sa personne & sa vie étoient entre les mains de ses concitoyens; le peuple touché d'un discours si peu attendu ; encore plus de la confiance de Gelon , répondit par des acclamations générales de joie, de louange & de reconnaissance ; & sur le champ , d'un commun accord, lui défera le titre de roi. Pour conserver à jamais la mémoire de cette action mémorable de Gelon, qui étoit venu dans l'assemblée se mettre à la discrétion des Syracusains , ils lui érigèrent une statue où il étoit représenté avec un simple habit de citoyen , sans ceinture & sans armes : cette statue eut dans la suite un fort digne des motifs qui l'avoient fait ériger. Timoleon , plus de 130 ans après , ayant rétabli la liberté à Syracuse , jugea à propos , pour n'y laisser aucune trace du gouvernement tyrannique , & en même temps pour subvenir aux besoins du peuple , de faire vendre à l'encan toutes les statues des tyrans qui l'avoient gouvernée jusqu'à

388 TYRANS DÉ SYRACUSE.

lors ; mais auparavant il leur fit faire leur procès en forme , comme on le fait à des criminels , & écoutant sur chacune les témoins & les dépositions : elles furent toutes condamnées d'un commun suffrage , excepté celle de Gelon , dont nous venons de parler , qui trouva un éloquent défenseur dans la reconnoissance des citoyens.

V.

V E N I S E.

*(Tribunaux & gouvernement de la
république de)*

La république de Venise est gouvernée par cinq cent familles environ , qui sont les branches de près de 200 noms ou races : la noblesse est héréditaire à perpétuité dans ces familles. Tous les individus qui ont atteint l'âge de 25 ans , ont droit de suffrage dans le grand conseil , qui exerce la puissance souveraine. Tous les autres conseils sont choisis par le grand conseil : la plupart des magistrats , des gouverneurs des provinces , & des commandans des

forces navales , sont également nommés par ce corps qui ne confie jamais aucun de ces emplois qu'à ses membres.

Les assemblées du grand conseil sont ordinairement composées de 7 à 800 nobles ; il y a en outre 5 à 600 qui ne s'y trouvent pas , soit par quelque empêchement ou parce que leurs emplois les retiennent hors de Venise. Tous les membres du grand conseil ne peuvent se présenter au *palais ducal* , ni au conseil , qu'avec une grande robe noire & une grande perruque.

Le doge est le chef de la république comme à Gênes , mais sa dignité est à vie. Dans les cérémonies il sort avec la plus grande pompe , avec le manteau royal , & la couronne ou bonnet ducal sur la tête.

Le doge n'a pas plus d'autorité que les autres nobles , mais il est le premier de tous par sa dignité ; il a droit de suffrage dans tous les tribunaux ; cependant il n'assiste ordinairement qu'au grand conseil , au sénat , au college , & au conseil des dix ; il parle & répond aux ambassadeurs des puissances , lorsqu'ils ont des audiences publiques dans le college , & toutes les lettres sont expédiées en son nom.

Le second corps de la république est le sénat : il est composé de 120 nobles, qui doivent être âgés au moins de 35 ans. Ils sont nommés par le grand conseil, & chaque année ils sont obligés d'obtenir une confirmation qui leur est quelquefois refusée.

Les 40 qui composent le *conseil criminel* ont aussi droit de suffrage dans le sénat : 70 nobles magistrats jouissent encore du privilège d'y entrer. Enfin on y accorde la séance à 30 jeunes nobles qui exercent des magistratures inférieures, mais ils n'ont point droit de suffrage.

Le sénat peut faire la paix & la guerre, & les traités avec les puissances étrangères ; il est chargé de toutes les affaires économiques & politiques : il choisit & envoie les ambassadeurs dans les cours étrangères, & nomme les magistrats de près de 50 tribunaux, qu'il tire uniquement des 120 nobles qui composent son corps : ces magistrats qui sont chargés de départemens particuliers & séparés, exercent sous les ordres du sénat les fonctions les plus importantes du gouvernement.

Le college est composé de 26 nobles, y

compris le doge : de ce nombre sont les *onze sages* élus par le sénat, dont six supérieurs, nommés *sages du conseil*, & cinq inférieurs, avec le titre de *sages de terre ferme*. Ces onze magistrats composent ce qu'on appelle la *consulte*, qui est chargée de préparer toutes les affaires que l'on doit porter au sénat.

L'assemblée des 26 nobles est nommée *plein college* ; c'est à lui qu'il faut présenter les placets pour demander des grâces & des pensions.

Le conseil des dix est nommé tous les ans par le grand conseil : il est composé de dix-sept magistrats, car outre les dix nobles, le doge & six conseillers dont il est toujours accompagné & qui forment ce qu'on appelle la *seigneurie* ont le droit d'y entrer. Ce conseil exerce une autorité sans bornes en matière criminelle ; il prend connoissance des grands crimes, & laisse le jugement des délits ordinaires aux magistrats subalternes ou aux gouverneurs des provinces.

Il choisit trois des magistrats les plus graves de son corps, qu'on appelle *inquisiteurs d'état*, auxquels il renvoie les affaires

de la plus grande importance , qui exigent une prompte décision : tels sont les crimes d'état , les vexations & les supercheries des personnes puissantes , & les réglemens de discipline , lorsqu'ils exigent une détermination prompte ; c'est par cette raison que les inquisiteurs d'état sont le seul tribunal qui ait le privilège de procéder sans aucune formalité judiciaire. L'autorité sans bornes de ces magistrats (dit un voyageur) est très-utile , & même nécessaire dans un gouvernement aristocratique , pour maintenir dans les nobles la modération qui en est le principe. L'expérience a prouvé , que les sujets de la république & les étrangers tirent de ce terrible tribunal la tranquillité & la sûreté dont ils jouissent. Il n'y a pas encore vingt ans qu'un des inquisiteurs d'état , contre lequel on avoit intenté un procès civil , voulut profiter de la crainte que son autorité pouvoit jeter dans l'esprit de ses adversaires , pour les déterminer à se désister en sa faveur. Les deux autres inquisiteurs ayant eu connoissance de cette manœuvre secrète , firent venir le vice-inquisiteur , qui est toujours destiné par le conseil des dix à remplacer

l'inquisiteur qui est obligé de s'absenter par maladie , ou autre empêchement. Lorsque le premier se rendit à l'heure ordinaire pour s'asseoir à sa place dans le tribunal , l'ayant trouvée occupée , il fut obligé de s'humilier , comme un coupable , devant le tribunal assemblé , qui lui fit une réprimande très-vive , & qui ne lui permit de reprendre ses fonctions qu'après avoir réparé sa faute. Si les inquisiteurs d'état commettent des excès en abusant de leur pouvoir , le grand conseil a le droit de leur ôter leur emploi en les nommant *par la voie de suffrage* à quelque gouvernement.

Pour l'administration de la justice il y a trois conseils , dont chacun est composé de 40 nobles ; deux jugent les causes civiles & le troisième les procès criminels , excepté ceux dont le conseil des dix s'est réservé la connoissance. Les membres de ces conseils sont nommés par le grand conseil : ils changent de conseil tous les huit mois.

Les *avogadors* forment une espèce de magistrature qui mérite d'être connue ; ils ont beaucoup de rapports avec les tribuns du peuple de l'ancienne Rome ; ils ont le droit de suspendre & de faire soumettre à

une nouvelle discussion les délibérations du sénat & même du grand conseil ; ils remplacent aussi dans les cas urgens les autres tribunaux : ils jugent sans formalités judiciaires , pour éviter les frais & les longueurs des procédures, les affaires d'une légère importance , tant civiles que criminelles.

Les tribunaux dont on vient de parler sont ceux du premier ordre : il y en a un très-grand nombre d'*inférieurs*, ou du second ordre.

Tous les magistrats de la république changent très-souvent d'emploi ; il y en a fort peu qui exercent la même magistrature trois ans ; la plus grande partie occupe la même charge un an ou deux au plus ; il y en a même qui n'exercent leurs fonctions que pendant six mois.

On suit dans les tribunaux de Venise les loix civiles & criminelles de la république. Dans les causes civiles le droit romain est souvent invoqué , & dans les procédures criminelles on suit les usages particuliers de la république.

Les peines capitales sont de pendre ou de trancher la tête ; ce dernier supplice est infligé aux criminels nobles , ou d'une con-

dition honnête. Les cadavres des criminels d'état sont écartelés & exposés dans plusieurs endroits pour inspirer plus de terreur. On ne connoît pas à Venise le supplice de la roue, mais on y conserve toujours l'usage de la question ; on ne la donne cependant que fort rarement, & avec beaucoup de modération.

La sentence de mort est signifiée au coupable dans la chapelle des prisons ; où il demeure trois jours avant son exécution : il est assisté jour & nuit par des ecclésiastiques & par des personnes pieuses ; dans cet intervalle on lui donne tout ce qu'il demande. Le matin du troisieme jour, après avoir reçu la communion, il va lui-même au supplice les mains liées derrière le dos, & suivi du bourreau qui tient la corde ; les ecclésiastiques ne le quittent point & l'assistent jusqu'à sa mort. Le cadavre après avoir été exposé aux yeux du peuple toute la journée, est honoré de la sépulture ; il y a même une confrérie qui est particulièrement destinée pour son convoi : les cadavres des voleurs & des assassins de grand chemin sont exposés sur les lieux où le crime a été commis.

Le vol est puni par les galeres , quelque considérable qu'il soit , à moins qu'il ne soit accompagné d'homicide.

Les crimes qui ne méritent pas la peine de mort , sont punis par celle des galeres , dont la dureté est proportionnée à la nature du crime , mais elle ne passe pas le terme de dix ans. Les délits moins graves sont punis par l'emprisonnement , ou par l'estrade , ou par le fouet , ou enfin par le pilori. Les filoux qui sont convaincus de récidive , sont marqués au front avec un fer chaud.

À l'égard des coupables absens , ou qui se sont évadés , on promet dans la sentence qu'on publie contr'eux , une récompense en argent à ceux qui remettront le criminel entre les mains de la justice.

Dans les cas graves on fait prêter deux sermens aux témoins : l'un d'avoir dit la vérité & le second d'avoir gardé le secret. On ne prononce jamais la sentence de mort contre un coupable , sans qu'il soit convaincu par sa propre confession , ou par les dépositions faites avec serment de deux témoins au moins qui prouvent évidemment le crime.

Lorsque l'instruction du procès est finie

on le déclare au coupable, & il peut alors prendre copie du procès, s'il n'est pas secret; dans ce dernier cas on ne lui en donne qu'un simple extrait sans les noms des témoins. Il propose ses moyens de défense, & pour les vérifier on interroge les témoins qu'il nomme.

Les criminels pauvres, qui ne sont point en état d'avoir un avocat particulier, sont défendus par celui que leur donne la loi, & qui est payé par la république.

V I R G I N I E

*condamnée à la servitude par le décemvir
Appius.*

Un plébéien nommé L. Virginius, avoit une fille d'une beauté rare & d'une vertu égale à sa beauté : le décemvir Appius l'ayant apperçue un jour par hazard, en devint éperdument amoureux. Ce décemvir étoit un des auteurs de la loi qui défendoit les mariages entre la noblesse & le peuple; il ne pouvoit donc penser à épouser Virginie sans violer ouvertement une loi si récente : ne pouvant satisfaire sa passion par des moyens honnêtes, il résolut

d'en employer de criminels & de violens. Pour réussir dans son projet, il détermina un de ses cliens nommé Claudius, à réclamer Virginie, comme une esclave fugitive qui lui appartenait. Appius lui-même, en sa qualité de décemvir, reçut la plainte de cet imposteur, & l'admit à prouver que Virginie étoit son esclave. Claudius soutint que cette jeune fille étoit née dans sa maison, qu'elle étoit fille d'une de ses esclaves, que s'étant enfuie chez Virginius, qui n'avoit point d'enfans, sa femme l'avoit adoptée; il ajouta, que s'il n'avoit pas plutôt réclamé cette esclave en justice, c'est parce qu'il n'en avoit pas trouvé l'occasion. L'audace & l'impudence de cette demande excitèrent l'indignation du public. Numitorius, oncle de Virginie; Icilius, son amant, se chargerent de sa défense. Quoique le mensonge fut évident, le décemvir Appius aveuglé par sa passion, étoit sur le point d'envoyer Virginie à son prétendu maître; mais les cris du peuple le forcèrent de différer son jugement jusqu'au retour du père de Virginie. N'ayant accordé qu'un seul jour de délai, ce père infortuné eut à peine le temps d'arriver avant la condam-

nation. Appius avoit même pris des précautions pour empêcher que ce malheureux n'arrivât pas assez tôt ; il avoit en effet écrit à ses collègues qui commandoient l'armée de ne point lui accorder de congé. Il parvint cependant à obtenir permission de quitter ; par l'adresse de Numitorius & d' Icilius , qui trouverent le moyen d'intercepter la lettre d'Appius. Ce dernier ne s'attendoit donc pas à voir Virginus accompagner sa fille. Tous deux se présentèrent en grand deuil devant son tribunal , suivis d'une multitude de femmes en pleurs & de plusieurs avocats prêts à défendre l'innocence opprimée. Jamais le *forum* n'avoit contenu un si grand nombre de spectateurs : malgré le concours imposant d'une foule de citoyens de tous les ordres qui avoient été attirés par la singularité de cette affaire ; le décemvir Appius se respecta assez peu pour rendre un jugement dicté par la passion aveugle qu'il avoit conçue pour Virginie ; il ordonna à l'imposteur Claudius de se saisir de son esclave. Ce jugement inique fut à peine prononcé , qu'il fut suivi des plaintes & des cris de tous ceux qui étoient présens ; mais le juge insensible à l'indignation qu'il

avoit fait entrer dans tous les cœurs , demeura inflexible .

Virginus désespéré , demanda pour toute grace d'embrasser sa fille avant de la voir livrer à la servitude : il eut à peine obtenu cette permission , qu'il se jeta au cou de sa fille ; en embrassant cette innocente & chere victime , Virginus apperçut sur la boutique d'un boucher un couteau dont il se saisit aussitôt , & se précipitant vers sa fille il lui perça la poitrine d'un coup mortel : « — allez , lui dit ce malheureux père , allez » libre & pure rejoindre vos ancêtres , il » ne vous est plus permis de vivre ». Lancer alors un regard furieux sur Appius : « — tyran , lui dit-il , regarde ce sang , il » te présage une mort certaine & peu éloignée ».

Ce discours fit la plus vive impression : dans l'instant même le peuple indigné entra en fureur & prit les armes. La tyrannie étoit à son comble ; l'abolition du décemvirat pût seule calmer le peuple. Appius qu'on avoit traîné en prison y périt , sans qu'on ait sçu si une main étrangere ou la sienne avoit fini ses jours.

ZENON

Z.

ZENON *condamné à mort.*

LE philosophe Zenon ayant quitté sa patrie , se retira dans une ville qui gémissoit alors sous la domination de Phalaris , connu par ses horribles cruautés.

On assure qu'il n'avoit point d'autre dessein que celui de changer par l'exemple de sa douceur & de ses vertus les inclinations féroces du tyran. Cependant lorsqu'il s'aperçut que ses conseils & son exemple n'avoient point assez de force pour déterminer Phalaris à abdiquer le souverain pouvoir ; il engagea quelques-uns des habitans les plus considérables à faire de généreux efforts pour recouvrer leur ancienne liberté. Ses mesures & ses conseils ne purent être si secrets que le tyran n'en fût averti par ses émissaires. Zenon fut arrêté & livré aux satellites de Phalaris , qui lui firent souffrir les plus cruels tourmens, pour découvrir ses complices.

Cette cruelle exécution se fit en présence du peuple, qui étoit accouru en foule à ce spectacle. Loin de se laisser abattre par la

de la plus grande importance , qui exigent une prompte décision : tels sont les crimes d'état , les vexations & les supercheries des personnes puissantes , & les réglemens de discipline , lorsqu'ils exigent une détermination prompte ; c'est par cette raison que les inquisiteurs d'état sont le seul tribunal qui ait le privilège de procéder sans aucune formalité judiciaire. L'autorité sans bornes de ces magistrats (dit un voyageur) est très-utile , & même nécessaire dans un gouvernement aristocratique , pour maintenir dans les nobles la modération qui en est le principe. L'expérience a prouvé , que les sujets de la république & les étrangers tirent de ce terrible tribunal la tranquillité & la sûreté dont ils jouissent. Il n'y a pas encore vingt ans qu'un des inquisiteurs d'état , contre lequel on avoit intenté un procès civil , voulut profiter de la crainte que son autorité pouvoit jeter dans l'esprit de ses adversaires , pour les déterminer à se désister en sa faveur. Les deux autres inquisiteurs ayant eu connoissance de cette manœuvre secrète , firent venir le vice-inquisiteur , qui est toujours destiné par le conseil des dix à remplacer

l'inquisiteur qui est obligé de s'absenter par maladie , ou autre empêchement. Lorsque le premier se rendit à l'heure ordinaire pour s'asseoir à sa place dans le tribunal , l'ayant trouvée occupée , il fut obligé de s'humilier , comme un coupable , devant le tribunal assemblé , qui lui fit une réprimande très-vive , & qui ne lui permit de reprendre ses fonctions qu'après avoir réparé sa faute. Si les inquisiteurs d'état commettent des excès en abusant de leur pouvoir , le grand conseil a le droit de leur ôter leur emploi en les nommant *par la voie de suffrage* à quelque gouvernement.

Pour l'administration de la justice il y a trois conseils , dont chacun est composé de 40 nobles ; deux jugent les causes civiles & le troisième les procès criminels , excepté ceux dont le conseil des dix s'est réservé la connoissance. Les membres de ces conseils sont nommés par le grand conseil : ils changent de conseil tous les huit mois.

Les *avogadors* forment une espèce de magistrature qui mérite d'être connue ; ils ont beaucoup de rapports avec les tribuns du peuple de l'ancienne Rome ; ils ont le droit de suspendre & de faire soumettre à

une nouvelle discussion les délibérations du sénat & même du grand conseil ; ils remplacent aussi dans les cas urgens les autres tribunaux : ils jugent sans formalités judiciaires, pour éviter les frais & les longueurs des procédures, les affaires d'une légère importance, tant civiles que criminelles.

Les tribunaux dont on vient de parler sont ceux du premier ordre : il y en a un très-grand nombre d'*inférieurs*, ou du second ordre.

Tous les magistrats de la république changent très-souvent d'emploi ; il y en a fort peu qui exercent la même magistrature trois ans ; la plus grande partie occupe la même charge un an ou deux au plus ; il y en a même qui n'exercent leurs fonctions que pendant six mois.

On suit dans les tribunaux de Venise les loix civiles & criminelles de la république. Dans les causes civiles le droit romain est souvent invoqué, & dans les procédures criminelles on suit les usages particuliers de la république.

Les peines capitales sont de pendre ou de trancher la tête ; ce dernier supplice est infligé aux criminels nobles, ou d'une con-

dition honnête. Les cadavres des criminels d'état sont écartelés & exposés dans plusieurs endroits pour inspirer plus de terreur. On ne connoît pas à Venise le supplice de la roue, mais on y conserve toujours l'usage de la question ; on ne la donne cependant que fort rarement , & avec beaucoup de modération.

La sentence de mort est signifiée au coupable dans la chapelle des prisons ; où il demeure trois jours avant son exécution : il est assisté jour & nuit par des ecclésiastiques & par des personnes pieuses ; dans cet intervalle on lui donne tout ce qu'il demande. Le matin du troisième jour , après avoir reçu la communion , il va lui-même au supplice les mains liées derrière le dos , & suivi du bourreau qui tient la corde ; les ecclésiastiques ne le quittent point & l'assistent jusqu'à sa mort. Le cadavre après avoir été exposé aux yeux du peuple toute la journée , est honoré de la sépulture ; il y a même une confrérie qui est particulièrement destinée pour son convoi : les cadavres des voleurs & des assassins de grand chemin sont exposés sur les lieux où le crime a été commis.

une nouvelle discussion les délibérations du sénat & même du grand conseil ; ils remplacent aussi dans les cas urgens les autres tribunaux : ils jugent sans formalités judiciaires , pour éviter les frais & les longueurs des procédures, les affaires d'une légère importance , tant civiles que criminelles.

Les tribunaux dont on vient de parler sont ceux du premier ordre : il y en a un très-grand nombre d'*inférieurs*, ou du second ordre.

Tous les magistrats de la république changent très-souvent d'emploi ; il y en a fort peu qui exercent la même magistrature trois ans ; la plus grande partie occupe la même charge un an ou deux au plus ; il y en a même qui n'exercent leurs fonctions que pendant six mois.

On suit dans les tribunaux de Venise les loix civiles & criminelles de la république. Dans les causes civiles le droit romain est souvent invoqué , & dans les procédures criminelles on suit les usages particuliers de la république.

Les peines capitales sont de pendre ou de trancher la tête ; ce dernier supplice est infligé aux criminels nobles , ou d'une con-

on le déclare au coupable, & il peut alors prendre copie du procès, s'il n'est pas secret; dans ce dernier cas on ne lui en donne qu'un simple extrait sans les noms des témoins. Il propose ses moyens de défense, & pour les vérifier on interroge les témoins qu'il nomme.

Les criminels pauvres, qui ne sont point en état d'avoir un avocat particulier, sont défendus par celui que leur donne la loi, & qui est payé par la république.

V I R G I N I E

condamnée à la servitude par le décemvir Appius.

Un plébéien nommé L. Virginus, avoit une fille d'une beauté rare & d'une vertu égale à sa beauté : le décemvir Appius l'ayant apperçue un jour par hazard, en devint éperdument amoureux. Ce décemvir étoit un des auteurs de la loi qui défendoit les mariages entre la noblesse & le peuple; il ne pouvoit donc penser à épouser Virginie sans violer ouvertement une loi si récente : ne pouvant satisfaire sa passion par des moyens honnêtes, il résolut

d'en employer de criminels & de violens. Pour réussir dans son projet, il détermina un de ses cliens nommé Claudius, à réclamer Virginie, comme une esclave fugitive qui lui appartenoit. Appius lui même, en sa qualité de décemvir, reçut la plainte de cet imposteur, & l'admit à prouver que Virginie étoit son esclave. Claudius soutint que cette jeune fille étoit née dans sa maison, qu'elle étoit fille d'une de ses esclaves, que s'étant enfuie chez Virginius, qui n'avoit point d'enfans, sa femme l'avoit adoptée ; il ajouta, que s'il n'avoit pas plutôt réclamé cette esclave en justice, c'est parce qu'il n'en avoit pas trouvé l'occasion. L'audace & l'impudence de cette demande excitèrent l'indignation du public. Numitorius, oncle de Virginie ; Icilius, son amant, se chargerent de sa défense. Quoique le mensonge fut évident, le décemvir Appius aveuglé par sa passion, étoit sur le point d'envoyer Virginie à son prétendu maître ; mais les cris du peuple le forcèrent de différer son jugement jusqu'au retour du pere de Virginie. N'ayant accordé qu'un seul jour de délai, ce pere infortuné eut à peine le temps d'arriver avant la condam-

nation. Appius avoit même pris des précautions pour empêcher que ce malheureux n'arrivât pas assez tôt ; il avoit en effet écrit à ses collègues qui commandoient l'armée de ne point lui accorder de congé. Il parvint cependant à obtenir permission de quitter, par l'adresse de Numitorius & d' Icilius, qui trouverent le moyen d'intercepter la lettre d'Appius. Ce dernier ne s'attendoit donc pas à voir Virginius accompagner sa fille. Tous deux se présentèrent en grand deuil devant son tribunal, suivis d'une multitude de femmes en pleurs & de plusieurs avocats prêts à défendre l'innocence opprimée. Jamais le *forum* n'avoit contenu un si grand nombre de spectateurs : malgré le concours imposant d'une foule de citoyens de tous les ordres qui avoient été attirés par la singularité de cette affaire ; le décemvir Appius se respecta assez peu pour rendre un jugement dicté par la passion aveugle qu'il avoit conçue pour Virginie ; il ordonna à l'imposteur Claudius de se saisir de son esclave. Ce jugement inique fut à peine prononcé, qu'il fut suivi des plaintes & des cris de tous ceux qui étoient présens ; mais le juge insensible à l'indignation qu'il

d'en employer de criminels & de violens. Pour réussir dans son projet , il déterminâ un de ses cliens nommé Claudius , à réclamer Virginie , comme une esclave fugitive qui lui appartenoit. Appius lui même , en sa qualité de décemvir , reçut la plainte de cet imposteur , & l'admit à prouver que Virginie étoit son esclave. Claudius soutint que cette jeune fille étoit née dans sa maison , qu'elle étoit fille d'une de ses esclaves ; que s'étant enfuie chez Virginius , qui n'avoit point d'enfans , sa femme l'avoit adoptée ; il ajouta , que s'il n'avoit pas plutôt réclamé cette esclave en justice , c'est parce qu'il n'en avoit pas trouvé l'occasion. L'audace & l'impudence de cette demande excitèrent l'indignation du public. Numitorius , oncle de Virginie ; Icilius , son amant , se chargerent de sa défense. Quoique le mensonge fut évident , le décemvir Appius aveuglé par sa passion , étoit sur le point d'envoyer Virginie à son prétendu maître ; mais les cris du peuple le forcèrent de différer son jugement jusqu'au retour du pere de Virginie. N'ayant accordé qu'un seul jour de délai , ce pere infortuné eut à peine le temps d'arriver avant la condam-

nation. Appius avoit même pris des précautions pour empêcher que ce malheureux n'arrivât pas assez tôt ; il avoit en effet écrit à ses collègues qui commandoient l'armée de ne point lui accorder de congé. Il parvint cependant à obtenir permission de quitter ; par l'adresse de Numitorius & d'Icilius, qui trouverent le moyen d'intercepter la lettre d'Appius. Ce dernier ne s'attendoit donc pas à voir Virginius accompagner sa fille. Tous deux se présentèrent en grand deuil devant son tribunal , suivis d'une multitude de femmes en pleurs & de plusieurs avocats prêts à défendre l'innocence opprimée. Jamais le *forum* n'avoit contenu un si grand nombre de spectateurs : malgré le concours imposant d'une foule de citoyens de tous les ordres qui avoient été attirés par la singularité de cette affaire ; le décemvir Appius se respecta assez peu pour rendre un jugement dicté par la passion aveugle qu'il avoit conçue pour Virginie ; il ordonna à l'imposteur Claudius de se saisir de son esclave. Ce jugement inique fut à peine prononcé , qu'il fut suivi des plaintes & des cris de tous ceux qui étoient présens ; mais le juge insensible à l'indignation qu'il

avoit fait entrer dans tous les cœurs , demeura inflexible .

Virginus désespéré , demanda pour toute grace d'embrasser sa fille avant de la voir livrer à la servitude : il eut à peine obtenu cette permission , qu'il se jeta au cou de sa fille ; en embrassant cette innocente & chere victime , Virginus apperçut sur la boutique d'un boucher un couteau dont il se saisit aussitôt , & se précipitant vers sa fille il lui perça la poitrine d'un coup mortel : « — allez , lui dit ce malheureux père , allez libre & pure rejoindre vos ancêtres , il ne vous est plus permis de vivre » . Lancer alors un regard furieux sur Appius : « — tyran , lui dit-il , regarde ce sang , il te présage une mort certaine & peu éloignée » .

Ce discours fit la plus vive impression : dans l'instant même le peuple indigné entra en fureur & prit les armes . La tyrannie étoit à son comble ; l'abolition du décemvirat pût seule calmer le peuple . Appius qu'on avoit traîné en prison y périt , sans qu'on ait sçu si une main étrangere ou la sienne avoit fini ses jours .

ZENON

Z.

ZENON *condamné à mort.*

LE philosophe Zenon ayant quitté sa patrie , se retira dans une ville qui gémissoit alors sous la domination de Phalaris , connu par ses horribles cruautés.

On assure qu'il n'avoit point d'autre dessein que celui de changer par l'exemple de sa douceur & de ses vertus les inclinations féroces du tyran. Cependant lorsqu'il s'aperçut que ses conseils & son exemple n'avoient point assez de force pour déterminer Phalaris à abdiquer le souverain pouvoir ; il engagea quelques-uns des habitans les plus considérables à faire de généreux efforts pour recouvrer leur ancienne liberté. Ses mesures & ses conseils ne purent être si secrets que le tyran n'en fût averti par ses émissaires. Zenon fut arrêté & livré aux satellites de Phalaris , qui lui firent souffrir les plus cruels tourmens, pour découvrir ses complices.

Cette cruelle exécution se fit en présence du peuple, qui étoit accouru en foule à ce spectacle. Loin de se laisser abattre par la

douleur , ce philosophe courageux ramassant toutes ses forces , reprocha si vivement au peuple qui l'entouroit son esclavage honteux & sa foiblesse ; que sans délibérer davantage le peuple courut se jeter sur le tyran & l'assomma à coups de pierres.

ZENON , (autre) *condamné à mort.*

Un autre Zenon qui avoit conspiré contre la vie du tyran Clearque , fut convaincu d'avoir cherché à l'assassiner , & ne pouvant croire qu'il eût formé ce dessein sans avoir de complices , Clearque le fit appliquer à la question pour le forcer de les déclarer. Au milieu des tourmens Zenon feignit d'avoir quelque chose de conséquence à révéler ; on le détacha du chevalet , & Clearque s'étant approché , présenta l'oreille pour l'écouter ; Zenon saisit aussitôt cette oreille avec ses dents , & il fut impossible de l'en détacher que lorsqu'il l'eut arrachée. On imagine aisément que le tyran furieux condamna le philosophe à mourir dans les tourmens les plus horribles. Zenon les supporta avec courage , & reçut la mort avec joie.

Fin du sixieme & dernier volume.

T A B L E

Des titres contenus dans ce volume.

R.

R HYNSAULT , condamné à mort par Charles , duc de Bourgogne.	3
ROBERT , roi de France. (<i>Trait de clémence de</i>)	6
RODOLPHE I ^{er} , use d'adresse pour découvrir un vol.	7
ROI qui juge en pere.	8
ROI d'Ecosse , condamné à recoudre une patente qu'il avoit déchirée.	9
ROME. (<i>Tribunaux de la république de</i>)	10
ROME MODERNE. (<i>Tribunaux des états du pape ou de</i>)	29
— Tribunal de l'auditeur de la chambre aposto- lique.	ibid.
— Tribunal du capitole.	34
— Tribunal du gouvernement.	36
— Tribunal du cardinal vicaire.	40
— Des tribunaux d'appel.	42
— Tribunal de la Rote.	ibid.
— Tribunaux d'attribution.	49

Cc ij

ROME MODERNE. Tribunal du bon gouver-	
nement.	54
— <i>Tribunal de l'agriculture.</i>	57
— <i>Tribunal des eaux.</i>	ibid.
— <i>Tribunal de la consulte.</i>	ibid.
— <i>Congrégation du concile.</i>	58
— <i>Congrégation des évêques & des réguliers.</i>	59
— <i>Congrégation des immunités.</i>	60
— <i>Tribunal de l'inquisition.</i>	ibid.
— <i>Congrégation de l'index.</i>	61
— <i>Congrégation de la propagande.</i>	62
— <i>Tribunal de la fabrique royale de Saint Pierre.</i>	ibid.
— <i>Tribunal du grand-maître, appelé préfet du sacré palais apostolique.</i>	63
— <i>Tribunal du cardinal doyen.</i>	ibid.
— <i>La Daterie apostolique.</i>	ibid.
— <i>La secrétairerie des brefs.</i>	65
— <i>Congrégation de Lorette.</i>	ibid.
— <i>Congrégation d'Avignon.</i>	ibid.
— <i>Congrégation des Rits.</i>	66
— <i>Congrégation Firmana.</i>	ibid.
— <i>Congrégation de la Visite.</i>	ibid.
— <i>Congrégation des indulgences.</i>	67
<i>Tribunaux supérieurs de Rome.</i>	
— <i>Tribunal de la signature de justice.</i>	ibid.

T A B L E.

405

ROME MODERNE. Tribunal de la signature de grace.	68
— Tribunal de l'auditeur du pape.	ibid.
— Tribunaux provinciaux des états du pape.	69
— Supplices qu'on inflige à Rome & dans les états du pape.	72
ROSSO peintre. (Mort de)	76
RUGGERI. (Supplice de l'athée)	77
RUSSIE. (Principaux tribunaux de l'empire de)	78

S.

SAADDEDIN. Punition de l'assassinat du visir	94
SABINUS. (Condamnation du chevalier Romain)	95
SALISBURY. (Supplice de la comtesse de)	99
SAMBLANÇAI, surintendant des finances, condamné à mort & exécuté à Montfaucon.	101
SARDAIGNE. (Tribunaux de ce royaume & du duché de Savoie.)	105
SAVAGE, poète Anglois condamné à mort, obtient sa grace.	110
SCANNAVAIN. (Condamnation de)	113
SCAURUS accusé. Sa justification.	115

SCHAH-ABAS <i>trompé par des calomnieux , fait arrêter son grand-maître , & le justifie ensuite d'une manière éclatante.</i>	116
SCHAH. (<i>cruautés de</i>)	119
SCHAMSEDDIN. (<i>Cruauté de</i>)	124
SCIPION (P.) <i>accusé devant le peuple Romain.</i>	ibid.
SCIPION (L.) <i>accusé devant le peuple.</i>	125
SCIPION (L.) <i>défendu par un tribun contre les poursuites d'un autre tribun.</i>	126
SÉBASTIEN , <i>roi de Portugal (faux dom)</i>	128
SÉBASTIEN , <i>roi de Portugal. (Autre faux dom)</i>	131
SEJAN. (<i>Condamnation de la fille de</i>)	140
SÉNATEUR <i>dégradé de sa dignité.</i>	141
SENÈQUE. (<i>Mort de</i>)	142
SERIN , (<i>le comte de</i>) & <i>deux de ses complices condamnés à mort.</i>	153
SERFS <i>du chapitre de Paris , affranchis & vengés de la persécution qu'on avoit exercée envers eux.</i>	161
SERMENT <i>usé sous la première race des rois de France en matière criminelle.</i>	163
SERVANTE <i>faussement accusée de vol par son maître , & condamnée à être pendue.</i>	164
SEYMOUR. (<i>Edouard</i>) <i>condamné à mort , & exécuté à Londres.</i>	168

T A B L E.		407.
SIAM. (<i>Tribunaux du royaume de</i>)		177
SIAVECH , <i>prince de Perse , accusé faussement</i> <i>par une des femmes de son pere d'avoir voulu</i> <i>la violer.</i>		182
SIBLIS (<i>Molly</i>) (<i>Procès de</i>)		183
SIDNEY & RUSSEL. (<i>Procès & supplice des</i> <i>lords</i>)		162
SIMNEL. (<i>Punition bisarre infligée par Henri</i> <i>VII , roi d'Angleterre , à un imposteur</i> <i>nommé</i>)		198
SINGULIERE <i>précaution prise par Henri VIII.</i> <i>roi d'Angleterre , pour mettre ses successeurs</i> <i>à couvert de l'infidélité de leurs épouses.</i>		200
SINGULIERE <i>invention d'un chirurgien An-</i> <i>glois pour sauver la vie à un criminel can-</i> <i>damné à mort.</i>		203
SIXTE V. (<i>Exemple de sévérité de ce pape</i> <i>dans l'administration de la justice</i>)		208
— (<i>Autre exemple de sévérité de</i>)		211
— (<i>Autre exemple de sévérité de</i>)		213
— (<i>Autre exemple de sévérité de</i>)		214
— (<i>Autre exemple de sévérité de</i>)		ibid.
— (<i>Autre exemple de sévérité de</i>)		215
SOCRATE. (<i>Procès & condamnation de</i>)		216

SOLAS , (ou jugement singulier d'un viceroi contre un petit-maître Espagnol.)	238
SOLON. Différentes loix qui font connoître l'esprit de ce législateur.	239
SORCIERS , comment traités & punis dans les différens siècles.	242
SORCIERS , poursuivis & punis sous le regne des successeurs de l'empereur Julien.	250
SORCIER condamné à mort en Angleterre ; son discours au moment de son exécution.	252
SORCIERE punie dans les colonies Angloises.	253
SPENCER . (Procès de)	257
STAFFORD , (le vicomte de) N. Coleman & plusieurs autres particuliers accusés de haute trahison , condamnés à mort & exécutés à Londres.	260
STRAFFORD , ministre de Charles I ^{er} , roi d'Angleterre. (Procès & condamnation du comte de)	274
STUART. (Procès & condamnation de Marie)	281
SUÈDE. (Tribunaux & loix du royaume de)	293
SUISSE. (Loix & tribunaux des différens can- tons de la)	301

T.

T APERET , (<i>Marie - Catherine</i>) <i>Veuve</i> <i>LESCOMBAT</i> , condamnée à être pendue <i>pour avoir fait assassiner son mari par son</i> <i>amant.</i>	309
TE MPLIERS. (<i>Procès des</i>)	329
THÉ RAMENE. (<i>Condamnation de</i>)	340
TIGNONVILLE. (<i>Procès de</i>)	342
TORTURE (<i>ou question.</i>)	344
— <i>Aventure qui a fait abolir la question en</i> <i>Ecosse.</i>	350
— <i>Événement bizarre qui a fait proscrire la</i> <i>torture dans la province de Frise.</i>	353
— <i>De quelle maniere on donne la question à</i> <i>la Chine.</i>	357
— <i>De quelle maniere on donne la question</i> <i>dans l'Inde.</i>	358
— <i>De quelle maniere on donne la question</i> <i>dans l'Indoustan & le long des côtes de Co-</i> <i>romandel & du Malabar.</i>	ibid.
— <i>De quelle maniere on donne la question à</i> <i>Rome & dans plusieurs autres états de l'Ita-</i> <i>lie.</i>	359

TORTURE. <i>De quelle maniere on donne la question en France.</i>	362
— <i>De quelle maniere on donne la question en Espagne.</i>	364
— <i>De quelle maniere on donne la question dans les états du roi de Sardaigne.</i>	ibid.
— <i>De quelle maniere on donnoit autrefois la torture en Suède.</i>	365
— <i>De quelle maniere on donnoit autrefois la question en Ecosse.</i>	366
— <i>De quelle maniere on donne la question à Liege & dans les Pays-Bas.</i>	ibid.
TOSCANE. <i>(Tribunaux du grand duché de)</i>	369
TUNIS. <i>(Maniere de rendre la justice dans le royaume de)</i>	380
TURQUIE. <i>(Tribunaux de la)</i>	381
TYRANS DE SYRACUSE. <i>(Procès fait aux statues des)</i>	386

V.

V ENISE. <i>(Tribunaux & gouvernement de la république de)</i>	388
VIRGINIE, <i>condamnée à la servitude par le décemvir Appius.</i>	397

T A B L E.

411

Z.

ZENON *condamné à mort.* 401

ZENON, (*autre*) *condamné à mort.* 402

Fin de la table.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , un Manuscrit ayant pour titre : *Essais sur l'Histoire générale des Tribunaux des Nations tant anciennes que modernes &c...* & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression.

A Paris , ce 15 Mai 1778.

D E S A N C Y.

AUTRE A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , un Manuscrit ayant pour titre : *Essais sur l'Histoire générale des Tribunaux des Nations tant anciennes que modernes &c...* & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression.

A Paris , ce 20 Juin 1778.

L A L A U R E.

P R I V I L È G E D U R O I.

LOUIS, par la grace de Dieu , Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers ,

les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Notre amé le sieur DESES-SARTS, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition intitulé, *Essais sur l'Histoire générale des Tribunaux des Nations tant anciennes que modernes &c...* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilège, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilège que de la cession; & alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilège sera réduite à celle de la vie de l'Exposant; ou à celle de dix années à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années; le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Règlement sur la durée des Privilèges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour

la premiere fois , de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive ; & tous dépens , dommages & intérêts , conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777 , concernant les contrefaçons : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume , & non ailleurs , en beau papier & beaux caractères , conformément aux Réglemens de la Librairie , à peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant de l'exposer en vente , le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France , le Sieur HUE DE MIROMENIL ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE MAUPEOU , & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL ; le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long , au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûement signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amis & féaux Conseillers-Secrétaires foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles , tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , charte Normande , & Lettres à ce contraires : C A R tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris , le premier jour de Juillet , l'an de

grace mil sept cent foixante-dix-huit, & de notre
règne le cinquième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XX. de la Chambre Royale
& Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris ,
n°. 1098, fol. 560, conformément aux dispositions
énoncées dans le présent Privilège, & à la charge de
remettre à ladite Chambre les huit exemplaires prescrits
par l'article CVIII du Règlement de 1723. A Paris,
ce 4 Juillet 1778.*

Signé, GOGUÉ, Adjoint.

A PARIS, chez P. G. SIMON, Imprimeur du Parlement,
rue Mignon S. André-des-Arcs.

